7e Année. N° 7. 1er Avril 1900.

GENERAL LIBRARY, UNIV. OF MICH. APR 18 1900

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Georges Rodenbach	*Le Mirage*	445
Victor Bérard	*L'Empirisme anglais*	491
Pierre de Ségur	*L'Émigration à Bruxelles* (1654-1660)	527
Auzias-Turenne	*Le Roi du Klondike* (2e partie)	547
Frédéric Masson	« *L'Aiglon* »	585
Louis Bertrand	*Flaubert et l'Afrique*	599
Auguste Pavie	*Comment je devins Explorateur* (fin)	625
Gustave Geffroy	*Van Dyck à Londres*	649

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LE DOUTE PLUS FORT QUE L'AMOUR,
par l'auteur de « **Amitié amoureuse** ».

Toutes les qualités de charme, d'observation délicate et subtile qui ont fait l'énorme succès d'*Amitié amoureuse* et de l'*Amour est mon péché*... se retrouvent dans ce roman ; et de plus, le style même a pris une précision, une fermeté qui ajoutent encore au mérite de cette œuvre nouvelle. C'est une touchante histoire d'amour, toute une vie de femme passionnée, avec les premières tendresses de la jeune fille, les surprises, les joies, les attachements de l'épouse, et plus tard, ses tristesses, ses doutes involontaires, quand son mari tombe sous le coup de soupçons odieux. Officier, il a été chargé avant son mariage d'une dangereuse mission au centre de l'Afrique. Il était accompagné d'un camarade, qui se tue dans un accès de fièvre : on l'accuse d'avoir assassiné son frère d'armes, et bien qu'acquitté en conseil de guerre, il sent que, désormais, sa femme doute de lui. Leur vie si unie et si douce jusque-là devient impossible. Jacques le comprend et il se tue. Tout cela raconté de façon saisissante. C'est un beau roman qui sera beaucoup lu.

ÉLISA NAPOLÉON (BACIOCCHI) EN ITALIE,
par **E. Rodocanachi.**

« Des trois sœurs de l'Empereur, Élisa Baciocchi, Élisa Napoléon, comme elle se plaisait à être appelée, était celle qui lui ressemblait le plus, de visage comme de caractère. » M. E. Rodocanachi s'est surtout attaché en cette étude à nous retracer les neuf années de son séjour en Italie. Son mari, le prince Félix, ne se plaisait guère qu'à jouer du violon et à parader. C'est elle qui gouverna véritablement. Elle sut se montrer habile et ferme, d'une intelligence active et industrieuse, et elle fut quelque temps adorée de ses sujets. Mais elle finit par être la victime de sa lutte contre le clergé, et sa popularité était déjà perdue, quand vint le « torrent qui balaya en deux mois toute l'œuvre napoléonnienne ». Le livre de M. E. Rodocanachi sera lu avec intérêt.

LES BRAISES DU CENDRIER,
par **Catulle Mendès.**

Les deux mots de ce titre sont déjà d'un poète : ils sont nets, sonores, et ils font rêver. Et ils ont le mérite de contenir le livre, de nous le suggérer tel qu'il est, avec la nuance de tous les poèmes qu'il contient. On sait quel merveilleux artiste est M. Catulle Mendès, avec quel art incomparable il emmêle ou détache les mots, fait surgir les images et rythme les harmonies. Nul n'a plus aimé la poésie ; il l'a fait entrer tout entière en son œuvre : il n'est pas un mot éblouissant ou tendre auquel il n'ait confié quelqu'un de ses rêves, pas un rythme subtil dont il ne se soit avisé.

EN FLANANT, par **André Hallays.**

M. André Hallays a flâné un peu partout, à travers les idées, à travers les mœurs, à travers Paris, à travers la France, à travers l'Europe. Et sa flânerie est toujours avisée. Elle lui a inspiré ce livre charmant et spirituel. « Mettre les mots et remettre les gens à leur place, il excelle dans ce double exercice ; il le fait avec une adresse naturelle et sans avoir l'air d'y toucher, ce qui est la meilleure preuve d'un esprit toujours alerte et toujours en fonds. Rien chez lui qui sente le guindé, l'artificiel, ni le pénible ; rien non plus qui sente l'improvisation, malgré son adresse. » Et sans doute, M. André Hallays manque d'indulgence ; mais il a une double excuse : c'est d'abord qu'il souffre vraiment de l'hypocrisie et de la bêtise, et c'est ensuite qu'il découvre toujours, pour les railler, le mot propre, pittoresque et profond.

L'AMOUR TOUT SIMPLE, par **Claire Albane.**

Il y a de bien jolies scènes dans ce livre. Peut-être la composition n'est-elle pas assez souple ; la division même en trois parties, *l'Amant, l'Ami, le Maître*, apparaît comme un peu trop précise. Mais l'œuvre est sincère, pleine de passion, et presque toujours heureusement écrite. L'héroïne de *l'Amour tout simple* est un petit être assez compliqué ; elle réfléchit volontiers sur les moindres actes de sa vie ; mais du moins garde-t-elle intact le don de s'émouvoir ; rien ne la dessèche : elle reste capable de pardon et de folie, même avec l'absolue certitude qu'elle doit bientôt souffrir encore. C'est une vraie femme, passionnée et indulgente, sans hypocrisie et sans lâcheté.

BONAPARTE EN ITALIE (1796),
par **Félix Bouvier.**

L'ère du *napoléonisme* n'est assurément pas close ; et à côté des historiens qui dissèquent le personnage même de l'Empereur, sa famille, sa cour, son règne, il semble nécessaire que chacune de ses campagnes soit étudiée avec la même méthode précise et sûre et la même documentation, dans ses moindres détails, et passée au crible d'une critique sagace, érudite et indépendante. C'est ce que vient de faire M. Félix Bouvier pour cette admirable campagne en Italie de 1796, la première en date et aussi la plus féconde en résultats. Cet important ouvrage ne renferme pas seulement le récit des opérations militaires ; on y trouvera une reconstitution intéressante de l'armée française et du peuple italien à cette époque, un exposé lucide et vivant de leurs aspirations et de leur sympathie. C'est de l'histoire, au sens le plus complet du mot, avec tout le sérieux, tout le calme, toute la clarté que comportent de telles études, mais de plus avec une chaleur communicative qui charme et entraîne le lecteur.

rtout, à
travers
Europe.
e lui a
Mettre
lace, il
it avec
air d'y
e d'un
s. Rien
, ni le
rovisa-
doute,
mais il
souffre
et c'est
railler,

ane.
livre.
assez
parties,
me un
pleine
sement
est un
volon-
nais du
'émou-
capable
ne cer-
. C'est
e, sans

nt pa
uent le
ille, s
e cha-
vec l
e docu
passé
indé-
Félix
a Itali
a plu
age n
ration
tution
peupl
de e
ympa-
omplet
calme,
tudes,
icativ

tout,
trave
Europ
lui
Meti
lace,
it ave
ir d'
e d'u
s. Rie
, ni
rovisa
doute
mais
souffr
et c'e
railler
ane.
livr
s ass
partie
me u
, plei
asemen
est
volo
mais
s'émo
capa
lue c
ce. C
ite, s
ent
quen
mille,
rue d
avec
me do
et pa
et in
M. F
en la
la p
vrage
pérati
stitut
n pe
ucide
sym
com
e cal
is étu
unic

LE MIRAGE[1]

PERSONNAGES

HUGUES.	BARBE.
JORIS BORLUNT.	SŒUR ROSALIE.
JANE.	GENEVIÈVE.

La scène se passe à Bruges, de nos jours.

ACTE PREMIER

Un vieux salon de province, dans un antique hôtel; ameublement riche. — Commode ancienne, vitrines; bonheur du jour Louis XV; un autre, Louis XVI. — Une grande table au centre. — Des bibelots. — Haute pendule décorative sur la cheminée. — Sur les meubles, des portraits, des photographies encadrées. — Un coffret de cristal sur un guéridon. — Au mur de gauche, un grand portrait de femme, au pastel. — Deux fenêtres dans le fond. — Porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

SŒUR ROSALIE. — Mon Dieu ! comme je suis contrariée !...

BARBE, *ramassant les morceaux de la vitre qui protégeait le portrait au pastel et qui s'est brisée.* — Mais non, ma sœur, c'est uniquement de ma faute.

1. On reconnaîtra ici le thème de *Bruges-la-Morte*, mais renouvelé avec une réelle puissance dramatique. — A peine la pièce achevée, l'auteur mourut; elle ne fut pas représentée; nous remercions madame Georges Rodenbach d'avoir bien voulu nous en donner la primeur.

SŒUR ROSALIE. — C'est de la mienne aussi. Je vous ai distraite.

BARBE. — Je fus maladroite... Et puis je ne croyais pas cette vitre aussi fragile.

SŒUR ROSALIE. — Un accident peut toujours arriver...

BARBE. — Non; c'est une punition. J'ai désobéi. Monsieur m'avait fait défense de jamais entrer ici sans lui... Vous pensez! C'est toute sa vie, dans ce salon! Il m'a dit un jour lui-même: « C'est ma chapelle de souvenirs... »

SŒUR ROSALIE. — Toujours sa chère morte? En voilà un veuf comme il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui!

BARBE. — Figurez-vous que tous les jours il passe un long temps ici, comme à l'église. On dirait vraiment qu'il prie une madone... Et il y a cinq ans que sa douleur dure...

SŒUR ROSALIE. — Le pauvre monsieur!

BARBE. — C'est qu'elle était belle, sa femme!... Il a réuni, ici, tous les portraits qu'il y avait d'elle. *(Elle prend une des photographies éparses sur les meubles et la montre à sœur Rosalie.)* La voici enfant. Quels grands yeux! Et ses beaux cheveux blonds!... *(Prenant un autre portrait.)* Puis jeune fille! C'est toujours la même figure. Et aussi les mêmes cheveux... Ceux qu'elle avait encore en mourant. Les cheveux qui sont là... *(Elle montre un coffret de cristal où repose une natte blonde.)* Ceci est son plus cher souvenir. Il m'a défendu d'y jamais toucher.

SŒUR ROSALIE. — Ce sont les cheveux de la morte?

BARBE. — Oui! Une longue natte qu'il a coupée lui-même avant qu'on la mît dans son cercueil... Et elle est toujours là, intacte...

SŒUR ROSALIE. — Comme c'est étrange! Les cheveux survivent... C'est une pitié de la mort... Elle ruine tout, les yeux, les lèvres; la chair pourrit... Seuls les cheveux subsistent... Ils durent... On se survit en eux.

BARBE. — Vous avez raison. C'est quelque chose de la morte, vraiment d'elle, qui lui reste...

SŒUR ROSALIE. — Il en va de même pour les saints, dont nous possédons quelques reliques...

BARBE. — Ici tout est relique,.. Rien n'a été changé. Ce sont les mêmes meubles... Des objets qu'elle aimait... Les fauteuils où elle s'est assise... Voilà un coussin qu'elle a fait elle-même... Ses doigts sont partout,.. Et on me défend de déranger les plis des rideaux, qu'elle même peut-être a formés.

SŒUR ROSALIE. — C'est très touchant.

BARBE. — Aussi les autres domestiques ne peuvent jamais ranger ici. C'est moi seule. Et encore! monsieur entend être présent, me

surveiller, suivre mes gestes. Il a si peur que quelque chose soit endommagé ou même déplacé...

SŒUR ROSALIE. — Que va-t-il dire de ce qui est arrivé au grand portrait ?

BARBE. — J'ai peur. Surtout que c'est de mauvais présage, un bris de vitre, de verre, de glace... A deux reprises, quand mon père est mort, quand ma mère est morte, on avait, dans l'année, cassé un miroir à la maison...

SŒUR ROSALIE. — Barbe, ne soyez pas superstitieuse... C'est une idée du démon...

BARBE. — Pardon, ma sœur. Mais je suis toute bouleversée de cet accident... Quelle malchance, pour une seule fois que je désobéis !...

SŒUR ROSALIE. — Heureusement que le tableau lui-même est sauf... La vitre, en se brisant vers le dedans, aurait pu détériorer la peinture...

BARBE. — C'aurait été affreux. Car, de tous les portraits de la morte qui sont ici, c'est celui auquel monsieur tient le plus. Chaque fois qu'il le regarde, des larmes lui viennent aux yeux. C'est un portrait du moment de leur mariage, paraît-il. Voyez comme elle sourit bien. Elle a l'air si heureuse ! Mais maintenant, avec cette vitre fendue, il semble qu'elle ait mal d'un côté du visage. On dirait une blessure, et qu'elle s'efforce de sourire... Mon Dieu, que c'est triste ! que c'est ennuyeux !... Qu'est-ce que je vais faire ?

SŒUR ROSALIE. — Il faut avouer, tout franchement, avertir votre maître à son retour... Est-ce qu'il gronde ou se fâche ?...

BARBE. — Il a parfois des mouvements d'humeur, assez vifs... Il est nerveux... Mais il est si malheureux ! Je lui pardonne. Il est très bon, au fond... Voilà cinq années que je le sers, depuis son arrivée à Bruges, à la mort de sa femme... Je patienterai encore un peu, jusqu'à ce que j'aie économisé ce qu'il faut...

SŒUR ROSALIE. — Alors vous rêvez toujours d'entrer au Béguinage ?

BARBE. — C'est mon plus vieux et cher désir, d'aller y finir ma vie. Vous êtes ma seule parente, sœur Rosalie, et j'aimerai tant habiter, avec vous, votre couvent tout blanc !

SŒUR ROSALIE. — Avez-vous atteint la petite rente qu'on doit justifier ?

BARBE. — Pas tout à fait... Mais vous, sœur Rosalie, qui êtes influente, vous pourriez peut-être m'obtenir une dispense ?

SŒUR ROSALIE. — C'est impossible, Barbe ; la règle de l'ordre est formelle. Il y va de son indépendance et de sa dignité même.

BARBE. — Eh bien, je patienterai. D'ailleurs mon maître a tant be-

soin de moi... Une autre ne mettrait pas ce silence, ces précautions, autour de sa douleur. Moi, j'ai l'habitude de marcher dans les églises. Et c'est ainsi qu'il faut marcher autour de lui...

SŒUR ROSALIE. — Alors, il vit tout entier dans ses souvenirs, et toujours seul...

BARBE. — A peu près. Il n'a qu'un seul ami, M. Joris Borlunt. Un vieux garçon, — mais qui a l'air aussi d'un veuf, — le veuf d'on ne sait quoi... Il vient ici souvent, l'après-midi, presque tous les jours... *(On entend sonner l'heure à la pendule.)* Tiens! voilà cinq heures!... C'est son heure... Et il est exact comme notre vieille pendule...

SŒUR ROSALIE. — Je vais vous quitter... On l'introduit ici, sans doute?...

BARBE. — Oui! Mais restez encore un peu, ma sœur... C'est si bon pour moi de causer avec vous, de causer avec quelqu'un! Je suis si seule ici! Il fait un tel silence!... Parfois j'en ai peur...

SŒUR ROSALIE. — Quand on est seule, on est avec Dieu...

BARBE, *dont l'attention est attirée par la sonnette du vestibule qui a retenti.* — J'entends sonner...

SŒUR ROSALIE. — C'est monsieur qui rentre?

BARBE. — Non, il a la clé de la maison... C'est M. Borlunt, probablement.

SŒUR ROSALIE. — Je m'en vais alors. Et je prierai pour votre maître, Barbe. Peut-être ferait-il mieux, lui aussi, puisque la morte est morte, de prier pour son âme, au lieu de la regretter de cette façon. Je ne comprends pas bien... Mais j'ai l'idée que cela ne plaît pas à Dieu.

SCÈNE II

SŒUR ROSALIE, BARBE, JORIS, qui entre.

SŒUR ROSALIE. — Barbe, je pars... je suis en retard déjà... Et ne me reconduisez pas. Je connais le chemin. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

BARBE, JORIS.

JORIS. — Monsieur n'est pas rentré?

BARBE. — Pas encore, monsieur Borlunt.

JORIS. — Où est-il allé?

BARBE. — Je ne sais pas.

JORIS. — Lui si ponctuel, presque autant que moi!

BARBE. — Oui, auparavant.

JORIS. — C'est vrai que, maintenant, il est souvent en retard. Mais où peut-il s'attarder ? Il ne connaît personne.

BARBE. — Monsieur fait de longues promenades, vous savez, le long des quais, dans les quartiers déserts qu'il préfère, au bord des canaux... Il oublie l'heure.

JORIS. — Mais non; ici à Bruges, on entend le carillon, on voit le cadran du beffroi, de tous les points de la ville... Ne savait-il pas que je viendrais aujourd'hui à l'heure habituelle?

BARBE. — Laissez-moi vous avouer, monsieur Borlunt, puisque vous êtes son meilleur ami, son seul ami... je suis inquiète. Ne le trouvez-vous pas étrange, depuis quelques semaines? Il n'est plus le même. On dirait que quelque chose est arrivé dans sa vie...

JORIS. — Il ne peut rien arriver ici dans notre vie.

BARBE. — C'est juste ! Néanmoins il est tout changé... Il s'enferme plus longtemps, parmi ses reliques. Je l'entends quelquefois parler tout haut. Il appelle sa morte : « Geneviève ! Geneviève ! » comme si elle pouvait revenir. On dirait qu'elle revient vraiment, qu'il la revoit parfois... Mais il se tue à trop se désespérer.

JORIS. — Non, Barbe, il en vit. C'est d'être consolé qu'il mourrait...

BARBE. — Enfin, il semble tout autre. Il sort davantage. Certains jours, il a l'air plus triste que même dans les commencements. Et certains jours, il a l'air presque joyeux... Puis, il faut souvent l'attendre, comme aujourd'hui. Naguère il rentrait juste à l'heure qu'il avait dite, comme quand on se promène sans but, au hasard. Maintenant, il est en retard, comme quand on a été retenu par quelqu'un...

JORIS. — Mais il ne connaît que moi dans toute cette ville, où il a volontairement vécu seul! Et il y est venu pour cela, après son veuvage.

BARBE. — C'est bien ce que je me dis. Alors, c'est que sa douleur le domine. Elle est plus forte que lui... C'est elle qui le mène. Je ne sais rien, moi, je ne comprends rien... Mais je vois bien que mon maître souffre davantage. Et là-dessus, voyez-vous, une femme ne se trompe jamais... Mais... c'est son bruit... Le voilà qui rentre... De grâce, monsieur Borlunt, ne lui dites rien... Si je vous ai parlé ainsi, c'est que, vous aussi, vous l'aimez bien... *(Hugues entre... Barbe s'efface pour le laisser passer et sort.)*

SCÈNE IV

JORIS, HUGUES.

HUGUES. — Ah ! vous voilà.

JORIS. — Oui, je vous attendais...

HUGUES. — Je suis en retard?

JORIS. — Un peu. Mais les jours allongent. Nous aurons le temps encore d'arriver à l'atelier avant qu'il fasse soir... Je voudrais vous montrer mon tableau, qui a beaucoup avancé...

HUGUES. — Vos *Peseurs d'or*?

JORIS. — Oui! j'ai travaillé.

HUGUES. — Ce sera pour un autre jour.

JORIS. — Qu'avez-vous? Vous paraissez tout agité, ce soir...

HUGUES. — Ah! mon ami! je peux bien vous l'avouer, puisque vous êtes mon seul ami, ici. Il m'arrive une aventure extraordinaire.

JORIS. — Dans Bruges, dans cette ville morte qui est précisément celle où tout est arrivé et où rien n'arrive plus!...

HUGUES. — Vous savez ma douleur, ma volonté de ne pas oublier. Mais la mémoire est si incertaine! Une figure s'y conserve un temps, puis s'efface... Et, dans nous, nos morts meurent une seconde fois...

JORIS. — On aide la mémoire. Vous, vous avez tous ces portraits...

HUGUES. — Maintenant j'ai, de ma Geneviève, une image humaine. C'est là cette aventure extraordinaire. Figurez-vous que, un jour, dans mes promenades, seul, au long d'un quai, j'aperçois tout à coup, venant vers moi, une jeune femme... Je demeurai hagard, comme figé. C'était une apparition, une résurrection! Le même visage, les mêmes yeux sombres, contrastant avec la même chevelure d'un blond roux. Elle-même, la morte, *ma* morte, revenue, marchant vers moi... Miracle presque effrayant d'une ressemblance allant jusqu'à l'identité!

JORIS. — Vous exagériez, sans doute, à votre insu. C'est un trouble optique et le fait de chercher dans tous les visages la figure disparue.

HUGUES. — Et sa marche, sa taille, le rythme de son corps, son même regard... Oh! ce regard retrouvé, sorti du néant! Ce regard que je n'aurais jamais cru revoir, que j'imaginais délayé dans la terre, je le sentis tout à coup sur moi, revenu, refleuri, recaressant.

JORIS. — C'est étrange, vraiment.

HUGUES. — J'ai suivi l'inconnue. Je l'aurais suivie jusqu'au bout de la ville et jusqu'au bout du monde...

JORIS. — Voilà qui est imprévu : vous, vous mettant à suivre une femme!

HUGUES. — Certes; mais pas une minute je ne songeai à cette action anormale de ma part. C'est *ma* femme que je suivais, que j'accompagnais dans le soir, que j'allais reconduire jusqu'à son tombeau...

JORIS. — Comment ne l'aviez-vous pas déjà remarquée, en cette ville où tout le monde se rencontre, se connaît?

HUGUES. — C'est une étrangère...

JORIS. — Alors, vous l'avez revue? Vous vous êtes renseigné?

HUGUES. — En la suivant, je l'avais vue entrer dans le théâtre... Je ne m'arrêtai pas. J'étais déjà une volonté inerte, un satellite entraîné... J'assistai au spectacle, fouillant la salle, la cherchant partout. On jouait *Robert le Diable*. J'écoutais à peine, toute ma douleur ancienne rouverte par la musique. Tout à coup, à la venue des nonnes, quand les ballerines, figurant les sœurs du cloître réveillées de la mort, se lèvent, — je la vis, elle-même, sur la scène, descendant d'un tombeau, ressuscitée... Oui! ma Geneviève ressuscitée, qui s'avançait, tendait les bras...

JORIS. — Alors, vous avez cherché à la retrouver, à la connaître...

HUGUES. — Je lui ai parlé, aujourd'hui... C'est pourquoi vous me voyez dans un tel trouble... La même voix aussi. La voix de l'autre, toute semblable et réentendue!... Peut-être y a-t-il une secrète harmonie dans les êtres et faut-il qu'à tels yeux et tels cheveux, corresponde également une telle voix? Ou peut-être le démon de l'analogie se joue de moi?

JORIS. — C'est plutôt cela, Hugues. Vous avez cette manie des ressemblances.

HUGUES. — Dites plutôt le sens des ressemblances. C'est pourquoi je suis venu à Bruges... J'y avais passé à peine, en plein bonheur. Plus tard, resté seul, j'eus l'intuition instantanée qu'il fallait m'y fixer désormais. A l'épouse morte devait correspondre une ville morte.

JORIS. — Oui! il y a ainsi des correspondances mystérieuses... C'est de nous ressembler aussi que nous sommes devenus des amis... Je suis un veuf comme vous, le veuf d'un grand rêve, le veuf de la Gloire, qui est une morte pour moi...

HUGUES. — Il faut se leurrer...

JORIS. — Vous, c'est vrai, vous vous leurrez facilement... Votre imagination va, colore tout. Car, enfin, comment vous donner l'illusion de votre morte avec cette étrangère!... C'est une danseuse, par conséquent?...

HUGUES. — Il ne s'agit pas d'elle. Je vois l'autre. J'entends l'autre. Je revis l'autrefois. Les années n'ont pas coulé, rien n'a été... Vous n'imaginez pas cette ivresse de supprimer la mort, de vaincre le néant. C'est l'ivresse du mirage... Il n'y a rien, au bord de l'horizon... qu'importe! ce qu'on croit y voir est, comme s'il était... Une danseuse! qu'est-ce que cela fait, si elle me rend Gene-

vièvе? Ah! le funèbre enivrement que je goûte et veux goûter davantage!

JORIS. — Vous devez la revoir?

HUGUES. — Ce soir même, tantôt... C'est pourquoi vous m'avez vu ainsi bouleversé. Depuis que ce hasard est entré dans ma vie, je vais comme dans un songe. Les yeux me brûlent, à cause de son image. Mon cœur chavire à tout instant. Ah! ces minutes! ces minutes, auprès d'elle! Quand je la rejoins, j'ai plus la sensation d'aller retrouver ma morte parmi les morts que de la retrouver, vivante, parmi les vivants...

JORIS. — Alors, vous vous donnez des rendez-vous?...

HUGUES. — Oui, je dîne avec elle, ce soir... Tenez, rien qu'à cette idée, je frissonne... quelque chose, en moi, se lève, défaille, rit et pleure... Est-ce un peu de bonheur ou plus de douleur?... Ah! tenez, Joris, j'aurais besoin d'être seul, d'avoir du silence, de me retrouver moi-même... Je ne sais plus où j'en suis...

JORIS. — Un bon conseil: méfiez-vous! Ces femmes-là...

HUGUES. — Elle ne compte pas... C'est le mirage, vous dis-je, le mirage!

JORIS. — Soit!... Et mes *Peseurs d'or*, quand viendrez-vous les voir?

HUGUES. — Demain, un de ces jours. Excusez-moi. Je suis si malheureux, si heureux!... Je ne sais pas...

JORIS. — J'attendrai...

HUGUES. — Enfin, qu'en dites-vous? N'est-ce pas effrayant cette ressemblance?... textuelle! *(Il prend une des photographies encadrées et la montre à Joris.)* Cette bouche-là, la même; le même ovale de visage, les mêmes yeux... Tout cela se brouillait en moi... je le revois, précis, vivant. Ma morte est moins morte...

JORIS. — Comme elle a l'air triste, en ce portrait!

HUGUES. — Elle a l'air plus triste aujourd'hui... *(Réfléchissant.)* Elle a comme un air de reproche. Peut-être que c'est mal, ce que je voulais faire...

JORIS. — Puisque vous ne pensiez qu'à vous illusionner!...

HUGUES. — Maintenant je n'ose plus... j'ai peur... Tous les portraits ont l'air plus tristes... *(Il a déposé la photographie sur un meuble; il regarde le grand portrait, au mur, dont il aperçoit la vitre fendue.)* Mon Dieu, qu'est-il arrivé à celui-là? C'est Barbe, sans doute!... Je lui avais bien défendu... Quel malheur! *(Il tire le cordon de la sonnette, court à la porte, très agité.)* Barbe! Barbe! Quel malheur!...

SCÈNE V

HUGUES, JORIS, BARBE qui survient, d'un air inquiet.

HUGUES, *montrant le portrait.* — Barbe?...

BARBE. — J'arrivais justement, monsieur, pour vous l'avouer... Un accident...

HUGUES. — Malheureuse! Je vous avais donné l'ordre de ne jamais entrer ici sans que j'y fusse.

BARBE. — Oui! monsieur... mais demain c'est la fête de la Présentation de la Vierge, un jour comme un dimanche. Il m'a fallu avancer l'ouvrage de la semaine. Et monsieur est resté absent toute la journée...

HUGUES. — N'importe!... Vous ne comprenez donc pas encore ce que c'est pour moi que ces souvenirs d'Elle? Ma vie est attachée à tous ces objets...

BARBE. — Je comprends bien, monsieur...

HUGUES. — Barbe, ne touchez jamais plus aux portraits... Pensez, si la vitre s'était fendue autrement!... Un pastel! Vous n'y connaissez rien... Mais c'est une poussière de couleur... Elle tient à peine. Le visage aurait pu se défaire entièrement. Et je ne l'aurais plus vu. Et ç'aurait été comme si ma morte mourait encore une fois...

BARBE. — Je le promets à monsieur, pareille chose n'arrivera plus...

HUGUES, *lui montrant le coffret de cristal où repose la chevelure.* — Et ceci surtout, Barbe... prenez-y bien garde! Ses cheveux! Je les ai mis dans ce cercueil de verre, car cela est mort quand même, puisque c'est d'un mort... et il faut n'y jamais toucher.

BARBE. — Oh! jamais je n'y toucherai, monsieur. C'est sacré... Et ils me font peur.

HUGUES. — Vous avez raison, Barbe. Ils sont quelque chose de la morte qui se continue ici... Pour les choses silencieuses qui vivent autour, dites-vous bien que cette chevelure est liée à leur existence, qu'elle est l'âme de la maison et que d'elle dépend peut-être la vie de la maison!... *(Se dirigeant vers Joris qui est assis dans un fauteuil, et lui montrant le coffret de cristal.)* Les cheveux aussi sont textuels.

JORIS. —Vraiment?

HUGUES. — L'autre part d'une même chevelure!... Ah! ces cheveux de l'inconnue, les manier également, les faire flotter dans l'air, comme s'ils n'appartenaient plus à elle, comme s'ils n'appartenaient plus à personne, comme s'ils appartenaient à Geneviève!

JORIS, *se levant.* — Alors, vous allez la retrouver? Moi, il est temps que je rentre.

HUGUES. — Attendez. Je vous accompagne. Je me suis décidé. Après tout, je ne vais que voir un portrait plus ressemblant de ma morte. *(D'un ton de résolution.)* Barbe?

BARBE. — Monsieur!

HUGUES. — C'est convenu. Finissez de ranger ici. Soyez bien prudente. Quant à l'accident, je vous pardonne.

BARBE. — Monsieur est bien bon... Cela n'arrivera jamais plus.

HUGUES. — Et achevez, tout à votre aise. Il n'y aura pas de dîner à préparer. Je vais sortir, je ne dînerai pas ici, ce soir...

BARBE, *stupéfaite.* — Ah! Tiens! C'est la première fois que cela arrive à monsieur!

HUGUES. — Oui, Barbe... *(Hugues et Joris sortent.)*

SCÈNE VI

BARBE, seule.

La première fois!... Qu'est-ce qui se passe? C'est étrange!... *(Regardant l'accident du portrait.)* Et cette vitre brisée... mauvais présage... Il y a comme un air de malheur entré dans la maison!...

ACTE DEUXIÈME

Un cabinet de travail, renaissance flamande. — Tapisseries aux murs. — Haute cheminée où des bûches se consument dans l'âtre. — Une table avec des livres, des revues. — Bibliothèque. — Grands fauteuils de cuir. — C'est le soir. — Éclairage de lampes. — Une porte à deux battants, dans le fond, au milieu. — A gauche, une porte vers la chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGUES, BARBE, qui entre par la petite porte de gauche.

BARBE. — J'ai fait ce que monsieur m'a commandé. J'ai sorti les robes de l'armoire... Elles sont bien défraîchies. Il y en a même dont la soie est toute déteinte.

HUGUES. — La toilette rose aussi?

BARBE. — On ne s'en aperçoit pas... Elle est d'un autre rose, sans doute...

HUGUES. — Et puis, c'est la plus récente, Barbe, la dernière que madame a achetée... C'était pour un bal, un mois avant sa mort... Elle lui allait si bien!...

BARBE. — Monsieur a tort de se faire ainsi toujours du chagrin...

HUGUES. — Vous mettrez cette robe à part, Barbe, dans ma chambre, vous l'étalerez sur le lit, pour qu'elle ne se chiffonne pas.

BARBE. — Monsieur ne va donc pas conserver cette robe-là parmi les autres?... Ou est-ce les autres que monsieur ne va plus garder dans les armoires?... Je croyais que monsieur ne voulait rien changer, comme si madame n'était qu'absente et pouvait revenir.

HUGUES. — Ne vous inquiétez pas, Barbe.

BARBE. — Si. Je m'inquiète. Que penserait la pauvre madame?

HUGUES, *la regardant avec émoi comme s'il craignait qu'elle eût deviné ou sût quelque chose.* — Que voulez-vous dire?

BARBE. — J'ai peur que peut-être monsieur songe à les vendre, ces robes. Or, dans mon village, en Flandre, quand on n'a pas vendu tout de suite, la semaine de son enterrement, les hardes d'un mort, on doit les conserver, sa propre vie durant, sous peine de maintenir ce mort en purgatoire jusqu'à ce qu'on trépasse soi-même.

HUGUES. — Soyez tranquille, Barbe. Je n'ai l'intention de rien vendre. Donc, faites comme je vous ai indiqué. Et maintenant, écoutez bien : M. Borlunt va arriver d'un moment à l'autre... Je lui ai donné rendez-vous à cette heure-ci... Mais, ensuite, j'attends une autre personne.

BARBE. — Monsieur a donc un nouvel ami?

HUGUES. — Je vous dis : une autre personne. Vous la ferez introduire ici, de même, directement.

BARBE. — Bien, monsieur ; bien, monsieur! Je vais donc mettre à part la toilette rose. *(Elle sort par la porte de la chambre à coucher.)*

SCÈNE II

HUGUES, JORIS, entrant par la porte du milieu.

JORIS, *entrant la main tendue.* — J'ai reçu votre mot. Vous aviez à me parler?

HUGUES. — Oui. Je voulais vous voir.

JORIS. — Il n'est rien arrivé?

HUGUES. — Rien.

JORIS. — C'est vrai qu'on se voit beaucoup moins...

HUGUES. — On se voit à peine.

JORIS, *d'un ton de reproche.* — Vous êtes toujours là-bas !

HUGUES. — Oui, là-bas... dans le passé !

JORIS. — Dans l'amour. Et l'amitié, naturellement, ne compte plus.

HUGUES. — L'amour !... Vous aussi, vous pensez cela ?

JORIS. — Enfin, cette femme vous a tout accaparé ! Vous lui avez fait quitter le théâtre. Vous l'avez installée. Quand un homme fait cela pour une femme, d'ordinaire, c'est qu'il l'aime.

HUGUES. — Vous savez bien, Joris, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais qu'une seule femme. Celle-ci, je ne l'aime pas. Je vous ai expliqué ce qui se passe en moi, ce qui s'est passé dès le premier jour de sa rencontre. En elle, c'est l'autre que je retrouve, que je baise sur sa bouche, à qui je reste fidèle...

JORIS. — Et vous pouvez, avec cette Jane, vous illusionner jusqu'à ce point ?

HUGUES. — Oui, tellement la ressemblance est inouïe. Rien n'a été. La séparation, la mort, le cimetière, la longue absence, — tout cela fut un rêve horrible de la dernière nuit, qui déjà se brouille... Je suis toujours l'Époux heureux près de l'Épouse. Je la regarde, c'est le même visage ! Je l'écoute, c'est la même voix... Qu'importe ce qu'elle dit ? Je n'entends même pas... J'écoute le son de la voix, un peu grave, si caressant... la voix de naguère, la voix revenue... Ah ! ces minutes ! ces minutes ! qui abolissent tout, qui triomphent de la mort, qui me rapportent tout mon passé, tout mon bonheur, tout mon unique amour !

JORIS. — Mais après, vous devez souffrir davantage, en retombant du haut d'un si beau mensonge...

HUGUES. — N'importe ! J'ai des minutes, vous dis-je. Imaginez qu'un mort puisse obtenir de revivre parfois, de quoi revoir le soleil, des arbres et un visage cher. Moi aussi, pour tout le reste du temps de ma vie, je suis mort. Mais j'ai des minutes. Et c'est le miracle ! C'est une pitié divine. Et j'attends, comme un mort, mes minutes de résurrection. Je ne pense plus qu'à ces minutes-là, à les exaspérer, à y trouver le paroxysme de l'oubli !...

JORIS. — Ce sont là de funèbres et violentes joies. Et la danseuse n'en rompt jamais l'harmonie ?... Sait-elle quelque chose ?...

HUGUES. — Non ! Je lui cache soigneusement mon pieux mensonge. Elle est orgueilleuse. Elle se trouverait humiliée. Il me faut inventer chaque fois de savants stratagèmes... C'est même pour cela que je vous ai fait venir, Joris. Vous êtes mon ami, mon sûr et dévoué ami. Rendez-moi service aujourd'hui. Soyez de moitié dans mon projet. Vous allez le trouver absurde, bizarre... Je vous ai cependant expliqué ce que je tente follement pour abolir ce qui est. Donc cette idée m'est

venue, un jour, je ne sais comment. Si! je me rappelle... Vous savez que j'ai tout gardé de la morte : son linge d'autrefois, avec des sachets, est empilé dans les tiroirs; ses anciennes toilettes pendent dans les armoires... Or il m'a pris l'envie — une envie devenue une idée fixe, et qui m'obsède, m'hallucine! — l'envie de voir Jane avec une de ces robes, habillée comme ma Geneviève l'a été. Imaginez ce moment, moment de délice et d'illusion suprême : la voir là, devant moi, elle déjà si ressemblante, ajoutant à l'identité de son visage l'identité d'une toilette où j'ai vu l'autre. Ce sera tout à fait l'épouse revenue.

JORIS — Prenez garde, Hugues. Il me semble que c'est un peu profaner vos souvenirs.

HUGUES. — Non ; la morte elle-même ne m'en voudrait pas. Elle sait bien qu'il n'y a qu'elle, que je l'aime uniquement, elle seule et à jamais, que tout cela ne va qu'à éterniser mon regret d'elle...

JORIS. — Vous vous exaltez. Mais c'est un jeu dangereux que vous jouez là.

HUGUES. — Dangereux pour qui?

JORIS. — Pour vous. Songez que la douleur déforme, même au physique : le visage s'enlaidit dans les larmes. La douleur déforme aussi au moral. Et les désirs maladifs commencent, comme celui que vous avez en ce moment.

HUGUES. — C'est un désir sublime.

JORIS. — Personne ne vous comprendra.

HUGUES. — Oui, il faudrait faire comme tout le monde, être comme tout le monde. Les veufs, eux, se remarient, un an après, avec une femme riche et toute jeune! Ils veulent oublier, et vite. C'est trop triste de se souvenir! Ils n'aiment que ce qui est joyeux, simple. Et ils oublient aussitôt, en effet, comme les enfants. Mais quand on se civilise soi-même, quand on s'est fait une âme haute, subtile, on n'est plus comme les enfants. On n'oublie plus tout de suite. On ne veut plus oublier. Et si on a aimé profondément, on veut se souvenir, aimer jusqu'au bout, jusque dans l'éternité.

JORIS. — Mais pourtant oublier, c'est l'instinct, c'est la loi de la nature.

HUGUES. — Certes, la nature veut qu'on oublie. Mais elle ne songe qu'à elle-même, elle qui se continue et entend que la vie sans cesse sorte de la mort. C'est pourquoi il apparaît impie au monde de ne pas vouloir oublier. On est en révolte contre la nature. Mais c'est la plus belle victoire d'un homme. Et toujours aimer, c'est la plus haute conscience de l'amour!

JORIS. — Comment le peut-on? Chaque journée use le souvenir,

use nos sentiments, change nos idées comme elle change les molécules mêmes de nos corps...

HUGUES. — Il faut vouloir, lutter, aider la mémoire et l'adoration par toutes les menues pratiques du souvenir... Moi, je continue à vivre avec celle que j'ai perdue, par ses portraits, sa chevelure, les objets qu'elle aima.

JORIS. — Tout cela est bien... Mais. ses robes habillant l'autre femme !

HUGUES. — Qu'importe ! si c'est la minute de reprise définitive ! Comment ne comprenez-vous pas cette transposition dans le culte ? Vous qui êtes croyant, Joris, et fréquentez les églises, vous admettez les statues de la Vierge et du Christ, grossiers simulacres, par qui les fidèles se figurent Dieu et sa mère, leur parlent, les invoquent, s'illusionnent tout à fait. Ma Geneviève aussi est ailleurs, et c'est une autre qui me la figure ici...

JORIS. — Vous vous leurrez avec de spécieuses raisons... Mais prenez garde, je vous assure. C'est un mauvais jeu... une pente périlleuse...

HUGUES. — Soit ! j'y réfléchirai. Mais après ceci, — la dernière chose... C'est une idée fixe. Il faut que je la réalise, pour m'en débarrasser. Rendez-moi ce service, Joris, ce service de bonne amitié. J'ai besoin de vous et que vous soyez mon complice.

JORIS. — Comment comptez-vous faire ?

HUGUES. — Voici : comme Jane ne sait rien et que je ne peux rien lui dire, ce n'était pas facile ; j'ai imaginé de lui annoncer que vous travailliez à un tableau et rêviez de l'y peindre parmi les personnages de la scène, — une fête se passant il y a quelques années, — afin d'expliquer la toilette de façon démodée que je lui ferai voir à ce moment-là, la toilette que je lui donnerai pour celle du modèle. Alors je lui demanderai de l'essayer pour vous, qui devez venir en juger, et la solliciter en personne.

JORIS. — C'est assez bien combiné !... *(Avec stupéfaction.)* Mais alors, elle va venir... chez vous !

HUGUES. — C'est la première fois. Personne ne la verra. Il fait nuit.

JORIS. — Enfin, puisque vous tenez à votre idée !... Donc, quant à moi, je n'ai qu'à attendre ici ?

HUGUES. — Non. J'aime mieux être d'abord seul, seul à seul avec elle. Vous comprenez... pour toute l'illusion... Ah ! la minute où je la verrai ainsi ! Ce ne sera plus elle... ce sera Geneviève..., l'ancien soir où elle fut si pâle et si belle, avec cette dernière robe...

JORIS. — Quand faut-il que je revienne ?

HUGUES. — Elle va arriver d'un moment à l'autre. Donc, revenez

dans une demi-heure. Vous la verrez toute parée. Vous lui ferez un compliment banal... sur son bel air...

JORIS. — Et le tableau?

HUGUES. — On n'en parlera plus... *(Avec exaltation.)* Et moi, j'aurai vécu la minute d'amour culminante, le recommencement total, l'illusion divine de la résurrection!... *(On entend retentir la sonnette du vestibule.)* Voilà qu'on sonne! c'est Jane... Donc, dans une demi-heure. Passez plutôt par ici, par ma chambre à coucher. Vous sortirez de ce côté. Il vaut mieux qu'elle ne vous rencontre pas maintenant. Elle pourrait soupçonner une combinaison... A tout à l'heure!... *(Joris sort.)*

SCÈNE III

HUGUES, JANE qui entre par la porte du fond, introduite par Barbe qui s'efface et referme la porte aussitôt.

HUGUES *s'avance pour l'embrasser.* — Bonsoir, Jane.

JANE. — Attends... que j'ôte cette méchante voilette... elle m'étouffait!... Je ne l'ai mise que pour te faire plaisir.

HUGUES, *d'un air inquiet.* — On ne t'a pas vue entrer?

JANE. — Il fait nuit noire... J'ôte aussi mon chapeau.

HUGUES. — Oui; débarrasse-toi! *(Il l'aide à enlever sa jaquette.)*

JANE. *(Elle va s'asseoir dans un fauteuil, vers la cheminée, et regarde autour d'elle.)* — C'est très beau, chez toi!... Oh! ces grandes cheminées!... *(Continuant l'inspection.)* Tiens, tu as de vieux meubles... Pourquoi ne m'en as-tu pas donné de pareils?... *(Se chauffant les mains au feu.)* Il fait bon ici! pourquoi ne m'as-tu jamais laissé venir?

HUGUES. — Pourquoi! pourquoi!... Tu interroges comme un enfant. Tu le sais bien. Nous sommes dans une ville austère... une ville catholique... Rien n'est permis... Tout est scandale.

JANE. — Ah! oui, c'est bien ennuyeux, cette ville!... Je m'y sens si fort une étrangère!... étrangère à la ville, aux gens, à tout, et même étrangère à toi-même!...

HUGUES. — Jane!

JANE. — C'est vrai. Je me demande souvent ce que je suis venue faire ici.

HUGUES. — Me rencontrer... La destinée combine tout.

JANE. — Peut-être... Moi, je n'ai jamais pu accomplir ce que j'aimais, dans ma vie. Tout est arrivé à mon insu, presque malgré moi. Ainsi tu m'as fait quitter le théâtre, m'installer ici: je ne voulais pas, — et je l'ai fait!

HUGUES. — Tu ne regrettes pas trop, au moins?... Je t'ai donné tout ce que tu as voulu.

JANE. — Oui, tu es gentil... *(Elle se lève et va l'embrasser.)*

HUGUES. *(Il l'enlace, l'incline sous son bras en la renversant.)* — Ah ! ton visage ! Tu ne sais pas tout ce que j'éprouve en regardant ton visage... Tes beaux cheveux ! Tu l'ignores ! mais je les connaissais, tes cheveux, avant de te connaître ! Et tes beaux yeux, tes yeux verts ! Ils sont couleur de l'eau... Et ils m'entraînent, si loin, si loin ! Je m'en vais dans du passé...

JANE, *l'air étonné.* — Vraiment ? Tu m'aimes, alors ?

HUGUES. — J'aime tes yeux, j'aime tes cheveux, et ton visage, et tout ton air... J'aime ta voix... Tu n'as besoin de rien me dire qui soit doux ou bon. Parle seulement. Parle comme si tu rêvais tout haut, comme si tu conversais avec un oiseau ou avec tes souvenirs... J'aime ta voix... Parle. Dis des choses sans suite et que je n'écouterai pas, pour n'entendre plus que ta voix seule... ta voix... ta voix !...

JANE. — Mais si tu veux m'aimer, pourquoi restons-nous ici, dans cette ville si désagréable, où il faut se gêner sans cesse, se cacher ? Partons.

HUGUES, *d'un air effrayé.* — Oh ! ne dis pas cela, ne demande jamais cela ! J'ai besoin d'être ici. J'y suis venu exprès. Il y a des choses auxquelles on ne pense bien que dans Bruges... Je ne pourrais plus vivre ailleurs...

JANE. — On s'habitue...

HUGUES. — Songes-y pour toi-même.

JANE. — Oui ! j'essaie... Mais c'est la solitude qui me pèse tant !... Je ne connais presque personne. Et, quand je sors, on dirait une ville vide, où tout le monde dort ou est mort... On ne voit que des vieilles femmes du peuple, au long des rues...

HUGUES. — C'est vrai... Il n'y a nulle part tant de vieilles femmes que dans les vieilles villes...

JANE. — Moi, je suis jeune... Ah ! si ce n'était pas pour toi ! Et puis, heureusement, mes anciennes camarades de théâtre viennent parfois me voir... tu sais, celles de ma troupe qui jouent ici, chaque semaine. La première fois, elles furent stupéfaites de me voir installée ainsi... Et jalouses ! Elles en étaient pâles ! Je leur ai dit que tu étais riche, riche... C'est un si grand plaisir de faire enrager ses amis !

HUGUES. — Tu me fais peur. Serais-tu féroce ?

JANE. — Peut-être, mais pour mes amis seulement.

HUGUES. — Et moi qui allais justement te proposer de nouvelles relations, puisque tu te plains d'être seule... je voulais te parler à ce sujet... Allons nous asseoir... *(Il l'entraîne vers un fauteuil et s'as-*

sied à côté d'elle.) Tu te rappelles mon ami, Joris Borlunt, le peintre dont nous avons déjà causé...

JANE. — Oui, je le connais de vue, je le rencontre souvent. Il est même très bien.

HUGUES. — Lui aussi... il t'a remarquée dans les rues quand tu passais... Il te trouve belle... tout à fait plastique... et il voudrait te peindre...

JANE. — Voilà qui va me désennuyer... Est-ce un bon peintre, ton ami?

HUGUES. — Tu jugeras. En tout cas, il est toujours agréable pour une femme, qu'on fasse son portrait... C'est une forme de l'hommage... Donc, il a un grand tableau en train, où tu figurerais. Il représente une fête se passant il y a quelques années. Tu aurais une toilette du moment. Il l'a même déjà envoyée ici... Tu pourras l'essayer... Lui-même viendra te voir ainsi et se rendra compte.

JANE. — Quand?

HUGUES. — Ce soir, tout à l'heure.

JANE. — C'est très amusant!... Et où est-elle, cette toilette?

HUGUES. — Je l'ai fait déposer dans ma chambre. *(Ouvrant la porte de la pièce voisine.)* Tiens! regarde-la...

JANE *pénètre dans la pièce voisine. — Hugues redescend sur le devant de la scène; signes d'une violente émotion. — Jane, un instant après, reparaît.* — Elle est très belle! Le corsage est tout brodé... Un peu démodée pourtant... on ne fait plus les jupes ainsi...

HUGUES. — Il y a aussi des bijoux, une parure pour compléter la toilette...

JANE. — Où sont-ils?

HUGUES. — Dans ce tiroir. *(Il désigne un petit secrétaire à gauche.)* Tu les mettras tout à l'heure.

JANE. — Ah! c'est très gai, maintenant... On me peindra ainsi dans un tableau...?

HUGUES. — Et puis on fera également ton portrait, pour toi... avec cette toilette... Ce projet te plaît-il?

JANE. — Il m'enchante!... Et quand vient-il me contempler, mon peintre?

HUGUES. — Bientôt, tout de suite. Tu n'as que le temps... Va t'habiller, là, dans ma chambre.

JANE. — Oh! ce ne sera pas long. Et sans habilleuse!... Je n'en avais pas, quand je jouais en province... *(Jane pénètre rapidement dans la pièce voisine, dont la porte reste ouverte. Hugues, qui l'a accompagnée jusqu'au seuil, redescend vers le milieu de la scène.)*

HUGUES. — Dépêche-toi!

JANE, *criant de la chambre voisine.* — Oui !

HUGUES, *d'un air tout à coup douloureux.* — J'ai peur.

JANE, *parlant de la chambre voisine.* — Tu ne viens pas m'admirer? Je serai très bien décolletée ainsi.

HUGUES. — J'aime mieux te voir en une seule fois, toute parée, toute changée, — tout à fait une autre.

JANE. — Comment, une autre?

HUGUES, *troublé et se rattrapant* — Mais oui! celle que tu seras dans le tableau... *(Un silence, tout à coup, à part.)* Ah! et les bijoux? *(Il se dirige vers le petit secrétaire à gauche, va pour l'ouvrir, indécis; pantomime d'hésitation. Geste douloureux. Il finit par se décider; ouvre un tiroir et en retire des écrins qu'il va déposer sur un guéridon proche.)* Ses bijoux... C'est la première fois que j'y touche depuis cinq années. Je n'osais pas. Ces écrins noirs me semblaient son cercueil... Je n'ai plus peur aujourd'hui. *(Il ouvre les écrins avec exaltation.)* O bijoux de Geneviève!... Ils sont ressuscités. C'est que Geneviève est revenue. Elle est là, dans la chambre à côté, elle va entrer, mettre ses bracelets, son collier de perles, ses bagues, comme autrefois!...

JANE. — Elle me va très bien, ma robe. Le corsage ne fait pas un pli. Et la jupe non plus. Tu ne me reconnaîtras plus.

HUGUES, *dans un grand trouble.* — Alors, tu es prête?

JANE. — Une minute... Encore une agrafe... Voilà! *(Jane apparaît au seuil de la porte à gauche, et se dirige vers Hugues qui lui tourne le dos, hésite et, très ému, se retourne enfin.)*

HUGHES, *dont le visage se crispe, se bouleverse, les mains tendues.* — Ah!

JANE. — Eh bien? Suis-je belle?

HUGUES, *à part, balbutiant.* — Je t'imaginais autrement... *(A part, dans un grand désespoir.)* Elle lui ressemble moins, maintenant! Oui, oui... mais...

JANE, *rieuse.* — J'ai déjà l'air d'un portrait! Ah!... et les bijoux que j'oubliais!... *(Elle se retourne vers la table, va rouvrir les écrins.)*

HUGUES, *fiévreux, impérieux.* — C'est inutile... Tu es bien ainsi.

JANE. — Je serais mieux...

HUGUES, *l'arrêtant, égaré.* — Oh! non! pas cela... laisse-les... pas cela!... *(Il saisit vivement les écrins et va les déposer dans le tiroir d'un secrétaire, à gauche.)*

JANE, *étonnée.* — Qu'y a-t-il?... Qu'est-ce qui te prend?

HUGHES, *se précipitant à genoux, baise le bas de la jupe, se cache la tête dans la jupe et sanglote.* — Ah! cette robe! cette robe! la dernière fois qu'elle l'a mise... une seule fois...

JANE, *stupéfaite.* — Tu deviens fou ?

HUGUES, *se levant, d'un air d'irritation, la contemplant.* — Jane... rhabille-toi !... Je ne peux plus te voir ainsi. Dépêche-toi !... Rhabille-toi... Va-t'en... Va-t'en !...

JANE. — Qu'as-tu ?... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

HUGUES, *de plus en plus agité.* — Tu le sauras... un jour... plus tard... demain... j'irai chez toi demain... Rhabille-toi. Je ne peux plus te voir ainsi. *(A ce moment, retentit la sonnerie du vestibule.)* Tu entends. On a sonné... c'est Borlunt... Je ne veux pas non plus qu'il te voie ainsi, devant moi.

JANE. — Mais il vient pour cela... Tu me disais...

HUGUES, *réfléchissant.* — Oui ! c'est vrai... *(Très agité.)* Eh bien ! arrange-toi avec lui... Je souffre trop... Il t'expliquera... Moi, je sors un moment. Je ne peux plus te voir... j'ai besoin d'être seul... je ne peux plus te voir ainsi... *(Il s'en va par la porte de la chambre à coucher, qu'il referme fiévreusement.)*

JANE, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que tout cela veut dire ?..,

SCÈNE IV

JANE, JORIS, qui rentre par la porte du milieu.

JORIS, *saluant.* — Madame... Hugues n'est pas là ?

JANE. — Je ne sais pas ce qui lui a pris... il vient de s'en aller par là, comme un fou...

JORIS. — Une douleur brusque, probablement... Il va revenir...

JANE. — Je n'y comprends rien... Il m'avait fait habiller ainsi, pour vous, paraît-il... Vous êtes bien son ami, le peintre ?

JORIS. — Oui.

JANE. — Je vous connaissais de vue... Je vous ai souvent remarqué... Vous avez une tête d'artiste... Et j'aime les artistes, moi... *(Aimable.)* Oui, il paraît que vous désirez me peindre.

JORIS. — J'avais eu cette idée, en effet...

JANE. — Et vous ne l'avez plus ?... Alors, vous me trouvez laide ainsi !...

JORIS. — Au contraire, vous êtes très bien...

JANE. — Je serais mieux sans cette toilette ancienne. C'est vous qui vouliez me voir ainsi, n'est-ce pas ? Mais je désire que vous me voyiez aussi autrement.

JORIS. — Nous en causerons avec Hugues.

JANE. — C'est inutile. Il est si ennuyeux ! Combinons cela ensemble. Vous m'avez l'air très gentil. Bien plus gentil que lui...

Voulez-vous que j'aille chez vous, un de ces jours ?... Mais puisque vous songez à me peindre, j'aimerais mieux mon portrait que figurer dans un grand tableau.

JORIS, *évasivement.* — Nous verrons.

JANE. — Vous me peindriez moi, moi toute seule : je ne suis pas trop mal, vous verrez. Mes cheveux sont très longs, quand je suis décoiffée... ils me couvrent tout entière. Cela vous inspirera peut-être.

JORIS. — Je ne peins que des tableaux religieux, des antiquailles...

JANE, *hardie, le regardant dans les yeux.* — Vous ne peignez jamais de nu?...

JORIS. — Non... Autrefois!...

JANE. — J'irai vous visiter, un de ces jours, à votre atelier.. J'aimerais tant vous voir peindre! Nous causerons. Ce sera très gai! Voulez-vous demain? Mais que Hugues n'en sache rien. C'est... un rendez-vous que nous nous donnons... car vous me plaisez beaucoup... beaucoup...

JORIS. — Prenez garde... Hugues pourrait nous entendre... et se méprendre... Il va rentrer sans doute, d'une seconde à l'autre... et il souffre déjà suffisamment.

JANE. — Oh! lui, je m'en moque!...

JORIS. — Mais moi, je suis son ami loyal, son seul ami.

JANE. — C'est précisément pour cela que vous me tentez... Je n'aime que ce qui est défendu. Donc, demain après-midi, est-ce convenu? *(On entend le bruit de la porte du milieu qui va s'ouvrir.)*

JORIS. — Taisons-nous! Hugues...

SCÈNE V

JORIS, JANE, HUGUES, qui rentre par la porte du milieu.

HUGUES, *le visage bouleversé.* — Tu es encore là, avec cette robe!... Va te rhabiller... tout de suite... Je ne peux plus te voir ainsi...

JANE. — M'expliqueras-tu, à la fin?...

HUGUES. — Plus tard... un jour... va... Je ne peux plus te voir ainsi... Rhabille-toi!... Je ne veux pas non plus que mon ami te voie ainsi davantage. *(Montrant la chambre.)* Va là... va-t'en vite! *(La poussant par les épaules.)* Mais va-t'en donc! *(Il la bouscule vers la chambre à coucher, dont il ferme la porte en la faisant battre, après que Jane y a disparu, ahurie, stupéfaite.)*

SCÈNE VI

HUGUES, JORIS.

JORIS. — Eh bien?

HUGUES, *se prenant la tête dans les mains.* — Oh!

JORIS. — Elle est belle ainsi!

HUGUES, *avec désespoir.* — Oui, mais elle fut moins l'autre...

JORIS. — C'était l'impossible!

HUGUES. — La robe m'est restée distincte... Je n'ai plus vu que la robe, la robe des années heureuses...

JORIS. — La robe de l'une et la chair de l'autre.

HUGUES. — Oui, sa peau, ses seins... tout cela qui m'est apparu instantanément comme des péchés, comme *mes* péchés... Je me suis senti sacrilège... Qu'allez-vous penser de moi, Joris?

JORIS. — Déjà je vous avais mis en garde...

HUGUES. — Oui! mais c'est fini... Je romprai... j'ai honte... Cette Jane me fait horreur... O Geneviève! Geneviève! *(Il tombe dans un fauteuil. — Crise de larmes.)*

JORIS, *apitoyé, s'approchant du fauteuil.* — La morte elle-même vous pardonnerait, puisque ce ne fut que par amour d'elle...

HUGUES. — Oh! oui! Et c'est un peu sa faute... Je ne la voyais plus... Au commencement, je la revoyais sans cesse. Elle me revenait en rêve, vivante, presque présente. J'ai tout fait pour entretenir son souvenir, pour me rapprocher d'elle... J'ai prié, j'ai couru les églises, j'ai demandé à Dieu de mourir, puisque la Foi promet qu'on se retrouve... J'ai essayé aussi de m'en rapprocher plus vite, tout de suite... Oui, Joris, la douleur m'égara... J'ai cru ce que je voulais croire... De la magie, du spiritisme... Je l'ai invoquée... Je me suis imaginé communiquer avec son esprit, voir ses mains dans l'obscurité, entendre les bruits frappeurs, sa voix, la voir elle-même, la toucher, l'étreindre... J'ai fréquenté des spirites... Mille folies de mon désespoir... Je ne la voyais plus... Alors cette Jane s'est trouvée sur mon chemin, avec le miracle effrayant de sa ressemblance... Mais c'est un jeu pire encore que les autres. Je m'en rends compte maintenant... C'est fini... je vais guérir...

JORIS. — J'en serai bien heureux, car cette liaison vous compromettait trop, vraiment.

HUGUES. — Comment? On le sait, alors?

JORIS. — Tout le monde... Vous êtes la fable de la ville... Ce veuf! Ce veuf inconsolable!... On s'indigne et on se moque...

Votre grand deuil est tombé dans le ridicule et votre douleur dans les risées. Voilà ce que je ne pouvais pas supporter pour vous.

HUGUES. — Oh ! oui... c'est pire que tout... Ma femme morte, il faut qu'on la respecte. Elle est sacrée. C'est pire que tout.

JORIS. — Enfin !... Vous voyez clair maintenant.

HUGUES. — Je suis coupable ! Je suis indigne ! Je suis le prêtre qui a trahi son culte... Oui, Joris, je suis le défroqué de la douleur.

JORIS. — Vous êtes sauvé, au contraire.

HUGUES, *tout à coup pensif, suivant une réflexion.* — Mais elle, que vais-je lui inventer ? Il faut qu'elle parte... ailleurs, loin, pour toujours... Je ne veux plus la voir. Elle me fait horreur !... Voulez-vous l'y décider, Joris ?

JORIS. — Ce sera difficile. Elle se cramponnera.

HUGUES. — Pourquoi ?

JORIS, *après une hésitation.* — Vous êtes riche...

HUGUES. — Ah ! c'est affreux, cela !

JORIS. — Et puis, elle aura d'autres motifs de ne pas quitter la ville.

HUGUES. — Comment, d'autres motifs?

JORIS. — Parlons plus bas... Elle pourrait nous entendre... *(Se rapprochant de Hugues et se décidant.)* Vous voulez, c'est vous qui voulez que je parle : tant pis, je le fais, parce que la minute est suprême, et que cela vous délivre. Elle a plus d'une liaison ici.

HUGUES. — Ah ! d'autres amants !

JORIS. — Oui.

HUGUES. — Plusieurs?

JORIS. — Beaucoup.

HUGUES. — Mais alors, c'est plus mal encore, ce que j'ai fait. J'ai davantage avili mon amour... Et je suis plus indigne, de toute son indignité. Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas, Joris?

JORIS. — J'ai cru que vous l'aimiez, malgré ce que vous disiez...

HUGUES. — Et la morte?... Comment, vous qui êtes mon ami, vous comprenez si peu mon âme! *(Avec amertume.)* Elle est cependant bien facile à comprendre... Mais ce que vous me révélez maintenant, vous en êtes sûr ?

JORIS. — Plus que personne. C'est une femme vicieuse, méchante... Je sais des détails...

HUGUES, *lui prenant les mains, très ému.* — Merci, Joris... Je me suis ressaisi... Je vais rompre tout de suite... Ah ! des amants ! *(Réfléchissant.)* Cela m'importe peu, après tout, puisque je ne l'aimais pas... C'est pour une autre raison que je ne pourrai plus la voir... Car elle a fait pire que me tromper.

JORIS. — Que voulez-vous dire ?

HUGUES. — Elle a trompé mon rêve. *(Il éclate en sanglots, tombe dans les bras de son ami, joint les mains et gémit.)* O pardon, Geneviève !... Pardon !... Pardon !...

ACTE TROISIÈME

Un quai de Bruges, le soir, dix heures ; solitude, silence. — Un canal s'allonge des deux côtés, parallèlement à la rampe. — Au milieu, un pont qui mène sur l'autre rive du quai, où s'alignent des maisons à pignons ; l'une a les fenêtres du premier étage éclairées. — Au premier plan, à droite, un terre-plein planté de vieux arbres ; un banc. — Temps brumeux ; clair de lune et brouillard, par alternatives,

SCÈNE PREMIÈRE

HUGUES, JORIS, venant ensemble par la gauche, d'un pas de flânerie, qui s'attarde.

JORIS. — Vous voilà arrivé. Je vous quitte.

HUGUES. — Encore un moment...

JORIS, *désignant une maison sur l'autre rive du quai.* — Ses fenêtres sont éclairées.

HUGUES. — Je n'y vais pas encore.

JORIS. — Elle vous attend ?

HUGUES. — Non ! Je ne lui annonce jamais ma venue...

JORIS. — Vous n'êtes pas sûr d'elle.

HUGUES. — D'abord, je ne suis pas sûr de moi. Je sors, je m'achemine ici. Puis, arrivé, je rebrousse chemin, je tournoie. Je m'embrouille dans l'écheveau des rues grises. Je reviens. Alors, j'ai peur qu'elle soit sortie, qu'elle soit je ne sais où... Et, en même temps, je tremble de la trouver chez elle, de me retrouver face à face avec elle.

JORIS. — Vous souffrez ?

HUGUES. — Ah ! si j'avais écouté vos conseils !

JORIS. — Les conseils ! C'est comme les remèdes qu'on recommande aux autres, et qu'on ne suit jamais soi-même.

HUGUES. — Vous, vous êtes heureux !

JORIS. — Qui sait si je ne donnerais pas ce que vous appelez mon bonheur pour ce que vous nommez vos peines ?... On se sent si seul par ces belles nuits !...

HUGUES. — Oui ! ces belles nuits de Bruges, aux prestiges frêles... La ville dans le brouillard a l'air presque irréelle... Et cela fait souffrir davantage...

JORIS. — Et elle ?

HUGUES. — Toujours la même !

JORIS. — Avec des dents de proie dans son visage de rêve !

HUGUES. — Des dents qui me dévorent... Je n'ai pas eu la force de rompre quand il fallait... Vous vous rappelez, Joris, mon soir de sacrilège... Je croyais en finir, la quitter, elle me faisait horreur ! Dès le lendemain, elle m'a repris, autrement, par ses caresses, ses baisers savants... Ah ! la misère de notre corps... Cette Jane a lié ma chair à sa chair... Et pourtant, je la déteste...

JORIS. — Elle est méchante ?...

HUGUES. — Oui ! Et l'intimité l'a rendue à elle-même.

JORIS. — Les vieux relents des petits théâtres !

HUGUES. — Des propos libres, une grossièreté ! Et tout cela avec la voix de l'autre... C'est comme une horrible parodie de mon amour.

JORIS. — Vous comparez...

HUGUES. — C'est ce qui me fait le plus mal. Je pourrais encore m'enchanter de sa voix, mais je souffre trop des paroles qu'elle dit...

JORIS. — C'est donc bien fini, de vous illusionner ?...

HUGUES. — Je suis renseigné sur tout : son passé, mille folies, et des désordres que je ne veux pas approfondir !...

JORIS. — J'avais donc raison !...

HUGUES. — Je ne sais pas... je ne sais rien, sinon que je ne peux plus me passer d'elle... Tenez ! Le mois dernier, elle est partie, cinq jours seulement. Elle a inventé que sa sœur était très malade... Eh bien ! ces cinq jours furent infinissables. Je me suis senti si désemparé ! Dans une si insupportable solitude ! Être seul, c'est ce dont s'épouvantent les mourants. Être seul, c'est la définition de la mort...

JORIS. — Elle vous tient bien !

HUGUES. — C'est inexplicable. Car je la hais, par moments.

JORIS. — C'est cela, l'amour.

HUGUES. — Oh ! non, je la hais de vraie haine, par moments. Je la hais de tout mon culte avili, de m'avoir fait déchoir vis-à-vis de moi-même. J'étais si haut, dans un si pur rêve, dans une si noble douleur ! J'avais monté jusqu'à la beauté mystique du deuil. C'est elle qui m'a fait tomber. Je sais maintenant, à cause d'elle, qu'on ne peut pas vivre dans l'idéal, que la réalité nous attire comme la terre, qu'elle nous ressaisit, nous prend et nous souille, malgré nous. On ne monte plus haut que pour choir plus bas, plus mal, plus gravement.

J'ai voulu planer avec une âme, et j'aboutis à un corps vil. Et, cependant ce corps m'obsède, m'affole de son odeur, m'emprisonne dans son ombre...

JORIS. — Vieille histoire : on veut faire l'ange et on fait la bête.

HUGUES. — Oui ! mais mon supplice, à moi, c'est de faire l'un et l'autre à la fois. Je suis enchaîné à cette Jane par tout ce qu'il y a de boue originelle dans sa chair, et je reste uni à ma morte par tout ce qu'il y a de lumière première dans mon âme. Je suis trop humain — et trop divin.

JORIS. — C'est la vie.

HUGUES. — Alors, elle est affreuse, la vie ! Et cette Jane me l'a rendue plus affreuse. Dire que je cherchais l'autre en elle !... Et qu'elle a le même visage avec une âme d'enfer !... L'autre, si pure, si bonne !... C'est même ce qui m'afflige le plus en ce moment, d'avoir profané sa mémoire. J'ai des remords... Je me sens en faute... Je l'ai contristée... *je le sais.*

JORIS. — Les morts nous oublient vite, soyez sûr, en supposant qu'ils se survivent. Aussi vite que nous, les vivants, nous les oublions.

HUGUES. — Il n'empêche que j'ai revu Geneviève... Vous ne croyez pas, Joris, à ces effrayants mystères de l'invisible... Pourtant, c'est ainsi; je la revois; je ne la voyais plus. Elle est revenue. Elle me fait des reproches, mais si doucement ! La semaine dernière j'en ai rêvé... Elle m'est réapparue, toute pâle, en tunique blanche. Elle me demanda de ne pas l'oublier... Depuis, il me semble, à chaque instant, que je la revois... Elle est près de moi, elle m'accompagne, elle me suit, toute en larmes. Elle me parle; j'entends sa voix... C'est une présence presque physique... Dans le soir, je la sens, elle flotte au loin, le brouillard se déplie... C'est son linceul. Elle va en sortir. Et tout à coup elle se trouve près de moi, elle-même, très réellement...

JORIS. — Vous n'avez pas cessé de vivre en pensée avec elle... L'idée fixe crée de ces phénomènes.

HUGUES. — Peut-être. Et puis aussi, il y a des fluides...

JORIS. — Alors vous l'évoquez ?

HUGUES. — Je ne me rends pas compte moi-même... Je ne sais plus où en sont mes yeux... je ne sais plus où en est mon âme ! Je subis tout; je ne réagis plus... Tenez, je deviens comme ce canal qui est là, inerte, entre la vraie lune, trop lointaine dans le fond du ciel, et une deuxième lune, la lune mirée, la lune fausse et qui ressemble...

JORIS. — Il n'y a donc plus qu'à vous laisser vivre !

HUGHES. — C'est ce que je fais. J'ai honte, et je continue... je souffre, et je recommence... entre ces deux femmes!

JORIS. — Moi, je n'aurais pas ce courage.

HUGUES. — Certes, quand je songe à ce que j'ai déjà souffert par celle-là... *(Il montre d'un geste de colère la maison de Jane.)* j'ai l'envie d'en finir, de m'en retourner d'un trait, de ne plus jamais la revoir...

JORIS. — Sans doute, cela vaudrait mieux. Décidez-vous tout de suite. C'est ainsi qu'on se guérit. Retournons ensemble.

HUGUES. — Pas encore... pas aujourd'hui... J'ai à lui parler... je voudrais savoir... je voudrais la confondre, ce soir...

JORIS. — Je m'y attendais bien. Alors, je vous laisse... puisque vous allez chez elle... Moi, je me couche tôt, pour travailler de bonne heure... *(Il tend la main à Hugues.)* Au revoir!

HUGUES. — Vous devez me trouver bien lâche?

JORIS. — Au contraire!... Il est facile de quitter une femme qui vous fait du mal. Ce qui est courageux, c'est de la subir, de porter son fardeau de souffrance.

HUGUES. — Non! non! je suis lâche!

JORIS. — Le lâche est celui qui fuit la douleur... Vous, vous osez l'affronter. C'est la pire ennemie. Elle fait des blessures qui ne saignent pas et des héros qu'on méprise. Vous êtes un de ces héros silencieux de la douleur... Je vous admire... Je vous plains.

HUGUES, *très ému, se rapproche. Les deux hommes s'étreignent.* — Vous êtes bon!... Au revoir... Au revoir... *(Joris sort.)*

SCÈNE II

HUGUES, seul. Il regarde la maison aux fenêtres éclairées, paraît indécis, se dirige vers les arbres, à droite, se laisse tomber sur le banc.

Joris dit cela par pitié... Je suis lâche!... lâche!... Ma pauvre morte!... Es-tu là?... Dès que je suis seul, je recommence à la voir, avec son air de reproche... Aujourd'hui j'ai peur... que pourrais-je répondre à ton visage en larmes?... *(Il se lève, comme s'il s'était décidé brusquement.)* Allons plutôt chez Jane. *(Il fait quelques pas, il va s'engager sur le pont. Tout à coup, il s'arrête, s'entend appeler par son nom, se retourne, voit à l'entrée du pont une forme indécise, appuyée au parapet et dont le buste seul dépasse. — C'est Geneviève qui le regarde, toute blanche.)*

SCÈNE III

HUGUES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *d'une voix de rêve.* — Hugues... Hugues!

HUGUES. — Ah! c'est encore elle! Je la sentais bien, dans l'air de ce soir!... *(D'un air découragé, il se dirige vers le banc.)*

GENEVIÈVE. — Tu m'attendais, n'est-ce pas? Tous les hommes savent bien que les morts reviennent... C'est pourquoi ils n'en disent jamais de mal. Ils les redoutent.

HUGUES, *l'air effrayé, comme de reproches possibles.* — Moi, ma Geneviève, j'ai respecté ta mémoire!

GENEVIÈVE. — Je t'ai vu triste. Ne sois pas si triste! Souviens-toi de nous... Notre amour est plus fort que la mort... Tout est encore, puisque tu n'as rien oublié...

HUGUES. — Rien!...

GENEVIÈVE. — Rappelle-toi les commencements. Un soir de brume aussi... dans le parc du grand château... nos premiers aveux. Nos doigts étaient ensemble aux roses d'un bouquet...

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Et puis tu as ôté les bagues de mes doigts, et, par jeu, tu les glissais aux tiens.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Ah! nous avons été des amants frénétiques. La mariée blanche devint l'épouse de feu... Nos baisers! Certains soirs, tu disais qu'ils avaient un goût de fruit, que toute ma chair exhalait une odeur d'ananas. Nos baisers! Nos baisers!... Ce sont eux, il me semble, qui, maintenant, habillent mon âme...

HUGUES. — Ne me rappelle pas tout ce passé...

GENEVIÈVE. — Il n'y a pas de passé, pour ceux qui s'aiment... Il n'y a qu'un temps, toujours le même, et qui ressemble à l'éternité. Ce qui fut, sera toujours.

HUGUES. — Oui, mon amour!...

GENEVIÈVE. — Notre amour!... Parlons de nous... Te rappelles-tu mes cheveux? Tu les aimais tant! Tu les dénouais, tu les maniais, tu les déroulais en méandres. Tu y plongeais la tête comme dans une eau tiède pleine de soleil.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — En partant, je te les ai laissés, mes cheveux! Je n'en ai plus qu'un peu, qui me serre les tempes, comme une couronne pauvre... Ce trésor d'or, tu l'as pris. Ah! comme ç'a été bon pour

toi, quand je commençai d'être absente, de garder ce quelque chose qui avait été bien à moi.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Ainsi je continuais à être un peu vivante auprès de toi. C'est en ses cheveux qu'on se survit... C'est notre portion d'immortalité... Par eux, je suis dans ta maison. Ma chevelure est l'âme de ta maison; elle est mon âme dans ta maison, qui veille, tendre, aimante, jalouse, inviolable...

HUGUES. — Mais, pas une minute, je n'ai cessé de t'aimer. Il n'y a que toi, toujours toi...

GENEVIÈVE. — Toujours nous, — nous deux!... Il n'y a que nous deux, dans cette ville morte. C'est pour y être seul avec moi que tu es venu ici. Tu m'avais perdue, tu m'as retrouvée... Au fil des vieux canaux, je fus ton Ophélie. Dans les cloches, tu entendis ma voix qui s'éloignait, se rapprochait, croissait ou décroissait... Et ce soir, dans le brouillard, tu m'as cherchée, car c'est un linceul dont tu me déshabilles!

HUGUES. — Oui!... il n'y a que toi. C'est toi seul que je cherche, partout!

GENEVIÈVE. — Je ne veux pas que tu m'oublies... J'ai si peur que tu ne m'oublies!...

HUGUES. — Non! la vie ne me ressaisira pas...

GENEVIÈVE. — Je veux te croire... C'est vrai que tu es aussi pâle que moi...

HUGUES. — Toi seule, je t'aime!

GENEVIÈVE. — Tu dis bien vrai?

HUGUES. — Oui, l'autre, c'est encore une façon de t'aimer... Je l'ai voulue que parce qu'elle te ressemble... tu le sais bien, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Je ne sais que nous deux... Je ne veux qu'être aimée, — et tu m'aimes, dis-tu. C'est assez. Le reste, qu'importe? C'est la vie... Je n'en sais plus rien... Nous ne nous joignons plus que par l'amour... C'est le contact immortel. Si tu ne m'aimais plus, tu ne me verrais plus.

HUGUES. — Alors, toi aussi, tu m'aimes encore... Tu me vois aussi. Tu vois tout. Et tu ne m'en veux pas... Tu pardonnes! Dis que tu me pardonnes...

GENEVIÈVE. — Puisque tu m'aimes!... C'est tout ce qui, de toi et de la vie, peut se communiquer à moi, parce que c'est de l'éternité aussi, l'amour... Le reste, je l'ignore, je ne sais pas, je ne sais plus...

HUGUES, *se levant, avec exaltation, comme délivré d'un poids énorme.* — Ah! tu es bonne! Je t'aime... Tu comprends... Tu vois les

choses comme Dieu les voit, comme on les voit de l'autre côté de la vie... *(Il fait un pas vers l'apparition, et, d'un ton de prière, regardant la maison d'en face aux fenêtres éclairées.)* Laisse-moi y aller ! *(Au même moment, l'apparition pâlit, s'efface, disparaît.)*

SCÈNE IV

HUGUES, seul, revenant vers le banc, l'air découragé.

Elle est partie !... *(Il appelle.)* Geneviève !... Elle était pâle comme la lune... Elle est rentrée dans le brouillard comme la lune !... Ah ! comme je me sens seul !... *(Dans le silence, on entend le bruit d'une porte qui bat en se refermant sur l'autre rive du quai; — c'est la porte de la maison aux fenêtres éclairées. — Jane sort de chez elle, elle s'avance, traverse le pont. — Durant ce temps, Hugues fait une mimique de stupéfaction.)*

SCÈNE V

HUGUES, JANE.

HUGUES. — C'est elle !... A pareille heure !... *(Il s'avance vers elle, exalté.)* Elle n'ose pas recevoir chez elle... et elle court à des rendez-vous, la nuit... *(S'approchant de Jane.)* Ah ! te voilà !... *(Puis, éclatant.)* Où vas-tu. misérable !

JANE. — Et toi ?

HUGUES. *(Il la prend aux poignets.)* — Réponds. Que fais-tu ? Chez qui allais-tu?

JANE. — Où je veux ! Chez mon amant...

HUGUES. — Dis plutôt : tes amants ! Je savais bien que je te surprendrais ce soir. J'en avais le pressentiment...

JANE, *ricanant.* — Tu es malin ! Je t'avais vu !

HUGUES. — Tu mens !

JANE. — Voilà une heure que tu es là à m'espionner. Et les autres soirs, tu crois que je ne t'aperçois pas de mes fenêtres ?

HUGUES, *d'un ton qui espère.* — Alors, tu n'allais chez personne?

JANE. — Si, si, j'étais attendue... et j'y vais !

HUGUES. — Tu n'iras pas. Prends garde.

JANE. — Oh ! oh ! mais cela n'est plus de ton âge de jouer l'Othello... Tu es grotesque !

HUGUES, *plus exaspéré.* — Prends garde !

JANE. — A quoi ?... Tu t'imagines que je tiens à toi, peut-être ? Je suis jeune...

HUGUES. — Et moi? tu crois que je t'aime?... T'aimer? toi?... toi?... J'ai voulu ton corps, ta chair... de ta volupté...

JANE. — Moi j'ai voulu de ton argent... Nous sommes quittes.

HUGUES. — Ah! cruelle!... cynique!... Mais je te haïrais, si je t'avais aimée, après tout ce que tu m'as fait endurer... Jamais une minute, je ne t'ai aimée. D'abord, j'en aimais une autre.

JANE, *narguant.* — Ah!... Et elle est partie!... Elle a bien fait.

HUGUES. — Tais-toi! ou je dis ce qui va t'humilier! C'est mon secret tragique, et j'osais à peine le chuchoter à la nuit. Mais il faut que je te le révèle, à la fin, puisque tu souilles en toi mon amour!... Tu n'as donc rien deviné? Je ne maniais tes cheveux que parce qu'ils sont ceux de l'autre; je ne t'écoutais que parce que j'entendais sa voix dans la tienne... Et vos yeux sont les mêmes! Et jusque dans tes bras, j'ai tâché de sentir ses étreintes, sa peau douce, l'odeur intime de sa chair, la même, aussi la même... Voilà comment tu as cru que je t'aimais!

JANE, *ricanant.* — Eh bien, retourne près d'elle tout de suite...

HUGUES. — Ah! si c'était possible!... Mais elle est de l'autre côté de la vie, où personne ne va... Si je pouvais mourir, moi aussi!

JANE. — C'est donc une morte... une ancienne maîtresse?

HUGUES. — Prends garde! *(Il promène les yeux avec effroi autour de lui.)* Si elle t'entendait!... Ne parle pas d'elle! Elle fut l'épouse — la noble et la sainte — la si bonne!... Toi, tu m'as fait souffrir, tu m'as avili. Tu m'as offert l'image indigne de ce que je vénérais.

JANE. — Je comprends, maintenant!... tant de choses que je ne comprenais pas!... Et cette scène que tu n'avais jamais voulu m'expliquer: la robe, les écrins... C'était à elle?

HUGUES. — Oui! la folie d'un soir, pour que tu lui ressembles davantage... tu ne confonds plus maintenant... Tu te rends compte que je ne t'aime pas, que je t'ai jamais aimée... Tu as été pour moi le simulacre, vite fini, hélas! Puis tu m'as pris, tu m'as tenu par ce qu'il y a de vil et de bas dans la pauvre humanité que nous sommes. Mais maintenant je me ressaisis... Je me délivre... J'étais venu pour te surprendre. Je connaissais ta vie, tes désordres, tes amants... Ce soir, je t'ai surprise. C'est fini. C'est le dernier soir entre nous... *(Éclatant en sanglots.)* Ah! que je suis malheureux! *(Il va s'affaler sur un banc.)*

JANE, *astucieuse, profitant du moment de faiblesse de Hugues pour le reprendre, s'approche de lui, lui met la main sur l'épaule.)* — Mais non! rien n'est arrivé! Tu exagères!... Je n'allais nulle part... Je sortais un peu... J'étais énervée... Et la nuit calme.

HUGUES, *inquiet.* — Au contraire!... il y a des voix, il y a des présences dans la nuit...

JANE. — Il y a ma présence... Il y a ma voix !... Je suis à toi, n'est-ce pas assez ?

HUGUES. — Et à d'autres.

JANE. — Tu étais jaloux ! Tu vois bien que tu m'aimais un peu...

HUGUES. — Je te désirais... Et à cause de cela, peut-être !... C'est affreux d'en convenir. Mais il me semblait que tu étais plus excitante de tous les désirs qui se posaient sur toi...

JANE, *câline.* — Maintenant, tu ne veux plus ?

HUGUES, *se levant, l'air bouleversé.* — Non ! C'est ta faute... Laisse-moi... Je m'en vais... C'est fini...

JANE *s'approche, d'une voix caressante.* — Faisons la paix... *(Elle lui jette les bras autour du cou, et, collant son corps contre le sien.)* Regarde-moi ! Regarde mon visage. Il est à toi. Et mes yeux — mes yeux verts, comme tu disais... Et mes cheveux, que tu aimais tant à dénouer, à laisser flotter, mes cheveux qui caressent aussi... et mes lèvres...

HUGUES. — Ah ! oui, tes lèvres...

JANE. — Mes lèvres qui savent les baisers...

HUGUES, *à demi vaincu.* — Oui, tes baisers...

JANE. — Et tout mon corps...

HUGUES. — Ah ! ne parle pas ainsi. Tu m'affoles !...

JANE, *plus tentatrice.* — Ce sera comme au commencement, nos premières nuits...

HUGUES, *égaré.* — Voilà de nouveau que tu m'as tenté ; tu m'as vaincu ! Je te cède encore... Je ne peux plus me passer de toi... mais je ne t'aime pas ! C'est bien convenu, n'est-ce pas ?... je ne t'aime pas. Je te désire. Je retourne à toi comme on retourne à son péché. Je te veux par cette sorte d'aberration sadique qui est au fond de nous... cette fureur mystérieuse de chercher son propre avilissement... Donne-moi ta bouche. Je veux ta bouche...

JANE, *profitant de l'avantage qu'elle a repris.* — Alors, tu promets que tu ne me feras plus de scènes... Et plus de jalousies absurdes... Je vis à ma guise ! je m'appartiens !... Et tu ne m'espionneras plus, le soir, surtout. — Sinon, c'est moi qui partirai.

HUGUES. — Oh ! non, ne pars jamais ! J'ai besoin de toi !

JANE. — Allons ! méchant ! ingrat ! Rentrons !

HUGUES, *soudain effrayé, fouillant la nuit aux alentours.* — Non ! pas aujourd'hui ! — un autre jour... demain... En ce moment, il y a peut-être une personne qui nous épie, qui marche autour de nous dans le brouillard...

JANE. — Il n'y a que nous deux... Viens...

HUGUES. — Je n'ose pas.

JANE. — Tu auras mes cheveux que tu aimes tant quand ils sont dénoués... et tout moi !

HUGUES, *avec frénésie.* — Et tout toi ! toi... toi. Je veux me saouler de toi pour oublier, comme on se saoule de vin !... *(Avec égarement.)* De l'oubli !... De l'oubli !... *(Il la prend à la taille et ils s'acheminent par le pont, vers la demeure aux fenêtres éclairées.)*

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte, c'est-à-dire le grand salon du rez-de-chaussée, plein de portraits, de souvenirs. — Le salon est orné d'objets religieux; des chandeliers, statuettes, crucifix, sont disposés sur deux petites tables, devant les deux fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBE, SŒUR ROSALIE.

Au lever du rideau, Barbe achève de faire des préparatifs.

BARBE. — Enfin, je vais avoir fini... A quelle heure sort la procession du Saint-Sang ?

SŒUR ROSALIE. — A dix heures... C'est bientôt...

BARBE. — Il m'a fallu me dépêcher !... Je suis allée à la messe et à communion, ce matin. Et c'est long, tous ces candélabres, ces vases en vermeil, à nettoyer et à polir.

SŒUR ROSALIE. — Ils brillent comme des miroirs.

BARBE. — Et mes petites tables, sont-elles bien parées ?

SŒUR ROSALIE. — De vrais reposoirs.

BARBE. — Il faudra les voir surtout quand j'aurai allumé les bougies.

SŒUR ROSALIE. — C'est très bien, Barbe. Je vous en félicite.

BARBE. — C'est si amusant !... Je voudrais que ce fût plus souvent jour de procession. Je me suis cru tout le temps une sœur de sacristie... Quand j'entrerai au Béguinage, je tâcherai d'y obtenir cette charge. Manier les objets du culte, les nappes d'autel, des images religieuses, c'est un peu pour moi comme si je touchais au bon Dieu...

SŒUR ROSALIE. — A ce propos, est-ce qu'elle augmente, votre petite rente ?

BARBE. — Pas beaucoup. Depuis la dernière fois que nous en avons parlé, je n'ai économisé que deux cents francs. C'est bien lent...

SŒUR ROSALIE. — Pourtant il faudrait — il serait nécessaire — que vous pussiez entrer tout de suite au Béguinage, partir d'ici.

BARBE, *étonnée du ton catégorique de la béguine.* — Que voulez-vous dire ?

SŒUR ROSALIE. — Une chose grave... C'est pour cela que je suis venue... Et j'ai choisi ce jour-ci, parce que Notre-Seigneur est en vous. Vous comprendrez mieux...

BARBE. — Vous m'effrayez, sœur Rosalie. Qu'y a-t-il ?

SŒUR ROSALIE. — Un conseil, une règle de conduite que ma conscience m'oblige à vous donner.

BARBE. — Je n'ai rien fait de mal.

SŒUR ROSALIE. — On pèche aussi par abstention.

BARBE. — Expliquez-moi, ma sœur ; je ne comprends pas bien.

SŒUR ROSALIE. — Je vous ai dit que c'était une chose grave. Il ne s'agit pas encore du présent, mais il faut vous avertir pour l'avenir, et cet avenir peut être immédiat. Voici : il sera peut-être nécessaire que vous changiez de service.

BARBE. — Changer de service ! Et pourquoi ? Voilà cinq ans que je suis ici. Mon maître a toute confiance en moi. Et je me suis attachée à lui. C'est le plus saint homme du monde, et si malheureux !

SŒUR ROSALIE. — Non, Barbe.

BARBE. — Il y a quelque chose à lui reprocher ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

SŒUR ROSALIE. — Il s'est consolé, et mal.

BARBE. — Comment, consolé ? Mais ici, tous les jours, il revient regarder les portraits de sa morte — et les cheveux ! — pleurer, prier...

SŒUR ROSALIE. — Il s'est consolé, vous dis-je, d'une abominable façon... Il va chez une de ces femmes de l'enfer, ces femmes qui n'ont plus d'ange gardien.

BARBE, *suffoquée.* — C'est impossible. C'est une invention affreuse. Qui a dit cela ?

SŒUR ROSALIE. — Toute la ville le sait. Un vrai scandale public, puisque le bruit en est venu jusqu'à notre sainte communauté.

BARBE. — Je ne peux pas le croire.

SŒUR ROSALIE. — C'est ainsi. Et mon devoir était de vous mettre en garde... Votre maître, Barbe, est en état de péché mortel. C'est ici la maison du péché. Or il faut que vous sachiez qu'une servante honnête et chrétienne ne peut pas rester au service d'un tel homme.

BARBE, *éclatant.* — Ce n'est pas vrai !... Des calomnies !... On vous a trompée, sœur Rosalie. Un si bon maître !...

SŒUR ROSALIE. — Je le sais par moi-même. J'ai eu les preuves. J'ai vu de mes propres yeux... Je connais même la maison où habite cette... créature. Elle est située sur mon chemin, au long du quai que j'ai à suivre chaque fois que je viens du Béguinage à la ville. Et j'ai vu entrer et sortir plus d'une fois votre maître...

BARBE, *effondrée.* — Ah ! c'était cela, tout ce changement d'existence auquel je ne comprenais rien, ses sorties, ses allées et venues, ses repas au dehors, ses rentrées tardives... Moi, je disais : c'est sa douleur qui le mène et qui l'égare...

SŒUR ROSALIE. — Et elle, je la connais aussi. Je l'ai souvent vue, à sa fenêtre, avec sa figure audacieuse et ses cheveux roux.

BARBE. — Comment?... Vous dites : des cheveux roux?... Elle a la bouche très rouge; elle est grande, n'est-ce pas ? Une belle femme ?

SŒUR ROSALIE. — Mais vous la connaissez aussi, alors? Elle est déjà venue ici, peut-être ?

BARBE, *comme si elle voyait clair soudain.* — C'était elle !... Oui ! elle est venue ici, une seule fois, un soir... Et moi qui n'avais rien soupçonné !... Je croyais que c'était pour cette affaire de robe... un modèle, le tableau de M. Borlunt, une histoire embrouillée, que je n'ai pas comprise... C'était elle !... Et dire que c'est moi qui l'ai introduite !...

SŒUR ROSALIE. — Alors, c'est tout à fait grave.

BARBE. — Que dois-je faire ?

SŒUR ROSALIE. — J'ignorais qu'elle fût déjà venue. Et je venais vous dire : il y a une distinction capitale... tant que tout se passera au dehors, vous pouvez feindre d'ignorer et demeurer ici, bien que ce soit manquer de zèle pour Dieu que de servir chez des impies ou des débauchés ; au contraire, si, par malheur, cette femme de mauvaise vie vient ici, en visite, dîner, ou autrement, vous ne pouvez plus, dans ce cas, être complice du scandale; vous devez refuser vos services, et partir sur-le-champ.

BARBE. — Alors, puisque je l'ai reçue une première fois?,,.

SŒUR ROSALIE. — Vous ignoriez. Mais maintenant vous êtes renseignée. Votre devoir de conscience est net. Il faudra partir à la minute....

BARBE. — Je ne vais donc plus vivre que dans l'attente...

SŒUR ROSALIE. — Est-ce que nous ne vivons pas tous dans l'attente — l'attente de la mort ? Et c'est un bien autre départ !

BARBE. — C'est égal ; que deviendrai-je, si je dois partir d'ici ?... Mon maître, je l'aimais !... Je l'aime quand même !... Et puis je vivais

à ma guise. C'est moi qui gouvernais la demeure... Comment m'habituer ailleurs ?

SŒUR ROSALIE. — Je vous chercherai un autre service, chez un bon prêtre...

BARBE. — Et puis j'avais des profits... J'économisais. Maintenant je n'amasserai jamais assez... Je n'irai plus finir ma vie au Béguinage.

SŒUR ROSALIE. — Vous y entrerez un peu plus tard, voilà tout.

BARBE, *avec désespoir.* — Non, je mourrai, un soir, à l'hôpital Saint-Jean, en regardant les tristes fenêtres qui donnent sur l'eau.

SŒUR ROSALIE. — Il faut savoir souffrir pour Dieu.

BARBE. — Ah ! que je suis malheureuse !... Et j'étais si contente, ce matin, à la messe, avec l'orgue, les chants, l'encens, quand on m'a communiée !... La journée avait commencé trop belle !

SŒUR ROSALIE. — Cela arrive souvent : des matins de soleil — et puis la pluie !

BARBE. — Et tout à l'heure encore, si contente, ici, à ranger mes petits autels, les bouquets, les bougies, les nappes pour la procession du Saint-Sang... Je n'ai plus le cœur d'achever... Et j'avais tout préparé avec un tel soin !... *(Elle va prendre une grande corbeille d'osier, dans un coin du salon.)* Voyez, sœur Rosalie ! J'ai passé plus d'une heure à effeuiller ces fleurs, à couper des roseaux en petits morceaux comme des rubans pour les répandre dans la rue, quand le cortège arrivera... J'étais toute fière. Je me disais : « Il y aura plus de fleurs sur le pavé devant chez nous, il y aura un plus beau tapis de fleurs devant la maison, que devant les maisons voisines... Maintenant je n'ai plus de courage... *(Elle plonge machinalement les mains dans la corbeille. Un silence, durant lequel Hugues pénètre par la porte, à droite.)*

SCÈNE II

BARBE, SŒUR ROSALIE, HUGUES, vieilli, pâle, absorbé.

BARBE. — Eh bien ! monsieur, que dites-vous de mes petits reposoirs ? Sœur Rosalie les aime beaucoup.

SŒUR ROSALIE, *d'un air pincé.* — J'ai dit à Barbe qu'ils sont parfaits.

BARBE. — Et la décoration extérieure, l'avez-vous vue ? Au balcon, les draperies aux couleurs du pape, les belles étoffes chastes... Notre maison sera la mieux parée, n'est-ce pas, sœur Rosalie ?

SŒUR ROSALIE, *du même ton glacé.* — Je vous en ai complimentée, Barbe.

HUGUES, *distrait, l'air de penser à autre chose.* — Oui, Barbe s'y entend ! Barbe est précieuse...

SŒUR ROSALIE, *se tournant vers Barbe.* — Barbe, à plus tard!... Il faut que je m'en aille. Je suis attendue au couvent des Visitandines pour y voir passer la procession... Il y a un reposoir, en face... Ce sera bien beau... *(Se tournant vers Hugues.)* Je vous salue, monsieur... *(Elle sort.)*

SCÈNE III

HUGUES, BARBE, laquelle achève les préparatifs, met la dernière main à la parure des petites tables.

HUGUES. — Chez nous aussi, il va venir quelqu'un pour voir la procession, de nos fenêtres...

BARBE. — M. Borlunt?

HUGUES. — Lui, je ne sais pas. Mais une autre personne. Vous l'introduirez vous-même ici... Et comme elle restera peut-être à dîner, vous vous arrangerez en conséquence.

BARBE, *toute troublée.* — Monsieur m'excusera; mais je voudrais bien savoir qui monsieur a invité.

HUGUES. — Vous êtes un peu osée, Barbe, de m'interroger ainsi. Vous le saurez quand la personne viendra.

BARBE, *d'un air décidé.* — N'est-ce pas une dame peut-être que monsieur attend?

HUGUES. — Barbe!

BARBE. — C'est que j'ai besoin de le savoir d'avance.

HUGUES. — Pourquoi me demandez-vous cela?

BARBE. — Si c'est une dame que monsieur attend, je ne pourrai pas servir le dîner.

HUGUES. — Qu'est-ce qui vous prend, Barbe? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

BARBE, *avec un effort.* — Et il faudra même que je parte tout de suite. J'introduirai cette personne; c'est sans doute celle qui est déjà venue un soir, une seule fois...

HUGUES, *impatienté.* — Oui! c'est la même personne...

BARBE. — Je l'introduirai, parce que, sans doute, à compter de ce moment-là seulement il sera nécessaire que je parte. Et, ensuite, je m'en irai.

HUGUES. — Vous êtes folle, Barbe!

BARBE. — Sœur Rosalie me l'a dit... c'est le devoir de ma conscience.

HUGUES. — Ah! c'est elle qui vous a monté la tête, donné ces absurdes conseils!

BARBE. — Elle a raison. Le péché est le péché. Je ne peux pas y

prendre part, aujourd'hui surtout — un jour où j'ai communié, où le sang même de Jésus va passer devant la maison...

HUGUES. — Vous ferez comme vous voudrez. Mais c'est très mal, Barbe, de me quitter ainsi. Voilà cinq ans que vous êtes ici. J'étais très satisfait de vous. Je le proclamais encore, il y a un moment, devant sœur Rosalie elle-même... C'est très mal... J'ai toujours été bon pour vous...

BARBE. — Oh!... oui, monsieur... Mais c'est mon devoir... monsieur me comprend... j'en suis bien triste.

HUGUES, *d'un ton affligé.* — Barbe, je n'aurais jamais cru cela de vous.

BARBE. — Monsieur est triste aussi? Ah!... je sais bien, monsieur est malheureux... Et pour une méchante femme... qui le fait souffrir... Je m'explique tout, maintenant... Pauvre monsieur!

HUGUES. — Laissez-moi, Barbe...

BARBE. — Que monsieur m'excuse... Je ne suis qu'une pauvre servante; mais je suis une femme aussi, et, dans toutes, même dans les vieilles filles comme moi, il y a quelque chose de maternel qui existe et, quand nous voyons un homme souffrir, nous pousse à vouloir le consoler et à lui dire : « Mon enfant! »

HUGUES. — C'est bien, Barbe... vous êtes bonne. Voilà cinq années, d'ailleurs, que vous me l'avez prouvé. Soyez raisonnable maintenant. Et ne me parlez plus de ce ridicule départ.

BARBE. — Il le faut, monsieur, il le faut.

HUGUES. — Encore!... Vous recommencez!

BARBE, *d'un ton insinuant.* — Si monsieur veut que je reste, qu'il ne reçoive pas cette personne.

HUGUES. — Ah! non! c'en est trop! Vous devenez vraiment trop exigeante. Je ne vous retiens plus, Barbe.

BARBE. — J'ai dit très franchement à monsieur ce qui était... que je partirais, et même sur-le-champ, dans le cas qu'il sait...

HUGUES, *impatienté.* — Eh bien, alors, allez-vous-en. Allez-vous en tout de suite, car cette dame va arriver... J'en ai assez. Partez, partez!

SCÈNE IV

HUGUES, BARBE, JORIS.

JORIS, *étonné, en voyant, à l'air contraint des autres, qu'il se passe quelque chose d'anormal.* — Qu'est-il arrivé?

HUGUES. — Rien. Barbe me quitte.

JORIS. — Comment, Barbe?... Ce n'est pas possible!

HUGUES, *s'adressant à Barbe.* — Eh bien, Barbe, dépêchez-vous! Allez faire votre malle...

BARBE. — Que monsieur m'excuse. Je viendrai demain chercher mes effets... Je vais m'apprêter et partir tout de suite, pour assister à la procession...

HUGUES. — C'est bien. Quand vous serez prête, avertissez-moi. Je réglerai votre compte... *(Barbe sort.)*

SCÈNE V

HUGUES, JORIS.

HUGUES, *d'un air sombre.* — Je ne suis pas fait pour les départs... Une séparation, c'est toujours une petite mort... Je m'étais habitué à elle... Ce sera un nouveau vide ici!...

JORIS. — Qu'est-il arrivé? Elle a été insolente, déshonnête?

HUGUES. — C'est sa parente, sœur Rosalie, qui l'a sermonnée... Elle l'aura mise au courant... Elle lui aura parlé de Jane...

JORIS. — Ces âmes simples ont vite des scrupules, une pudeur de conscience...

HUGUES. — C'est encore un ennui de plus qui m'arrive par la faute de Jane... Ah! cette femme! Quel malheur qu'elle soit entrée dans ma vie! Elle est donc bien méprisée, pour que l'humble servante, liée à moi depuis des années par l'habitude, son intérêt, les mille fils que chaque jour tisse entre deux existences côte à côte, aime mieux tout rompre et me quitter que de la servir une seule fois.

JORIS. — Alors, elle doit venir ici, aujourd'hui? Je comprends...

HUGUES, *comme se parlant à lui-même.* — Ce départ de Barbe m'énerve, m'énerve!... *(Répondant à Joris.)* Oui! elle a voulu... j'aurais dû résister.

JORIS. — Certes, c'est une imprudence... Surtout qu'elle est voyante! On croira à un défi... Un pareil jour!... Et avec la foule qui sort, ces matins-là, on ne sait d'où, accourue de tous les villages, de toute la province!... Une population naïve et si pleine de foi, de vertu rigide...

HUGUES. — Maintenant, je voudrais qu'elle ne vînt pas.

JORIS. — Vous devriez vouloir qu'elle ne vînt plus jamais.

HUGUES. — Oui! mais j'ai peur de recommencer à être seul... J'ai peur d'avoir peur...

JORIS. — Il faut plutôt avoir peur d'elle!.,. Ah! mon pauvre ami! Il y a ici comme un air de débâcle. Sauvez-vous, à la fin!... Vous savez bien que cette femme est fourbe et méprisable.

HUGUES. — Oh ! oui ! Elle m'a tourmenté, avili, exploité, ridiculisé avec des amants sans nombre. Auprès d'eux, je le sais, elle me bafoue. Elle a livré à tous le secret de mon deuil, les intimités de ma douleur, tout ce que je lui avais avoué de sa ressemblance avec ma morte.

JORIS. — Elle a osé cela?

HUGUES. — Elle ose tout.

JORIS. — Alors, puisque vous ouvrez les yeux, je peux vous dire des choses que je ne vous ai jamais dites, Hugues, que j'aurais toujours tues si je ne vous voyais pas de plus en plus malheureux par elle et si en péril !

HUGUES. — Ne me révélez plus rien, c'est inutile...

JORIS. — Si ! il faut que vous sachiez, maintenant. Et tant pis si c'est une dénonciation, puisque vous êtes mon ami cher et que cela vous délivre. Figurez-vous qu'elle a été jusqu'à me circonvenir moi-même. Elle est venue chez moi, sous le prétexte de son portrait.

HUGUES. — Ah !

JORIS. — Elle est revenue, ensuite, plusieurs fois, coquette, provocante... Oui, Hugues ! Elle a fini par s'offrir, littéralement.

HUGUES. — La coquine!...

JORIS. — Ce n'est pas par passion pour moi, à coup sûr... Je ne suis pas fat ni sot. J'ai vite compris qu'elle craignait mon influence... Elle me déteste au fond. Mais elle a peur que je ne vous détourne d'elle. Elle a voulu m'engager, me lier...

HUGUES, *avec dégoût.* — Je reconnais là sa méchanceté perverse... C'est surtout parce que vous étiez mon ami, mon seul ami... Pour se dire qu'elle me trompait avec mon seul ami... Ceci est bien dans sa manière, sa rouerie lâche et raffinée.

JORIS. — Vous ne m'en voulez pas, Hugues? Je vous ai dévoilé cette dernière infamie pour combler la mesure des autres. Je vois bien que vous êtes à bout. Je veux vous guérir.

HUGUES. — C'est inutile... J'en mourrai... je le sens bien... Il valait mieux peut-être m'illusionner sur ma maladie... Un ami est un prêteur d'illusions... Pourquoi m'avoir dit la vérité, Joris? Je ne ferai rien... Tout s'en va de moi. Barbe part. Tout va partir.,. Mon Dieu, que d'ennuis ! que de honte ! Et tout cela à cause de cette Jane !... Elle, toujours elle !... Ah ! cette femme ! Je commence à la haïr tout à fait. *(On entend des pas.)*

JORIS. — Prenez garde... Voilà quelqu'un.

HUGUES, *consterné.* — C'est elle, sans doute.

SCÈNE VI

HUGUES, JORIS, JANE.

JANE, *entrant en coup de vent.* — Quelle foule! quelle foule!... J'ai eu toute la peine du monde à arriver... Les rues sont encombrées. *(Se tournant vers Joris.)* Bonjour, monsieur Borlunt, je ne vous avais pas vu.

JORIS. — Madame...

JANE. — A la bonne heure! Ce n'est plus Bruges-la-Morte, aujourd'hui !

JORIS. — En effet, la ville est ressuscitée. On dirait que tous les personnages de Van Eyck et de Memling, les héros, les saints, les guerriers, les donateurs, se sont animés pour un jour et peuplent la ville.

JANE. — Et toi, Hugues, tu ne parles pas? Tu as l'air maussade.

HUGUES. — Je suis contrarié.

JANE. — Qu'as-tu?

HUGUES. — Barbe m'a donné congé. Et elle part à l'instant même.

JANE. — Bah! on la remplacera.

HUGUES. — Oui, mais il y a cinq années qu'elle est ici... Ces adieux me font toujours mal.

SCÈNE VII

HUGUES, JORIS, JANE, BARBE, qui apparaît au seuil de la porte, vêtue de sa mante à capuchon, un bonnet de dentelle noire sur la tête.

BARBE. — Monsieur a désiré régler mon compte maintenant...

HUGUES. — Oui... Je vous suis, Barbe. *(S'adressant à Jane et Joris.)* C'est l'affaire d'un moment... *(Il sort avec Barbe, qui s'est effacée pour le laisser passer et le suit.)*

SCÈNE VIII

JORIS, JANE.

JANE. — Il est encore dans ses mauvais jours... Et vous, monsieur Borlunt, allez-vous être aimable?

JORIS. — Cela dépend!...

JANE. — D'abord, mon portrait... vous y avez renoncé?

JORIS. — Je vous aurais peinte si mal!... Je me suis défié de mes forces.

JANE. — Vous vous êtes défié de moi... Pourtant, j'étais très gentille dans votre atelier. Vous, vous aviez toujours l'air embarrassé!... comme maintenant encore.

JORIS. — J'ai peur que Hugues ne vous entende. Il est assez malheureux! Vous savez bien qu'il a eu de grands chagrins.

JANE. — Tant pis!... Il m'ennuie. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi j'éprouve un certain plaisir à lui faire du mal.

JORIS. — Vous devriez avoir pitié. Pourquoi n'êtes-vous pas meilleure avec lui? Je croyais, moi, qu'il y avait dans toutes les femmes un fonds de miséricorde.

JANE. — Vous ne connaissez pas les femmes, cher monsieur! Quand elles trouvent un homme qui s'y prête, elles se vengent sur lui de tous les autres.

JORIS. — Vous êtes cruelle.

JANE. — Non, je suis femme. Et je le suis même vis-à-vis de vous, puisque je continue à vous accabler d'avances PARCE QUE vous me repoussez. Si vous vouliez, je ne voudrais plus... Je fais des expériences très drôles, n'est-ce pas? Vous, surtout, vous êtes très drôle. Vous m'intéressez. Mais que dirait Hugues s'il savait que vous m'avez souvent reçue dans votre atelier, à son insu?

JORIS. — De grâce, prenez garde... Sur un mot entendu, il pourrait croire que moi, aussi, j'ai pensé à le trahir!

JANE, *avec rosserie.* — Cela m'amuserait beaucoup. *(On entend le bruit de la porte qui va s'ouvrir.)* Soyons hypocrites, maintenant...

SCÈNE IX

JANE, JORIS, HUGUES qui rentre.

JANE. — Eh bien, elle est partie, cette Barbe?

HUGUES. — Ne parlons plus de ce départ. Tous les départs m'inquiètent. Les départs sont comme les malheurs, ils n'arrivent jamais seuls... *(On entend un bruit qui monte.)* Tiens! la procession approche... Voilà la rumeur de la foule, qui se masse...

JORIS. — Moi, je m'en vais. J'aime mieux voir le défilé au dehors. C'est plus beau, en plein air : les costumes, les chants, les châsses sous le soleil, l'encens respiré de tout près... Et la foi de la foule dont on fait partie... Ah! si on pouvait peindre cela!... Je vous laisse... Adieu, madame. Hugues, à plus tard!... *(Joris sort.)*

SCÈNE X

HUGUES, JANE.

JANE. — Tu es galant. Tu ne m'as pas encore offert de me débarrasser...

HUGUES. — J'étais tout bouleversé par ce départ de Barbe.

JANE. — J'ôte mon chapeau et ma jaquette. *(Elle les lui tend.)* Tiens! *(Puis elle va vers la glace, tire une petite boîte de sa poche, et se passe une houppe sur le visage.)*

HUGUES. — Pourquoi te mettre toujours tant de poudre de riz?... et tout ce rouge aux lèvres?

JANE. — Il y en a qui m'aiment ainsi...

HUGUES. — Voilà des chants, le bourdon de Saint-Sauveur qui se met en branle... la procession va arriver.

JANE. — Qu'est-ce que c'est que cette fameuse procession du Saint-Sang?

HUGUES. — Elle ne sort qu'une fois l'an, depuis les croisades, en souvenir d'une goutte du sang du Christ rapporté de Terre Sainte par Thierry d'Alsace... C'est très beau.

JANE. — Est-ce l'heure?

HUGUES. — Elle va passer d'abord sur l'autre rive du quai... Nous ne la verrons que de loin... Mais elle revient par cette rue-ci, pour rentrer à la cathédrale. Alors elle défile tout contre les fenêtres...

JANE. — On commence à entendre des chants...

HUGUES. — En effet...

JANE. — Allons voir... *(Elle se dirige vers une des deux fenêtres, qui est entr'ouverte, écarte le vitrage.)* Oh! quelle foule là-bas!... *(Elle ouvre la fenêtre toute grande; on entend la musique des serpents et des ophicléides.)*

HUGUES, *qui est debout, contre les vitres, à l'autre croisée, s'approche d'un mouvement vif.* — Oh! non! pas cela!... *(Il pousse la fenêtre de façon à ce qu'elle ne soit qu'entr'ouverte.)* Il suffit d'écarter les vitrages...

JANE. — En voilà, une idée!... Je viens ici pour voir, et tu m'empêches de voir.

HUGUES. — Tu verras très bien ainsi...

JANE. — Encore me cacher!

HUGUES. — Tu sais comment ils sont. Te voir chez moi, et pour la procession!... Un scandale!... Ils seraient capables de nous huer.

JANE. — Si je ne peux pas voir à mon aise, je ne regarderai

plus... *(Furieuse, elle quitte la fenêtre et va s'asseoir, plus loin, dans un fauteuil où elle boude.)*

HUGUES. — Sois raisonnable... Ce que je disais, c'est par prudence... Reviens !... le défilé commence. Voilà les enfants de chœur.

JANE. — Je m'en moque !

HUGUES. — Derrière, c'est le plus beau groupe : les chevaliers de Terre Sainte, les croisés en drap d'or et en armure, les princesses de l'histoire... Viens voir : ce sont les jeunes gens et les jeunes filles de la plus haute noblesse d'ici qui représentent les personnages... Voilà le fils du bourgmestre costumé en Thierry d'Alsace...

JANE. — Tout cela m'est bien égal !

HUGUES, *allant vers elle.* — Voyons, ne boude pas, ne te fâche pas. Cela ne vaut pas la peine. Reviens... *(Il veut l'entraîner.)*

JANE. — Laisse-moi !

HUGUES. — Tu es vraiment d'une susceptibilité.

JANE. — Tu m'embêtes !

HUGUES. — Nous allons encore nous faire du mal.

JANE. — C'est toi !... tu es stupide avec ta peur des gens !... Je m'en moque, des gens !...

HUGUES. — Allons ! une nouvelle scène ! Et pour rien ! pour rien !

JANE, *avec un rire cruel et strident.* — Monsieur a peur de se compromettre ? Mais tu oublies ton âge !

HUGUES. — Te voilà mauvaise... Tu vas encore une fois m'accabler de tous tes gros mots... une pluie de cailloux... Je ne te réponds plus. *(Il s'achemine vers la fenêtre, découragé.)* Combien déjà de scènes pareilles !... Et pour des motifs puérils... Ah ! je suis bien malheureux !

JANE. — Tant mieux !... Je suis contente. Je voudrais te voir pleurer... pour que tu fusses tout à fait ridicule...

HUGUES. — Oh ! Jane ! Jane !

JANE. — C'est ta faute.

HUGUES, *s'approchant, radouci.* — Voyons, faisons la paix... C'est encore une heure noire... N'y pensons plus... Reviens voir la procession... Nous regarderons ensemble... nous oublierons...

JANE. — Non, laisse-moi ; va-t'en.

HUGUES *retourne seul à la fenêtre.* — Viens voir, Jane. C'est déjà la fin. La châsse du Saint-Sang passe... une petite cathédrale en or, avec mille pierres précieuses... l'évêque la porte... Viens voir toute la foule à genoux, dans l'encens bleu. C'est admirable... *(Il s'incline à son tour. — Un silence.)*

JANE. — Te voilà cagot ! Il ne te manquait plus que cela.

HUGUES. — Je m'agenouille devant la foi des autres... Ce sont des choses que tu ne comprends pas...

JANE. — Non ! je ne comprends rien. Je suis une sotte, n'est-ce pas ? Et toi, tu es malin... Sais-tu bien que tu m'agaces à la fin, avec tous tes airs...

HUGUES. — Quels airs ?

JANE. — Je ne sais vraiment pas pourquoi je reste avec toi.

HUGUES. — Tu recommences une querelle...

JANE. — Il n'en manque pas qui m'aiment, et avec qui je serais mieux...

HUGUES. — Pour ce que tu te gênes !...

JANE. — Pourquoi me gênerais-je ?

HUGUES. — Tais-toi !

JANE. — Non ! je parle, si je veux. Je fais ce que je veux. J'ai des amants, si je veux. Il y a même quelqu'un qui me plaît beaucoup en ce moment.

HUGUES, *éclatant.* — Ah ! oui, tes amants ! Parles-en ! C'est du propre, ta vie ! J'en ai encore appris une bien belle, aujourd'hui... Borlunt, le peintre, mon ami Joris, tu l'as été voir... Il me l'a dit. Car c'est un ami loyal, lui... Tu en as envie, paraît-il. Et puis, tu désirais un allié — pour ne pas qu'il m'influence et qu'il m'arrache à toi. Car tu veux me garder au bout du compte !

JANE. — Ah ! il t'a dit... Est-ce qu'il t'a dit tout ?... Car je lui ai accordé... tout.

HUGUES. — Tu mens. C'est une infamie... Ah ! tu ne les comptes plus !... Tu voudrais maintenant me brouiller avec lui — le seul ami que j'aie ici. Tu n'as pas encore assez dévasté ma vie... Car tout à l'heure, Barbe, son départ immédiat, c'est à cause de toi et de la belle renommée dont tu jouis... Elle n'a pas voulu te servir... C'est pour moi une solitude de plus... Maintenant viendrait le tour de Joris... Ah ! non ! je me révolte, à la fin... Tout me revient, tout ce que tu m'as déjà fait souffrir, tous tes caprices, tes injures, tes amants, les hontes bues, mon grand deuil avili...

JANE, *ricanant.* — Cela devait venir, ta morte !... *(Se levant de son fauteuil.)* Mais, à propos, c'est bien ici que tu l'honores... ta chapelle de souvenirs... *(Elle va se placer devant le grand portrait au pastel.)* C'est celle-ci, ta femme ? Ah ! non ! je ne lui ressemble pas... Elle a une vilaine bouche... *(Ensuite elle se dirige vers une commode, prend une grande photographie encadrée.)* Celle-ci me ressemble encore moins...

HUGUES, *qui a suivi ses mouvements d'un air inquiet.* — Laissez cela.

JANE. — Pourquoi? Je compare...

HUGUES, *se dirigeant vers elle.* — Laissez cela... J'ai tout supporté; mais, ma morte, vous ne la profanerez pas!... Rendez-moi ce portrait...

JANE. — Non!

HUGUES. — Je ne veux pas que vous touchiez à mes reliques... *(Il lui reprend le portrait des mains.)*

JANE, *se dirigeant vers le coffret de cristal où repose la chevelure.* — Tiens! qu'est-ce que c'est? *(Elle a ouvert le coffret et en retire la longue natte blonde, qu'elle déroule.)*

HUGUES, *livide, se précipite.* — Oh! cela, c'est sacré! N'y touchez pas...

JANE, *ricanante, provocante, s'est rejetée de l'autre côté de la table, et agite la chevelure devant elle.* — Je compare encore... Mes cheveux sont plus roux... *(Elle pose les cheveux de la morte en chignon sur les siens.)*

HUGUES, *exaspére, affolé, cherche à lui reprendre la chevelure qu'elle continue à manier par bravade; il court à sa poursuite autour de la table).* — Rendez-moi! C'est un sacrilège...

JANE. — Les miens sont bien plus fins...

HUGUES. — Prenez garde! C'est la chose d'une morte... La morte se vengera...

JANE, *narguant.* — Fais-m'en cadeau, de cette chevelure.

HUGUES, *à mots coupés, haletants.* — Inviolable... la morte l'a dit... *(Il atteint Jane dans cette course autour de la table et met la main à la chevelure qu'elle a enroulée autour de son cou, par dernier jeu, pour ne pas la rendre. — Il reprend d'un ton décisif.)* Voulez-vous?

JANE, *riant, essoufflée.* — Non!

HUGUES. — Prenez garde!... Chevelure... vindicative... elle-même instrument de mort... Rendez-la-moi. Vous voyez bien que vous allez tout expier!

JANE, *renversée à terre, se débattant.* — Non! *(D'une voix rauque.)* Mais tu me fais mal!... Tu es fou!...

HUGUES, *tirant, serrant la natte autour du cou comme une corde.* — Je vous tiens, maintenant... je vais vous tuer... je vais tuer mon péché... Tuer! tuer!... Aimer — et rire!

JANE, *cri étranglé.* — Ah!... *(Elle tombe morte.)*

HUGUES. *(Il pousse un rire strident de fou et se lève.)* — Rire!... Oh! oh! *(Regardant autour de lui.)* Oh! il est entré de la neige dans le salon... Et du feu aussi... Il fait trop chaud... Non! il fait trop froid... *(S'avançant vers la glace.)* Dans la glace, il doit faire bien bon... Il faudra que j'y entre, un jour... Pas encore!... Oh! oh! il faut d'abord

que je rie, que j'aie beaucoup ri... Je suis heureux... Je suis un grand roi d'un pays de neige... et de feu aussi... Mais je suis bien fatigué... *(Il se laisse tomber dans un fauteuil. — On entend les cantiques de la procession qui s'en revient mais voilés encore.)*

SCÈNE XI

HUGUES, BARBE. Entr'ouvrant la porte, elle paraît sur le seuil, toujours en costume de sortie, avec sa grande mante; elle s'avance indécise vers Hugues.

BARBE. — C'est moi... Que monsieur m'excuse... je suis rentrée pour chercher la corbeille... Je n'ai pas pu voir sans fleurs le devant de la maison... il n'en manque qu'ici, et la procession va passer... *(Elle s'avance et prend la corbeille.)*

HUGUES. — Vous arrivez à propos, Barbe. Je savais bien que vous étiez dans la cuisine... J'ai trop chaud. J'ai trop froid aussi. Faites vite du feu. Écoutez... mes dents claquent... Donnez-moi du vin blanc, et de la glace surtout. Je brûle...

BARBE, *épouvantée.* — Qu'est-ce qu'il dit là? *(Elle a fait un pas et voit le cadavre.)* Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il arrivé?

HUGUES *se lève, la prend par le bras, la mène devant le corps.* — Barbe, nous allons être bien heureux... La morte, vous savez bien, ma morte... elle est revenue... Il y en a une autre qui lui ressemblait un peu. Elles se ressemblent tout à fait, maintenant... Elles sont de la même pâleur... Il n'y a plus qu'une morte, ma morte... La voilà, Barbe. Elle va toujours demeurer avec nous. Nous serons bien heureux...

BARBE. — Mon Dieu!... Il l'a tuée... Il est fou... *(Elle dépose la corbeille et court à la porte du salon.)* Au secours!... *(On entend les cantiques plus proches, la musique des serpents et des ophicléïdes.)*

HUGUES. *(Il s'agenouille, prend par poignées des fleurs coupées dans la corbeille et les sème sur le cadavre.)* — Ce n'est pas moi... c'est la chevelure!

GEORGES RODENBACH

L'EMPIRISME ANGLAIS

I

La première cause de nos revers commerciaux n'est peut-être pas la supériorité de nos concurrents, de leurs méthodes ou de leurs marchandises. Mais, presque absolument et indubitablement, c'est l'apathie et l'arrogance de l'industriel anglais.

Le consul anglais à Varsovie, *Annual Series*, n° 2135.

C'est notre paresse plus que toute autre chose qui a livré notre clientèle aux Allemands. Que nous soyons battus par nos propres armes, battus par une équipe qui fut notre élève et notre pupille, voilà un état de choses qui disparaîtrait sans grand effort, si l'entreprise britannique voulait s'en donner la peine.

Le consul anglais à Saint-Pétersbourg, *Annual Series*, n° 1198.

En méditant les premiers revers de la guerre sud-africaine, la presse britannique[1] en a cru trouver deux causes principales : d'abord, l'ignorance où l'on était du pays, des hommes, des ressources, des positions, des routes, des cartes même : ensuite, le manque de cohésion dans cette armée mercenaire et aristocratique, où le soldat, voyou de la rue, ne se bat que pour son shilling par jour, où l'officier, cadet de noblesse, ne cherche à satisfaire que son point d'honneur et sa conception toute sportive, toute « amateur » de la guerre. En étudiant la baisse du commerce britannique et les revers que lui a

1. Voir *Review of Reviews*, 15 février 1900, pp. 136 et suiv.

infligés depuis vingt ans la concurrence étrangère, allemande surtout, les rapports consulaires et les *Blue Books* arrivent à peu près aux mêmes conclusions :

Consul de Moscou. — Notre désavantage est dans la négligence de nos industriels qui ont laissé couler aux Allemands une grande part des affaires de ce pays. Si nous voulons garder notre commerce russe, il faut des représentants mieux instruits, *better educated*, qui sachent parler le russe et connaître les besoins et les désirs de leurs clients. Je vois arriver des commis-voyageurs anglais qui ne savent aucune autre langue que l'anglais : tous leurs confrères allemands savent assez de russe pour se faire comprendre. Ajoutez la mauvaise volonté de nos fabricants, qui ne daignent pas contenter les habitudes ou les caprices du client : nos concurrents y prennent grand soin [1].

Consul de Christiania. — En premier lieu, nous sommes trop indolents. Nous ne prenons pas la peine de connaître un marché, de plaire aux clients, de satisfaire les besoins locaux. Nos concurrents ont des agents parlant deux et trois langues. Nous nous contentons d'envoyer des catalogues à tort à travers : j'ai vu arriver ici de nos catalogues en espagnol ou en quelque autre langue parfaitement inconnue de nos clients norvégiens.

Consul de Hambourg. — Je suis bien sûr que les produits allemands valent les nôtres. Mais je suis encore plus sûr que les Allemands mettent bien plus de soin à étudier et à satisfaire la clientèle. Le fabricant anglais vit toujours dans la foi que ses clients doivent prendre ce qui lui plaît, et qu'il n'a pas à leur fournir ce qu'ils désirent. A moins que nous nous préparions à lutter contre nos rivaux avec leurs propres armes, avec la même méthode et le même esprit d'entreprise et d'inlassable persévérance, à moins que nous ne mettions une bonne fois de côté la pensée que nous sommes supérieurs à tous, j'ai bien peur que nos fils n'aient à payer chèrement notre manque d'efforts et nos courtes vues [2].

Consul de Cherbourg. — On m'envoie des prospectus en anglais et rien qu'en anglais. Il est à peine croyable — c'est pourtant un fait — que je voie arriver ici des commis-voyageurs pour machines agricoles, qui par conséquent doivent s'adresser à la classe paysanne, et qui pourtant ne parlent et ne comprennent pas un mot de français. N'est-ce pas à notre déplorable négligence des langues étrangères, à notre manque de culture scientifique que les *clerks* allemands ont dû tout leur succès ?

Consul de Lourenzo Marquès. — Les Allemands envoient ici et au

1. *Miscellaneous Series*, n° 409.

2. *Annual Series*, n°s 2013, 2119 et 1815.

Transvaal, outre de nombreux représentants parlant portugais et hollandais, des catalogues en hollandais et en portugais. Le commerce anglais, dans cette colonie portugaise, envoie des catalogues en espagnol, et ces catalogues n'arrivent encore que par la grâce de la poste, plus forte en géographie que l'envoyeur; car ces catalogues portent, comme seule adresse, *Lourenzo-Marquès, Portugal*...

Consul de San Francisco. — Voici un bel exemple de l'indolence britannique. Il y a dix ans, tout le ciment pour la côte pacifique venait d'Angleterre. Quand parurent les ciments belge et allemand, les correspondants anglais d'ici prévinrent leurs maisons du danger: les maisons répondirent que jamais les ciments étrangers ne pourraient rivaliser avec les ciments anglais, et elles maintinrent leurs prix et leurs vieux errements. Aujourd'hui, tout le ciment vient de Belgique ou d'Allemagne...

Consul de Shang-Haï. — L'une des raisons du succès de nos concurrents en Chine est certain préjugé britannique sur les commerces qu'il est plus ou moins « distingué » de faire. En Angleterre, le brasseur tient un rang social plus élevé que le mercier ou l'épicier. En Chine, c'est le thé et la soie qui font l'aristocratie commerciale. Nos nationaux daignent s'occuper de ces commerces. Mais tenir les autres articles, pour eux, c'est déroger. Et ces autres articles vont à nos concurrents [1].

Gouverneur des Bahamas. — Les Américains viennent étudier notre place et faire connaissance avec les marchands et les besoins locaux. L'Anglais n'a plus l'air de savoir ce qu'est le commerce, *the English merchant appears to be ignorant of trade*. Chacun de ses envois prouve cette ignorance : nous recevons à chaque courrier des marchandises tout à fait invendables, sans utilité pour nos climats et pour notre consommation.

Gouverneur de la South Australia. — Les systèmes d'éducation continentale, pour l'enseignement technique ou l'enseignement commercial, ont eu des effets marqués. En Angleterre, on se repose sur les lauriers anciens; on continue les affaires et la fabrication suivant la vieille méthode. On est trop conservateur. On se figure que le marché colonial est acquis à jamais et l'on ne se donne plus aucune peine pour le contenter. On traite le petit client avec dédain et volontiers on lui répond : « Nous n'avons pas de temps à perdre pour les petites commandes[2]. »

De tous les points du globe, de la part de témoins non récusables, depuis la grande Commission parlementaire de 1885-

1. *Annual Series*, nos 1699, 1855, 1703, 1904, 1922, 1863.
2. *Blue Book*, C — 8449, pp. 93, 450, 430, 477, etc.

1886 sur *la Baisse du Commerce*, qui la première signala le mal, ce sont les mêmes plaintes toujours répétées. Les journaux, *magazines* et revues, les politiciens, économistes, essayistes et pamphlétaires, les syndicats et Chambres de commerce ont enregistré et longuement commenté ces plaintes. Malgré quelques efforts individuels ou communs, il ne semble pas que la réforme ait été sérieusement tentée ou qu'elle ait déjà porté ses fruits. Deux péchés mortels continuent de ruiner l'Angleterre industrielle et commerçante : l'ignorance, d'une part, le snobisme aristocratique de l'autre. C'est l'union de ces deux vices, disent les consuls britanniques, qui a donné à presque toute la nation sa caractéristique actuelle, « ce *conservatisme* qui ne sait pas ou ne veut pas répondre aux besoins de la clientèle », ce *conservatisme insulaire*, cette *insularity*[1], qui « isole splendidement » l'Angleterre de J. Chamberlain et la fait étrangère ou odieuse au reste de l'humanité, alors qu'elle ne peut vivre sans la fréquentation et la sympathie de cette humanité.

***

L'Angleterre en ce dernier demi-siècle a été de plus en plus ignorante, je veux dire de moins en moins soucieuse de savoir, de moins en moins sympathique aux gens de science, de plus en plus défiante des méthodes et des théories scientifiques. Uniquement guidée par l'expérience personnelle, elle est arrivée à mettre en cette seule expérience son espoir et sa règle. La science théorique ou pratique, surtout la science livresque de tout ce qui n'était pas *matter of fact*, lui est restée déplaisante et inconnue. « Lire un ballot de livres ! » disait déjà Burke en haussant les épaules, et, de Burke à Balfour, la nation a toujours eu un faible pour les détracteurs du rationalisme scientifique, pour les procureurs et avocats des vieux errements, du vieil esprit, des vieilles lois et de la vieille foi. En politique, le rationalisme radical de Manchester n'a pu trouver sa voie que sous la bannière constitutionnelle, c'est-à-dire traditionnelle et empirique, de Birmingham, et ce néo-radi-

1. *Annual Series*, consuls de Riga, Panama, le Pirée, etc., nos 1895, 1901 et 1950.

calisme, inclinant de plus en plus vers l'empirisme conservateur, a fait aujourd'hui de *Joe* Chamberlain le collègue de lord Salisbury. Dans l'industrie et dans le commerce, la marche a été toute pareille. Par la houille, par la vapeur, par les machines de tissage, d'extraction et de traction, par le puddlage et les procédés de traitement ou de fusion, par les grandes découvertes, le dernier siècle avait scientifiquement rénové tout le travail anglais. Cette rénovation, qui engloba toutes les industries, dura deux et trois générations et n'atteignit son maximum qu'au plein épanouissement du mouvement radical vers 1830. Mais, depuis cette époque, la foi ou l'ardeur réformatrice perdit son empire sur l'ensemble de la nation. Manchester continua jusqu'à nos jours ses innovations incessantes, perfectionnant son outillage et ses procédés, jetant au rebut, tous les cinq ans, ses vieilles *jennies* et ses vieilles teintures. Birmingham se traîna dans l'ornière.

Ne prenons qu'un exemple industriel, mais en plein Pays Noir, dans le fief électoral de *Joe* Chamberlain : l'histoire des industries sidérurgiques et minières. Pour la houille, les Anglais sont les premiers à reconnaître que leurs admirables richesses naturelles ont été gaspillées au caprice du bénéfice immédiat[1] : le Continent, s'il eût agi de la même façon, serait depuis longtemps épuisé. Pour le fer, je ne ferai que résumer ici l'exposé de sir Lowthian Bell, président de la *British Association of the Iron Trade*, devant la Commission de 1885[2]. Au commencement de ce siècle, les Anglais ont en mains les deux procédés nouveaux de la fonte au charbon et du puddlage, et ils ont à peu près le monopole de ces deux procédés. L'Angleterre aurait donc pu dès 1815, après Waterloo, faire ce que l'Allemagne a fait après 1870, révolutionner l'industrie et le commerce sidérurgiques et, par contrecoup, la vie matérielle du monde entier, si dès lors elle avait capté les sources et cherché les emplois de son fer, si chez elle et au dehors elle eut rationnellement étudié l'étendue de ses ressources et les besoins de ses clients. Mais, cinquante ans, elle vivote sans chercher. Chez elle,

1. Cf. *Blue Book*, C — 4715, nos 3030 et suiv., 12 300 et suiv.
2. Cf. *Blue Book*, C — 4715, p. 318 et suiv.

elle exploite ses minières comme elle exploite ses champs, en *gentleman farmer*, peu soucieux et routinier. Au dehors, elle répond aux demandes sans les provoquer, et elle y répond paresseusement. En trente années, elle ne fait guère que tripler sa production de fonte (200 000 tonnes en 1800; 678 000 en 1830); elle se contente d'utiliser au jour le jour les pauvres minerais qu'elle trouve mêlés à son charbon de Galles ou des Midlands.

Vers 1840, un coup de fortune lui vient : elle découvre parmi les houillères d'Écosse ce fameux *Black Band*, ce banc de minerais épais et presque purs, que le procédé du *banking* permet d'exploiter à frais très réduits. Le *Times* du 5 décembre 1842 dénonce l'invasion du fer écossais et conseille aux concurrents anglais de recourir au même procédé. Mais la construction des chemins de fer absorbe tout le fer que l'on veut bien produire, et l'on continue à produire lentement, négligemment, sans tant de peine ni d'études : il faut quinze ans pour populariser les méthodes écossaises. En 1850, nouveau coup de chance ; on découvre les minerais du Cleveland, des Lincoln et Northamptonshires, sur lesquels on va vivre tranquille pendant vingt ans : de 1850 à 1870, le minerai et le charbon abondent ; le Continent et l'Amérique consomment ce que l'on veut bien leur vendre et l'on continue à leur vendre du fer ou de la fonte de même qualité médiocre. Un Anglais pourtant, Bessemer, a dès 1853 découvert et dès 1856 exposé à Cheltenham, devant la *British Association of the Iron Trade*, le procédé nouveau qui va révolutionner l'industrie sidérurgique et détrôner le fer au profit de l'acier. L'acier, qui jusque-là nécessitait une cuisine compliquée et coûteuse, peut désormais s'obtenir aussi facilement et presque aussi bon marché que la fonte. Mais l'Angleterre reste près de vingt ans sans adopter cette admirable et pourtant si simple invention. Jusqu'en 1875, ignorant toujours ou méprisant l'acier nouveau, elle ne cesse pas de développer ses fourneaux à puddlage, de fabriquer ses rails, poutres, plaques et ustensiles presque uniquement en fonte ou en fer. En 1864, elle vend encore sept livres la tonne les rails de fer (175 francs) et dix-sept livres (425 francs) les rails d'acier. En 1870, elle ne fabrique que 240 000 tonnes d'acier. Il faut

la concurrence allemande, belge et française, les succès du Creusot et d'Essen, pour qu'elle adopte enfin ou qu'elle généralise cette invention nationale. Et pourtant ce procédé Bessemer, exigeant des minerais très purs, était tout à l'avantage des usines anglaises bien pourvues d'hématites espagnoles ou écossaises. Le Continent, avec ses minerais phosphoreux, dut recourir à un nouveau perfectionnement pour être en état de concurrence. Ce fut encore un Anglais, Thomas, qui tomba, en 1879, sur les moyens de réaliser le procédé *basique*, dont se préoccupaient les savants et les ingénieurs continentaux. Mais l'Angleterre encore ignora ou méprisa cette découverte, qu'elle laissa vendre pour une centaine de livres à des étrangers. Ce procédé *basique*, en trois années — l'Angleterre a mis vingt-trois ans à connaître le procédé Bessemer, — transforme toutes les usines continentales. La science et la technique allemandes ou françaises, pouvant alors exploiter les minerais impurs de Lorraine et du Luxembourg, chassent devant leurs aciers les fers anglais. Le monopole sidérurgique de l'Angleterre est à jamais ruiné.

A défaut de monopole, mieux pourvue de charbons et de minerais, elle aurait dû garder la plus large part des affaires et devenir la grande fournisseuse d'acier comme elle avait été la grande fournisseuse de fer. Mais il eût fallu briser encore avec la routine, et l'Angleterre, restant aux vieux procédés, se contenta longtemps de calomnier les nouveaux. En 1885, devant la Commission parlementaire, Birmingham et Sheffield, avec humeur, attribuent la réussite allemande à ce mauvais acier, disent-elles, que l'on obtient à pleins creusets sans la longue cuisine d'autrefois, et qui, transformé en mille objets de camelote, disent-elles, voituré presque sans frais des lointaines usines de Westphalie jusqu'à la mer, s'exporte sur tous les marchés du monde grâce à la protection gouvernementale, disent-elles encore[1]. Sans incriminer cette mauvaise humeur, il ne faut pas accepter non plus ces mauvaises raisons. L'acier allemand à la mode nouvelle coûtait moins cher, mais pour la plupart des usages, sauf peut-être pour les outils de précision, il valait bien l'acier anglais *old*

1. *Blue Book*, C — 4715, *passim*.

fashion : le président de l'*Iron Trade British Association* en convenait tout le premier. Les Allemands pirataient, il est vrai, les marques anglaises, mais c'était pour complaire à leurs correspondants de Londres ou de Liverpool qui se chargeaient, eux, de vendre ces fausses marques.

Et ces marques imitées couvraient, en réalité, des produits tout nouveaux. Non contente d'obtenir l'acier à bas prix, l'Allemagne des ingénieurs et des chimistes l'avait plié à toutes sortes de nouveaux usages. Rails, charpentes, machines, armes, cordages, instruments, outils, meubles, jouets, l'acier, entre ses mains, servit à tout et remplaça le fer, le cuivre, l'étain, les autres métaux, et le bois, dans une foule d'ustensiles de première nécessité. L'Angleterre continuait de fabriquer ses rails en fer : l'Allemagne n'usa et ne vendit que des rails d'acier, à peine plus chers et beaucoup plus durables, qui, firent prime sans avoir besoin de la protection impériale. L'Angleterre établissait toujours ses voies ferrées sur des traverses de bois; encore aujourd'hui, elle achète à l'étranger les bois nécessaires à ses lignes; en pleins Midlands et dans la banlieue même de Birmingham, sur cette terre productrice de fer, on voit empilées des traverses de bois exotiques; jusqu'à Angora, en pleine Asie Mineure, les ingénieurs allemands ont couché leurs traverses métalliques.

La routine anglaise se traduit aux yeux les moins observateurs et dès les premiers regards, quand au sortir de la grande et légère station de Calais, toute en fer et brique, on débarque aux bas et lourds hangars de bois, pesants, massifs, de Douvres. — John Bull aime les choses taillées à son modèle. Tout le long des lignes anglaises, à chaque station, on retrouvera le même *conservatisme* des ais et poutres d'autrefois. Dans les villes, même spectacle : pour ses monuments publics, l'Angleterre conserve les matériaux et les formes des temples grecs ou romains; pour ses maisons, elle a, jusqu'à ces années dernières, conservé le plan et les colombages de ses huttes et cottages anciens. Si l'on excepte deux ou trois rues centrales, et sauf trois ou quatre grands édifices, Birmingham, la ville du fer, n'est faite que de maisons en bois semi-gothiques, — John Bull aime les vieilles choses, — à pignons, à charpentes, à escaliers, et souvent à murailles même

de bois. L'Angleterre, depuis quarante ans, loin de diminuer ses importations de bois de charpente, les a triplées.

Au dehors, l'entreprise anglaise garde les habitudes nationales (sur les lignes anglaises d'Asie Mineure, la majorité des ponts sont en bois) : ne construisant pas elle-même, l'Angleterre n'a pas cherché à perfectionner la bâtisse en fer. Elle s'est laissé distancer par les concurrents plus instruits. Ce sont les Américains, les Belges, les Allemands, les Français même, qui, par des tâtonnements répétés et par une étude journalière, découvrent les lois et les applications du nouveau matériel; les ayant conquises pour eux, ils peuvent ensuite les offrir aux autres. Les consuls britanniques signalent partout l'arrivée des ponts et poutrelles, et même des maisons toutes faites en fer, en tôle, en acier, exportées de Belgique ou d'Amérique.

Pour les machines de toutes sortes, c'est encore la même ignorance. L'Angleterre en est toujours à la machine à vapeur, puissante et régulière, mais encombrante et impersonnelle. Les énergies nouvelles, pétrole et électricité, — plus maniables, plus faciles à fractionner et à conduire au gré du besoin ou de la fantaisie, — lui demeurent inconnues ou peu familières. Aux dires des consuls anglais, il n'est pas de ville allemande qui ne possède son *Elektricitætsgesellschaft*, avec savants, ingénieurs, laboratoires et ateliers, pour l'étude et pour l'exploitation de cette *Elektrotechnik*, qui va révolutionnant toutes les industries de transport, d'éclairage et de chauffage. L'Allemagne savante a conquis cette force électrique que d'autres, et même des Anglais, avaient étudiée avant elle, mais que l'Angleterre ignorante commence à peine à soupçonner[1]. L'Allemagne et la Suisse fournissent aujourd'hui l'Europe orientale et centrale de machines électriques, qui transforment l'industrie continentale et qui feront revivre peut-être les anciens jours du petit artisan isolé, de l'ingénieux travail personnel, de la production locale et libre : tous éléments de ruine plus profonde pour le brutal machinisme anglais[2]. Le journal du *Board of Trade*, en octobre 1898, signalait ce

1. *Board of Trade Journal*, octobre 1898, p. 413.

2. *Annual Series*, n° 1977.

danger croissant : « Chaque année, l'Allemagne nous devance. » A cette date, en pleine Angleterre noire, dans les rues de Birmingham, la foule s'attroupait encore autour des rares automobiles importées de France et d'Allemagne. Car l'ignorance anglaise a pareillement négligé le pétrole : c'est l'entreprise américaine ou l'ingéniosité française qui ont capté cette nouvelle source de profits... Faut-il montrer ce que la même ignorance de l'agriculture nouvelle a produit pour la fabrication des machines agricoles? jusque dans les colonies anglaises, ce sont les machines américaines qui remplacent les vieux modèles anglais, — et ce que la même ignorance de la guerre nouvelle a produit pour la fabrication des armes? au Transvaal, ce sont les fusils et canons allemands ou français qui battent les armes anglaises... Avant peu, faute de connaître les nouvelles nécessités des transports, l'Angleterre en arrivera pour la fonte brute même à ne pouvoir lutter contre l'Amérique. Et voici d'après deux témoins non suspects d'entente, la *National* et la *Contemporary Reviews*, quelle est la situation actuelle de l'Angleterre métallurgique :

Ce n'est pas seulement dans les champs de la politique ou de la guerre que l'aube du siècle nouveau trouve l'Angleterre en mauvaise passe. Les échecs et les défaites sont ailleurs encore. Nous pouvons vanter à notre fantaisie la qualité admirable de notre outillage et l'extrême activité de nos usines. Nous avons en ce moment une reprise des affaires due principalement à des causes toutes passagères, retards de commandes empilées durant les dernières grèves ou demandes pressantes de locomotives, de cuirassés, etc. Mais, sur nos têtes, pend l'épée de Damoclès. L'Amérique nous a déjà pris le commerce des petites machines-outils. Winterthur, Zurich et Berlin nous prennent le commerce des lourdes machines à vapeur. L'Amérique nous fournit à nous-mêmes les meilleures machines à imprimer. Vous ne voyez plus une bicyclette anglaise sur le Continent. Les chantiers américains et allemands construisent beaucoup mieux et beaucoup plus vite que nous. L'Allemagne détient le record pour la vitesse des croiseurs et des transatlantiques. L'Amérique seule a pu livrer au Soudan le pont de l'Atbara. Elle seule peut suffire aux demandes du monde pour les locomotives... Le remède? Il faudrait améliorer tout notre système d'instruction. L'instruction anglaise n'existe pas, à vrai dire, si l'on appelle instruction l'entraînement intellectuel de tout un peuple vers les besoins d'une grande démocratie qui

doit lutter contre la hardiesse américaine et contre la parfaite et méthodique organisation allemande [1].

Cet exemple des industries sidérurgiques peut suffire. Mais si l'on faisait une pareille revue des autres industries, chez toutes, sauf à Manchester, on trouverait la même ignorance et la même *incuriosité*. A s'en tenir aux généralités, on peut dire que, dans ce demi-siècle, l'Angleterre a produit sa part, sa large part d'utiles et grandes inventions. Mais c'est aux chances du hasard, au bonheur inattendu et le plus souvent immérité de quelques individus, qu'elle a dû ses grandes et petites découvertes. Jamais la patiente recherche et la méthode scientifique n'a présidé à un effort continu des individus et de la communauté. L'Angleterre n'a eu ni un Pasteur, ni toutes proportions gardées, un Edison, bien que dans les deux sciences créées ou appliquées par ces maîtres, ce soit elle qui, par rencontre, ait ouvert les premiers chemins. Quand chez elle, par exception, quelques individus se sont groupés en un effort de recherche et quand cet effort a été couronné de succès, jamais, — l'exemple de Bessemer est typique en cela, — jamais l'ensemble de la nation n'en a su profiter aussitôt; les intéressés eux-mêmes n'ont connu les découvertes que par l'exemple ruineux pour eux de la concurrence étrangère. Jamais la classe industrielle n'a d'elle-même éprouvé le besoin d'étendre ses connaissances théoriques et pratiques. Propriétaire ou voisine des grands marchés de la soie, Inde, Chine et Japon, elle n'a essayé que tout dernièrement de pénétrer les mystères de la soierie : elle est restée tributaire de Lyon, de Zurich, de Milan ou de Crefeld. Semblablement propriétaire ou voisine au Cap des grandes mines de diamant, détentrice à Londres du marché universel du diamant brut, elle n'a pas encore appris à tailler ce diamant, dont ses bijoutiers de Birmingham vendent tant de millions à leur clientèle indigène ou coloniale : elle reste tributaire des tailleurs belges, hollandais ou franc-comtois.

Tout ce qui exige une main-d'œuvre habile, ingénieuse, artiste ou savante, horlogerie, lunetterie, soierie, produits

1. *National Review*, an Englishman ; *Contemporary Review*, M. Maningham, 1er janvier 1900.

chimiques, objets d'art, joyaux, bibelots, lui devient ou lui demeure antipathique et étranger[1]. Elle n'a toujours qu'une main-d'œuvre nombreuse et régulière, mais un peu grossière et routinière. C'est que, là encore, elle n'a pendant longtemps connu qu'une règle : l'expérience personnelle, et qu'un maître : l'empirisme le plus individuel et le moins méthodique. Jusqu'à ces années dernières, elle n'a formé sa main-d'œuvre que par un long et infructueux apprentissage. La véritable lutte sur ce point est aujourd'hui entre la sélection technique des écoles allemandes et le recrutement à la grosse de l'atelier anglais. Devant la Commission parlementaire de 1885, les couteliers de Sheffield déclarent :

Les apprentis, à Sheffield, font d'ordinaire sept ans d'apprentissage. Mais, sans direction spéciale, ils sont confiés ou abandonnés, par groupes de deux ou trois, à un ouvrier qui ne s'occupe pas d'eux, qui n'a d'autre intérêt à les avoir près de lui que le supplément de paye à lui donné pour jeter de temps à autre un regard sur ce qu'ils font, et qui par conséquent ne demande qu'à prolonger cet apprentissage fructueux pour lui seul. Il arrive que la plupart des apprentis ne donnent jamais ce qu'ils auraient pu ; ils deviennent de médiocres ouvriers ; ils ne connaissent qu'une partie du métier, et, pour la majorité, ils sont incapables de tout travail productif avant vingt-deux ou vingt-trois ans. Nous sentons toute l'avance des Allemands sur ce point, et notre Chambre de commerce a voulu y remédier en ouvrant à ses frais une école professionnelle. Mais, depuis longtemps, nous avions une école d'arts et métiers qui n'était pas fréquentée : les patrons semblent l'ignorer ou la dédaigner; les apprentis ne s'en soucient pas davantage[2].

Nos surveillants et contremaîtres, ajoutent les soyeux de Macclesfield, sont en général inexpérimentés. Ils ne connaissent la fabrication que de quelques articles. Quand une nouveauté paraît, comme la peluche, il y a quelques années, ou le velours de brocart, nous n'avons pas six hommes capables de nous indiquer les moyens de la produire. Nous avons vécu trop longtemps sans nous rendre compte de l'utilité de l'éducation professionnelle. Le système de l'apprentissage fournissait des ouvriers médiocres. Le patron, de son côté, ne connaissait rien à la fabrication. Jamais nous n'avons eu cette colla-

1. *Blue Book*, C. 4797, p. 8 : Principally in silk goods and in the finner cotton goods we are not able to compete, because we have not got the labour and we are not so skilful as the French and German. Cf. *Blue Book*, C.— 4715, pp. 173, 225, 273 : we are handicapped by the French workmen.

2. *Blue Book*, C — 4715, pp. 12, 24 ; cf. pp. 177, 178, etc.

boration constante que l'on trouve entre l'industriel français et sa main-d'œuvre. L'industriel français, en présence d'une nouveauté, peut consulter ses ouvriers, et ceux-ci sont à même de lui donner de bons conseils. Chez nous, le fabricant décide et travaille à l'aveuglette, *we work in the dark at a great extent*[1].

Pendant un siècle, l'industriel anglais, asservissant à la machine son peuple ouvrier, ne lui a jamais donné l'instruction technique, artistique, scientifique, qui fait de l'homme, au contraire, le vrai maître de la machine. Aussi l'Angleterre ouvrière n'a que de mauvais exécutants sans goût et sans patience. Elle n'a pas de créateurs[2]. En 1885, tous les industriels s'accordent à déplorer cet état de choses : « Ce dont nous souffrons avant tout, disent-ils, c'est le manque d'éducation[3]. » Les plus optimistes aujourd'hui prétendent que, depuis dix ans, tout a été transformé : les corporations, les villes et les Chambres de commerce ont ouvert des écoles techniques de toutes sortes aux ouvriers et patrons de tout âge et de tout métier. Il est certain qu'un grand effort a été fait et qu'il se poursuit. De superbes bâtisses sont sorties du sol. Un corps professoral a été réuni et payé. En même temps qu'il voulait donner à ses Midlands le monopole de l'Empire, *Joe* Chamberlain tâchait de leur assurer une meilleure chance de salut : il entreprenait la création de cette « Université du Centre » fondée et outillée à l'américaine par les souscriptions du commerce pour la « promotion » des affaires. Birmingham qui, déjà possède son école des arts et métiers, aura bientôt son université. Mais il ne semble pas que les effets aient déjà répondu aux efforts : surtout l'on peut se demander si le tempérament et les préjugés nationaux pourront jamais se plier à ces exigences nouvelles. Car l'industriel anglais, ouvrier ou patron, n'est pas seulement ignorant, il est et reste malgré tout sceptique sur l'utilité de « cette

1. *Blue Book*, C — 4715, pp. 277-282.

2. *Blue Book* C — 4797, p. 8 : The workpeople do not originate anything : they carry out the instructions they receive. The difficulty is to obtain workpeople capable of understanding tedious work. Cf. *Blue Book*, C — 4715, p. 135-139.

3. *Blue Book*, C — 4715, p. 271 : We have suffered very much for want of what our people require, namely technical education.

instruction scientifique qui seule permettrait au peuple d'appliquer rapidement et de développer les connaissances popularisées[1] ». Il aime mieux croire à la faillite de la science : l'auteur des *Fondements de la Croyance*, l'aimable philosophe de l'inévitable, M. Balfour, est son *leader* en morale comme en politique.

***

Pour le commerce, c'est pis encore, disent tous les consuls britanniques, qui d'ailleurs donnent les vraies raisons de cette « indolence conservatrice ». Il y a vingt ans encore, seule productrice des articles les plus nécessaires, l'Angleterre n'avait pas à « pousser » dans le monde la vente de ses produits. Derrière ses guichets, elle attendait les commandes des nations. Forcé de venir à elle, le monde devait poliment, humblement, lui demander son heure, ses prix, ses conditions. Elle daignait enregistrer les commandes ; elle les exécutait au fur et à mesure, sans se presser. Elle exigeait le prix d'avance. Elle voulait du moins qu'on eût chez elle correspondants et répondants. Entre l'industrie anglaise et sa clientèle universelle, c'étaient le plus souvent des maisons étrangères, allemandes surtout, grecques et arméniennes, établies à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc., qui servaient d'intermédiaires. Le fabricant anglais livrait sur comptoir, contre argent comptant, sans emballage même ; le métier de boutiquier ne convenait pas à sa morgue. Comme M. Jourdain, il ne vendait pas de la toile ou du drap ; il était *lord* du coton ou *lord* du fer, comte de la ferraille et duc du calicot[2]. Aujourd'hui, ce n'est plus la clientèle qui se bat à la porte du fournisseur ; la porte des clients est assiégée par la foule des offres : les deux mondes se sont mis à fabriquer pour le marché du voisin. Manchester, depuis longtemps, s'est aperçue qu'il ne s'agit plus seulement de produire, qu'il faut encore exporter et placer. Dès 1885, elle proclamait la nécessité pour l'industriel d'être de plus en plus un commerçant, un détaillant, *to be more*

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 273.

2. *Blue Book*, C — 4715, p. 368 : The alcyon times where large mill owners were frequently saluted as cotton lords.

of a warehouse man[1]. A sa mode ordinaire, elle s'est donc réformée, et même transformée en port de mer : les grands navires remontent aujourd'hui jusqu'à ses quais. Elle a ouvert boutique chez elle et sur tous les points du globe. Partout pourvue d'entrepositaires, elle a envoyé « une armée incomparable de représentants étudier les besoins et les habitudes[2] ». Mais le reste de l'Angleterre continue les errements d'autrefois. Du haut de son *jingoïsme*, Birmingham ignore toujours le reste du monde, ses goûts, ses besoins, ses langues, ses routes même, et jusqu'à son existence. Elle s'en remet aux commissionnaires de Liverpool ou de Manchester[3]. Elle embauche pour secrétaires-traducteurs des *clerks* allemands qui l'espionnent pendant quelques années, puis qui la trahissent :

Pour ne parler que de mon expérience, qui pourtant n'est pas grande, j'ai vu à l'étranger, partout où je suis allé, que l'on apprenait l'anglais : c'est le cas en Hollande, en Belgique, en France, en Allemagne, partout où le commerce doit vivre de l'Angleterre. Pareillement nous devrions apprendre à nos enfants les langues des pays où nous vendons nos marchandises. A Manchester, la commission est encore en grande partie entre les mains d'étrangers. Je ne dis pas que cela soit un mal ; mais il nous faudrait aussi à l'étranger des maisons de commission anglaises. J'ai été envoyé à Paris par le ministre pour le dernier traité. Tous nos compatriotes dans les affaires m'ont dit qu'à Paris ils manquaient de jeunes Anglais sachant le commerce et sachant les langues. Notre premier devoir, à nous Anglais, si nous comprenions nos intérêts réels, serait d'enseigner à nos fils les langues étrangères, surtout le français, l'allemand, l'italien et aussi l'espagnol, et d'élever le niveau intellectuel de notre classe marchande[4].

L'ignorance du commerce anglais, au dire des consuls britanniques, atteint parfois le comique de haut goût. Le coutelier de Sheffield ou le bijoutier de Birmingham divise les langues de l'humanité en deux classes : latines et non latines. Tout ce qui ne parle pas anglais ou allemand doit parler fran-

1. *Blue Book*, C — 4621, p. 105.

2. *Blue Book*, C — 8963, p. 18 et suiv.

3. Cf. les exemples typiques donnés par le *Blue Book* C — 8963, pp. 23 et suivantes.

4. *Annual Series*, nos 1904 et 2119.

çais ou espagnol. Le client de Christiania et le client de Lourenzo-Marquès se plaignent de ne pas comprendre les prospectus et prix courants en anglais; on les leur envoie en espagnol [1]. Pour le commissionnaire de Londres ou de Liverpool, les pays anglo-saxons eux-mêmes, les domaines du panbritannisme futur, sont terres presque inconnues : « A quoi bon la géographie? disait le gouverneur du jeune marquis de la Jeannotière; quand monsieur le marquis ira dans ses terres, ses postillons ne sauront-ils pas les chemins? » Les postillons du commerce anglais connaissent mal les chemins nouveaux. Pour eux, — si l'on veut un exemple, — les États-Unis sont toujours une grande chose lointaine et obscure, une bâtisse profonde avec une seule façade éclairée sur l'Atlantique, et une seule porte, New-York. New-York reste le grand, presque l'unique débarcadère des marchandises anglaises, même à destination des villes et provinces continentales, Pittsburg, Chicago ou Saint-Louis, même à destination du Far West le plus reculé. Vers ces villes centrales et vers ce Far West, jamais le commerce anglais ne s'est enquis d'une route plus courte ou moins coûteuse. L'Allemand, bon géographe, a calculé quelle énorme économie il réaliserait en empruntant la route d'eau *maxima* pour la voie ferrée *minima*: il a donc fait du golfe du Mexique et du Mississipi son front d'attaque et sa porte d'accès. C'est par là qu'il a entamé et conquis les États agricoles du Sud et du Far West, atteint les districts industriels des Alleghanys et les marchés des Grands Lacs. L'Anglais fréquente aussi le golfe du Mexique et les ports du Mississipi : bon an mal an, il y vient charger du coton brut pour trois ou quatre cent millions de francs. Mais il n'y vient que pour acheter. Dans la seule année 1896, quatre-vingt-quinze bateaux anglais arrivent *sur lest* prendre des balles de coton à Galveston: exportant de ce port pour plus de 180 millions de francs, ils n'importent que pour deux millions à peine. Les trains américains qui leur ont descendu les balles remontent à vide, à moins qu'ils ne trouvent un chargement à moitié prix dans les articles allemands que le *North German Lloyd* ou la *Hamburg American Company*

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 145.

viennent de débarquer [1]. La Commission de 1886 concluait déjà dans son rapport final :

En matière d'instruction, nous sommes tout particulièrement faibles en regard de nos concurrents, et non seulement pour l'instruction professionnelle et technique, mais pour la plus ordinaire instruction commerciale, pour les connaissances nécessaires aux maisons de trafic, pour les langues étrangères surtout, et, plus encore, pour la géographie. Nous devons appeler toute l'attention du public sur cette condition nécessaire à l'ouverture des marchés, — la connaissance de la géographie commerciale [2]. La géographie commerciale n'a jamais reçu chez nous l'attention qu'elle mérite. Si notre commerce a grandi, c'est malgré notre ignorance et non par notre connaissance des besoins et des ressources du monde qu'il exploite. Si l'on n'était lié par des considérations personnelles, on citerait de beaux exemples de l'ignorance de tous nos gens d'affaires en géographie [3].

Depuis 1886, l'Angleterre a beaucoup agité cette question de l'éducation commerciale. Elle en a beaucoup écrit dans ses revues; elle en a beaucoup discuté dans son Parlement et ses commissions parlementaires ; elle a comme nous sa crise de l'enseignement secondaire que l'on a exposée ici même. Il faut reconnaître qu'elle a pour l'éducation commerciale tenté les mêmes efforts que pour l'éducation technique. Elle a essayé d'introduire et de développer, dans nombre de collèges anglais, un enseignement moderne calqué sur les programmes du *real-gymnasium* allemand. Mais, du bas en haut de l'échelle, dans les collèges ou dans les écoles élémentaires, il ne semble pas que les efforts des individus puissent venir à bout du préjugé national :

Nous ne pouvons rien apprendre à nos élèves, écrit au *Macmillan's Magazine* le directeur de la *grammar school* de Bristol [4], — parce que le savoir, loin de leur servir à leur entrée aux affaires, leur nuirait. Les patrons ne désirent pas des employés instruits. Les patrons, quand

1. Tout ceci est la traduction résumée du rapport 1894 *(Annual Series)*.

2. *Blue Book*, C — 4893, pp. XXIV-V.

3. *Blue Book*, C — 4893, pp. 71 et 72.

4. Août 1897. Cf. *Review of Reviews*, novembre 1896, p. 428 ; *England's need of Education* : we choose to sacrifice our children to the necessities of their parents and to the industries of the country ; until the school age is raised, English children cannot be turned out by the schools, etc.

ils ont à prendre un employé, ne font aucune différence entre un candidat très instruit et un candidat presque illettré : pourvu qu'un enfant — ils veulent des enfants et non de jeunes hommes — sache lire, écrire et compter, et qu'il leur paraisse sobre, zélé et honnête, — c'est la formule, — ils le prennent sans chercher davantage. Ils ne se soucient même pas d'employés instruits, qui seraient, comme ils disent, *above the work*, au-dessus des basses besognes qu'on leur impose pour commencer. Car on veut que tous débutent par le commencement et l'on croit que la seule expérience personnelle pourra former l'apprenti. Avec cette théorie, on ne prend que des enfants de onze à douze ans et l'on refuse ceux qui ont poussé leurs études jusqu'à seize ou dix-sept. L'école ne peut plus être une pépinière d'employés : ce n'est qu'une crèche de nourrissons. Les enfants eux-mêmes savent qu'il est inutile d'y travailler, que ce travail ne leur servirait à rien plus tard, qu'il faut seulement tuer le temps jusqu'à l'âge des affaires, *for killing time till they are old enough for business*, et que le patron se moque du savoir autant qu'eux-mêmes.

L'école élémentaire ne fournit donc pour employés que des ignorants. Le collège secondaire, la *public school* de tout rang, ne fournit pour patrons que des amateurs, et l'Angleterre impérialiste veut que la *public school* ne lui fournisse que des amateurs, surtout des amateurs de sport : « Le rôle de l'éducation anglaise, dit le *Journal of the Royal Colonial Institute* [1], a toujours été et doit toujours être le développement des cinq vertus impériales, la vigueur, l'agilité, la confiance en soi, le caractère, la religion. Nous n'avons pas à faire des mathématiciens ou des érudits : l'Angleterre n'a pas besoin de *scholars*. Il lui faut des hommes ayant foi en eux, en elle et en Dieu. La crainte de Dieu doit être enseignée comme le secret de toute réussite. » C'est la force du muscle et la crainte de Dieu qui sont en dernier terme le but de l'éducation pour la bourgeoisie anglaise. Le succès prolongé des armes, des individualités et des communautés anglaises a longtemps fait croire au monde que ce sont aussi les grandes qualités humaines et qu'elles suffisent en tout pays à l'éternelle prospérité d'un peuple moderne. Les derniers événements prouvent que ce peuvent être *vertus* impériales et qu'elles suffisent aux coups de main impérialistes ; mais il semble que la vie d'affaires réclame beaucoup d'autres *aptitudes*.

1. Cf. *Review of Reviews*, juillet 1895.

Nulle part n'apparaît mieux qu'ici le sophisme de quelques sociologues anglais, passé dans le sens commun de la nation : « La nature nous montre, disaient-ils, que, dans la lutte universelle pour la vie, ce sont les plus *forts* qui subsistent et grandissent aux dépens du voisin. » Si le peuple anglais s'est pénétré de cette doctrine du *struggle for life,* c'est qu'il la croyait conforme aux dernières découvertes de la science, conforme surtout aux dernières théories des grands penseurs anglais, de Darwin ou de ses disciples, et c'est qu'il la sentait conforme aussi au tempérament de la race. Dans toute la nation, cette doctrine a vraiment créé l'état d'âme impérialiste ; du moins cette apparence doctrinaire a fait accepter le jingoïsme aggressif comme une nécessité vitale : « Il faut pour vivre être le plus fort et imposer sa force au reste du monde... » Mais la nature ou plutôt les naturalistes n'ont jamais tenu pareil langage ; ils ont dit simplement et montré que la concurrence vitale élimine lentement, mais sûrement, les moins *aptes,* c'est-à-dire ceux qui ne *savent* pas se plier aux conditions de leur milieu. Car les plus aptes ne sont pas toujours les plus gros ni les plus forts : le mammouth a disparu et l'éléphant s'en va, alors que la fourmi pullule. Il est probable que l'éléphant britannique aura depuis longtemps rejoint le mammouth romain, mogol ou assyrien, alors que la fourmi suisse ou belge vivra toujours et prospérera. Le savoir semble, par contre, la première des aptitudes nécessaires à la concurrence actuelle. Un changement complet s'est opéré à cet égard depuis un siècle. La force sous tous ses aspects, robustesse, vigueur, hardiesse, physiques et morales, furent les armes de première nécessité tant que le monde fut peuplé de monstres réels ou imaginaires, bêtes sauvages ou humaines, périls des océans lointains et des terres inconnues. Mais quand Hercule eut purgé le monde antique, on vit surgir le règne d'Athèna ; après le règne de la force britannique, il semble que déjà l'on voie poindre l'âge de la science allemande. Le monde entier est ouvert aujourd'hui à l'entreprise européenne : il ne s'agit plus de *pouvoir* le conquérir ; il faut *savoir* l'exploiter.

Or, l'Anglais, que l'école a muni d'un savoir si léger, ne songe nullement à réparer plus tard les défauts de son édu-

cation première. Enfant, il n'a rien appris ; homme, il continue à ne rien apprendre, à ne rien lire même : « La masse du peuple anglais ne lit rien, absolument rien, dit un observateur américain[1]. Ceux qui, par hasard, lisent quelque chose, dévorent d'interminables romans, des biographies, des mémoires, des voyages, et quelque peu de théologie fortement diluée. Mais la plupart s'en tiennent à leur *magazine* ou journal, et leurs journaux ne sont pleins, entre les dépêches et les annonces, que de dissertations sportives sur le match du lendemain, ou de détails horrifiants sur le crime de la veille. John Bull est un homme de plein air et non de cabinet, un homme de tout métier, sauf d'étude. » Tous ceux qui connaissent la vie d'affaires anglaise reconnaîtront la justesse de cette observation. Il suffirait d'ailleurs de feuilleter, au hasard, quelques-unes des innombrables revues et *magazines* qui sont la pâture intellectuelle de la bourgeoisie et même de toute la nation. En dehors de la Bible et des questions bibliques, John Bull ne s'intéresse qu'aux amusettes de pseudo-science et aux combinaisons de haute politique ou de théologie. Il tâche de concilier les rayons X et le dogme de la présence réelle. Il cherche l'opinion de saint Paul sur le suffrage des femmes. Il calcule la fin prochaine du monde et l'absorption non moins prochaine de la Russie par la Chine, ou l'avenir du cannibalisme, ou l'union de la chrétienté, ou la fédération panbritannique. Il se demande pourquoi on ne laisse pas l'Allemagne annexer l'Argentine et l'Espagne reprendre l'Aquitaine, ou ce que dirait Jésus en débarquant à Charing-Cross. Surtout, il combine les plans de défense contre l'invasion française qu'il attend tous les matins...

Mais les sports ont encore ses préférences. Il passe des heures à suivre et à critiquer, d'après son journal, les péripéties d'une partie de *foot-ball* ou de cricket. Il médite, de longs dimanches, les conseils de Sandow pour devenir un homme fort. Quelques-uns, pourtant, dans l'intervalle des laborieuses digestions de ces longs dimanches, ouvrent parfois un livre, mais un seul. Car il leur arrive de mettre leur *hobby* (manie) — et il est *select* d'avoir son *hobby* — à se

1. Cf. *Review of Reviews*, janvier 1895, p. 43.

proclamer l'homme de Ruskin, ou de Carlyle, ou de Shakespeare, et à ne parler que de leur auteur et par citations même de leur auteur : « Rien n'est plus fatal à la vie de l'esprit, dit un autre Américain[1], que l'Angleterre actuelle. L'existence extérieure ne pivote qu'autour du plaisir de tuer ou de voir tuer des choses, comme on dit. La vie intime n'est que club et dîners. Les maisons de campagne qui pourraient être des centres de vie intellectuelle ne sont que mode, sport et gastronomie. La perte du temps, la routine des engagements sociaux, la tyrannie des opinions reçues ne laissent ni loisir ni place pour la méditation. » Et la *Contemporary Review*, tirant la morale des événements actuels, conclut : « De la crise présente, rien ne ressort autant que l'infériorité profonde au point de vue intellectuel de ce peuple fort et vigoureux, bien trempé moralement, mais si pauvre dans toutes les branches du travail de l'esprit, de ce peuple de brutes, *a nation of muddlers*[2]. »

En faisant la part de l'exagération, on peut dire que, si l'éducation et la vie françaises produisent des dilettantes et des fonctionnaires, l'éducation et toute la vie anglaises ne vont à produire que d'admirables bêtes humaines, de luxe et de course, aux muscles et au tempérament solides, mais d'un entretien coûteux et d'un rapport minime. De part et d'autre, mais en Angleterre surtout, la nation n'a pas encore *réalisé* que la science est la première arme offensive et défensive de l'humanité nouvelle et que l'utilité sociale est la seule valeur de l'individu démocratique : car l'Anglais, non content de son ignorance, est encore grevé de préjugés aristocratiques.

II

Rien n'est plus choquant, à mon avis, que de voir l'opinion réfléchie de trente millions d'hommes pervertie ou annulée par trois ou quatre cents *gentlemen*, qui siègent en une Chambre dorée et qui représentent les vertus, les vices et les capacités d'ancêtres morts

1. *North American Review*, février 1891.

2. *Contemporary Review*, février 1900.

depuis des siècles et incapables, hélas ! de transmettre ces capacités à leurs descendants, beaux sires dont l'un des grands hommes de ce pays pouvait écrire : à l'exemple des pommes de terre, ils n'ont de bon que ce qui est enfoui !

J. Chamberlain, *Discours de Sheffield*, 1er janvier 1874.

Il en a été de l'aristocratie en Angleterre comme de la papauté dans le monde catholique : du jour où ces vieilles choses perdirent leur pouvoir temporel et leurs prétendus droits souverains, elles gagnèrent la puissance que l'on est convenu d'appeler morale, c'est-à-dire l'influence réelle. Politiquement et en théorie, les lords semblent ne plus rien être. Socialement et dans la pratique quotidienne, l'Angleterre de Joe Chamberlain vit sous leur règle et sur leurs exemples. C'est que du jour où la réforme politique brisa leur tyrannie d'autrefois, la nation trouva, dans son individualisme empirique et dans son fétichisme conservateur, des trésors d'admiration pour ces représentants du passé, pour ces héritiers de la force heureuse et de l'égoïsme triomphant. Il faut dire que, contre ces maîtres de la glèbe, l'Angleterre industrielle ne pouvait plus nourrir la haine vivace que se transmettent les générations paysannes : elle ne se souciait pas des champs. Elle ne protesta donc pas contre le droit féodal qui laissait la terre aux mains des aristocrates. Elle lutta seulement contre le privilège féodal qui, par des droits protecteurs, imposait au peuple industriel l'achat du blé indigène et des autres récoltes des aristocrates. Quand le libre-échange eut aboli ce privilège, l'industrie anglaise ne calcula jamais et ne sembla jamais soupçonner de quels énormes *draw backs* elle était chargée par l'entretien et par la seule présence de ces parasites.

Car l'entretien restait et reste toujours à sa charge. Si l'industriel ne paie plus cet entretien sur sa nourriture, il le paie sur le loyer du sol, du sous-sol et des immeubles. Le lord continue à posséder la surface et la profondeur : l'usage des baux emphytéotiques lui assure au bout d'un siècle la propriété de tout ce qui se bâtit ou se creuse. Londres pour un quart appartiendra bientôt au duc de Westminster. La loi maintient ces *estates* inaliénables que l'industriel travaille à entretenir et à augmenter. Et cet entretien est très lourd. Les *royalties*, les redevances vraiment royales, payées par le fer aux lords, ren-

dront avant peu toute concurrence impossible avec l'Allemagne ou l'Amérique[1] : la tonne de fonte paie en royalties diverses de trois francs soixante-quinze à sept francs cinquante, la tonne d'acier de quatre francs cinquante à huit francs quarante-cinq ; en Allemagne les redevances ne dépassent jamais quatre-vingts centimes, en France de quatre-vingt-dix centimes à un franc. Et cet entretien rapporte quoi? cette aristocratie a-t-elle gardé le rôle et le métier de ses pères? combien de soldats a-t-elle fournis à la nation, de Clive à Kitchener? On vante ses capacités politiques : combien de grands ministres, combien même de grands *lords* a-t-elle produits, de Pitt à Beaconsfield? Mais les frais matériels de cet entretien ne sont rien encore. Dans la course aux affaires, la surcharge des lords menace de briser les reins de la nation commerçante.

« Il est absurde, disait jadis Joe Chamberlain, que ces trois ou quatre cents *gentlemen* pervertissent trente millions d'hommes... Voilà trop longtemps que nous sommes une nation montée par les lords, *a peer-ridden nation.* » Aujourd'hui, J. Chamberlain, victime lui-même de cette absurdité, permet d'étudier sur lui cette « perversion », mobiles et résultats : par lui, on voit ce que l'exemple et la fréquentation des lords fait d'un *self made man*, jadis grand travailleur et honnête radical, aujourd'hui brasseur d'affaires et bandit impérialiste. Toute l'Angleterre vit sur le même exemple et dans la même fréquentation. La morale des lords, cette morale d'une classe jadis guerrière et dirigeante, aujourd'hui dilettante et parasite, jadis orgueilleuse et assoiffée de domination, aujourd'hui simplement vaniteuse et avide de *distinction*, cette morale du *select*, du *distingué*, est devenue la morale anglaise. Dans la nation comme individu, et dans le monde comme nation, l'Anglais s'efforce avant tout d'être *select*, *distingué*, un homme et un peuple à part, à l'écart et au-dessus de la foule, qu'il dédaigne mais qu'il veut exploiter. Or, voici quelques-uns des petits profits de cette morale appliquée aux affaires.

Il est *select* pour un lord d'avoir son *estate*, et de clôturer cet *estate* sans se soucier des commodités publiques, si ce n'est pour les soumettre à de plus fortes redevances, et

1. Voir les plaintes des métallurgistes, *Blue Book*, C — 4715, p. 338.

d'exploiter cet *estate* sans se soucier des intérêts voisins, si ce n'est pour s'étendre encore à leurs dépens. Pareillement il sera *select* dans les affaires d'avoir son monopole que l'on défend et que l'on pressure. L'industrie est devenue la proie des *monopolists*, isolés ou syndiqués en *rings*, qui cherchent seulement à extraire de la bourse publique le maximum de redevances et qui tondent le voisin jusqu'à la peau, sans daigner s'apercevoir qu'ils mettent les individus en danger de mort et le troupeau en passe de ruine. Prenons encore l'exemple du fer. Birmingham et Sheffield prévoient aujourd'hui l'heure prochaine où pour la fonte brute même elles ne pourront plus lutter contre l'Amérique. Elles sont pourtant aussi bien pourvues de charbons et de minerais que Pittsburg, et la situation réciproque de ces deux facteurs de leur prospérité ne devrait pas les mettre en moins bonne posture. Entre le Lac Supérieur, qui fournit le minerai, et le coke de Pittsburg, qui le traite, la distance est double, triple peut-être, en tout cas beaucoup plus grande qu'entre les mines d'Écosse, du Cleveland, ou même de Suède et d'Espagne, et les houillères les plus centrales des Midlands. Mais les Américains, de même que les Allemands, ont calculé qu'avec les lourds transports de matières ou de produits sidérurgiques, la question des frets devenait vitale : rapides mais limités, compliqués et coûteux, les chargements, envois, déchargements et transbordements de minerais ou de métaux sur wagons et lignes ferrées grèvent intolérablement les prix de revient. Allemands et Américains sont revenus au transport par eau. Ils ont par d'énormes travaux transformé tout leur pays, canalisé ou régularisé leurs fleuves et leurs rivières. Les uns ont fait des rives du Rhin, sur cinq ou six cents kilomètres entre Mannheim et Rotterdam, un gigantesque embarcadère continental. Les autres, entre les minières du Minnesota et les houillères de la Pensylvanie, ont fait de la rivière Détroit une rivale pour le tonnage de la Tamise même, et leur canal du Saut Sainte-Marie a un trafic double du canal de Suez. En Angleterre Birmingham et Sheffield sont séparées de la mer par des distances relativement courtes ; elles ont des rivières qui y conduisent ; elles ont même des canaux qui servaient aux longs et plats bateaux d'autrefois et qui, creusés, élargis

et curés, pourraient servir encore. Mais les Compagnies de chemins de fer, ayant acheté ces canaux, pour s'assurer le monopole des transports, ont tué ou laissé périr toute la batellerie. Birmingham et Sheffield sont à la merci du railway *monopolist*. Les Midlands entiers sont devenus un *estate* que les Compagnies épuiseront pour leur seul profit personnel[1].

Dès 1872, les plaintes étaient si fortes et si générales qu'un acte du Parlement défendit aux Compagnies de posséder en même temps chemin de fer ou canal. Mais on s'arrangea pour tourner la loi et, devant la Commission de 1886, les mêmes plaintes recommencèrent. On fit des retours « sur le temps où le pays, ayant le monopole du commerce du monde, ne prit aucune garde aux frais de transport, *the existing state of canals is the result of past carelessness* ». Et l'on fit des prédictions « sur l'avenir probablement désastreux que le manque de transports économiques réservait aux industries du Centre, *there are a great many trades which cannot possibly survive in the interior of the country*[2] ». Mais tandis que Manchester, restée fidèle au radicalisme, se délivrait des Compagnies *monopolist* en creusant elle-même son canal jusqu'à la mer, Birmingham et Sheffield, devenues unionistes, c'est-à-dire alliées et servantes des lords, restaient la proie du monopole... On peut prévoir que l'Allemagne, malgré d'énormes difficultés techniques et politiques, aura son grand Canal Central de l'Elbe au Rhin avant que les Midlands aient entrepris les canaux si nécessaires et si faciles de la Severn à l'Humber et de la Tamise à la Mersey.

On donnerait mille exemples pareils, si l'on pouvait encore entrer ici dans la technique ou le détail des autres industries et commerces : partout on découvrirait quels effets désastreux eut le monopole, sinon légal du moins réel, des *rings* ou des individus, et l'égoïsme de chacun de ces monopoles. Mais il est quelque chose de plus *select* encore que le monopole : c'est l'oisiveté. Vivre dans l'abondance et pourtant dans la paresse est évidemment le propre d'un

1. Cf. *Blue Book*, C — 4715 et 4797, les réclamations de tous les industriels des Midlands.

2. *Blue Book*, C — 4797, p. 250.

véritable aristocrate. Ajoutez que parmi ces lecteurs de Bible, le travail reste une déchéance, dont l'homme distingué se libère. Vivre en lord, ce rêve de toute l'Angleterre unioniste, a eu pour premier effet à l'intérieur du Royaume — nous nous bornerons à celui-là — l'éclosion des *limited companies* et la transformation du commerce en un simple jeu de spéculation. Le mécanisme est simple. Quand on a conquis un monopole ou acquis un *estate* industriel, on ne veut plus se donner la peine de le travailler. On lance une compagnie fermière dont les obligations et les actions à versements très minimes et à responsabilités limitées sont prises comme billets de loterie par les *gentlemen*, grands et petits, rêveurs de fortune. Tous, actionnaires et directeurs, comptent s'enrichir sans se donner la moindre peine, par le seul travail automatique de l'affaire elle-même.

Ces *limited companies* sont très différentes des sociétés de commandite françaises, où la direction responsable n'a fait qu'emprunter à autrui un capital qu'elle travaille à faire valoir. Elles sont plus différentes encore des *Vereine* allemands, sociétés de coopération, c'est-à-dire de travail en commun, où chacun, pour le bien de tous, apporte à la tâche commune son tribut d'efforts et de sacrifices. Dans les compagnies *limited*, personne n'est responsable et personne ne compte travailler. C'est une machine à argent que l'on acquiert à frais communs, une poule aux œufs d'or qui, d'elle-même, doit produire la fortune pour toute une société de co-jouissance et de co-parasitisme... Les résultats ne se sont pas fait attendre et, devant la Commission de 1885, tous se plaignaient de « ces *limited companies* qui, pour le profit de quelques lanceurs, *promoters*, ruinent la communauté : ce mouvement des *limited* a détruit le commerce, tantôt par la mauvaise foi des *promoters* vendant dix fois son prix aux actionnaires une affaire bonne ou mauvaise, tantôt par le simple travail de ces machines qui, sans direction, produisent à tort et à travers, empilent des stocks et s'en défont à vil prix, ne se rendent jamais exactement compte de ce qu'elles font ou de ce qu'elles gagnent, perdent sur le détail avec l'espoir de gagner sur l'ensemble, gâchent les prix et la main-d'œuvre et, n'ayant pas d'honneur à sauver, deviennent des éviers de piraterie, *sinks*

for all sorts of roguery, détruisant partout le sens et le goût des affaires par la passion du jeu, *purely speculative Companies*[1] ». L'Angleterre impérialiste, surtout Sheffield et Birmingham, a retrouvé dans sa paresse la même passion de loterie que l'Espagne impériale...

Sur le commerce extérieur, les effets de la *distinction* sont plus grands encore et plus désastreux. Les consuls signalent par vingtaines et trentaines ces effets désastreux. Voici les plus notables. Un *lord* de la quincaillerie ne s'abaisse pas à la vente au détail : il ne fait que les grandes affaires et, de toutes parts, les consuls s'écrient : « L'Allemand prend une commande de dix sous ; l'Anglais ne se soucie que des grosses commandes. L'Allemand se contente des plus petits bénéfices et, pour la moindre affaire, il apportera le même soin et la même politesse que pour la plus grande ; l'Anglais ne se souvient plus de son vieux proverbe : *Prends garde au sou, la guinée se surveille d'elle-même*[2]. » Résultat : dans tous les pays du monde, le quincailler détaillant est Allemand et fait venir ses marchandises d'Allemagne... Grande ou petite, d'ailleurs, à l'égard de toute sa clientèle, l'Anglais garde le ton et les manières d'un *gentleman* correct mais froid, distingué mais à distance, droit mais rigide, toujours un peu hautain et dédaigneux : « Nos commerçants ne *réaliseront* jamais assez, écrit le consul de Belgrade, les bénéfices de la politesse allemande et de la camaraderie française[3]... » L'Anglais propose sa marchandise comme un service et presque une faveur ; ses concurrents « poussent » la leur ; l'Allemand surtout met à *push his goods* toute sa patiente et humble amabilité[4]. Et la marchandise anglaise se présente comme le vendeur anglais, foncièrement bonne, peut-être, d'apparence et de réalité solides, massives, mais sans grâce et sans apprêt. Roulée dans du mauvais papier gris ou jetée pêle-mêle en un grossier emballage, elle ne s'offre jamais pimpante, tentante, parée. Dans les colonies anglaises

1. *Blue Books*, C — 4621, p. 42-44 ; C — 4715, pp. 10, 36, 145, 197-198, etc.

2. *Annual Series*, nos 1936, 1841, 1836, etc.

3. *Annual Series*, no 1685.

4. *Blue Book*, C — 8439, p. 356 : *The German bring their goods to the buyers, the British waits for them.*

et sur les places anglo-saxones, les correspondants anglais eux-mêmes se plaignent de l'inattention donnée à l'empaquetage[1] :

Vos faïences nous arrivent en morceaux. Jamais vous ne suivez nos instructions précises pour de menus détails, formes de boîtes ou couleurs de papiers, qui ont une importance capitale sur la vente *(Singapore)*. La quincaillerie anglaise est bonne, mais invendable. Voici l'un de nos marchands qui importait toutes ses serrures d'Angleterre. Elles arrivaient pêle-mêle, clefs, gonds, pènes, plaques, ficelées en du papier gris ; il fallait deux heures à un commis pour débrouiller et servir. L'Amérique nous fournit aujourd'hui toute la serrurerie, parce que chaque serrure, empaquetée complète dans sa boîte, se présente et se conserve facilement. Ajoutez que les clefs américaines, légères et petites, sont autrement commodes que les massives et lourds clefs anglaises *(Bahamas)*. La bière allemande, légère et appropriée à notre climat, nous arrive en caisses cloisonnées qui permettent le débarquement, le transport et la conservation sans risques et sans précautions spéciales. Le déchargement et l'emmagasinage des bières anglaises, trop lourdes, d'ailleurs, est d'un trop gros frais *(Victoria, British Guinea,* etc.*)*. Les Anglais ont perdu chez nous le commerce des pointes et clous en refusant toujours de nous les envoyer en boîtes de carton au lieu de papier gris, et le commerce des cartouches, en ne voulant pas les séparer par liasses de vingt-cinq au lieu de cent. Autre défaut et non moins grave : le *conservatisme* des fabricants anglais refuse de changer leurs modèles et leurs formes suivant l'utilité de leurs clients; ils ne fabriquent que pour l'Angleterre : c'est à prendre ou à laisser. Les haches, marteaux et autres outils américains conviennent mieux à nos charpentiers à cause de la nature de nos bois; les maisons anglaises refusent de changer leurs modèles anglais *(Victoria)*. Les parfumeurs français ont l'art de présenter leurs produits. Les moins chers sont soignés et parés. Les produits anglais les meilleurs semblent, à la comparaison, communs et mesquins, vilaines étiquettes, grossiers bouchons, vieilles bouteilles que l'on connaît depuis trop longtemps : les modes anglaises ne sont pas les nôtres. Les pianos anglais ne nous plaisent pas et les fabricants anglais ne veulent rien y changer. Leur *conservatisme* est intolérable. Les Allemands, au contraire, viennent s'enquérir de nos goûts. Ils ne nous disent pas : *Vous devez acheter ce que nous fabriquons.* Ils disent : *Si notre fabrication ne vous convient pas, nous allons la changer (South Australia).*

You must buy what we make, l'Anglais tient ce langage à toute l'humanité : « Nous sommes la nation *select*, distinguée entre

1. Cf. tout le *Blue Book*, nº 8449, en particulier pp. 275, 92, etc.

toutes. Nous fabriquons donc pour nous : vous autres, vous devez vivre, trafiquer, manger, vous vêtir et vous meubler à notre goût. » Pour l'Anglais d'aujourd'hui, tout ce qui n'est pas anglais est *barbare*, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire racaille sans importance, bétail humain, auquel l'Angleterre, de par son droit de nation supérieure, prétend imposer sa langue, ses idées, ses préjugés, ses modes et jusqu'à ses besoins : si l'on veut autre chose, qu'on aille chercher ailleurs, *they make for the british market only, and if the goods are not suitable, the supply must be sought elsewhere* [1]. Depuis vingt ans, les avertissements de ses consuls, gouverneurs coloniaux ou représentants à l'étranger n'ont encore pu la persuader qu'il y a une mode chinoise et une mode brésilienne, que blancs, noirs, rouges ou jaunes, tous les hommes ont une conception de l'utile et du beau, dont ils ne peuvent ni ne veulent se départir, et que l'humanité tout entière peut aujourd'hui, grâce à la surproduction universelle, trouver des fournisseurs à ses besoins ou à ses caprices. L'Anglais continue son ancienne offre : « Prenez mon drap ; il est à la mode de Londres. Prenez ma charrue ; elle est en usage sur toutes les terres du comte de Warwick. »

Dans tous les pays, il se trouve une minorité de gens « distingués » pour suivre les modes anglaises, Michelet le disait déjà en 1848 : « Dans le monde démocratique d'aujourd'hui, le fils de l'enrichi, le petit-fils du nabab et du marchand, se lançant dans le haut monde, trouvent dignité et sûreté dans la *distinction* anglaise, taciturne, raide, insolente [2] » ; il est plus facile de se distinguer par une cravate ou par une coupe d'habit que par une vie de travail, d'inventions ou de droiture. — En tout pays, donc, une infime minorité s'enrôle dans la clientèle anglaise. Mais partout la grande majorité secoue cette tyrannie étrangère et reste ou devient fidèle aux conceptions et aux habitudes traditionnelles ou rationnelles. Le peuple, en tout pays, consulte d'abord ses besoins et ses goûts, et, bien plus encore, sa bourse. Il lui faut d'abord des articles *bon marché*.

1. *Blue Book*, C — 8449, p. 357.
2. Michelet, *l'Étudiant*, p. 109.

L'Anglais, riche et aristocrate, ne crée que des articles chers; il ne veut pas comprendre que le monde pauvre a d'autres besoins : il raille cette camelote allemande — comme il dit — qui daigne se mettre à la portée de toutes les bourses. Tous ses consuls et fonctionnaires au dehors s'usent à lui répéter que « le bon marché est aujourd'hui la première nécessité[1] ». L'Anglais s'en tient aux prix anglais... Et il s'en tient aux conditions de paiement de l'ancienne Angleterre *monopolist* du monde. Tout ce qui n'est pas Anglais doit payer comptant ou même d'avance. On ne fait pas crédit au reste de l'humanité. Les bons Suisses eux-mêmes sont blessés de cette marque de défiance. Les colons et sujets anglais n'obtiennent pas dans la mère-patrie les trois ou même six mois de crédit que l'Allemagne fait à tous ses clients[2]... Et l'Anglais s'en tient à sa monnaie, à ses mesures, que, dans le monde actuel, où règne le système métrique, il est seul à posséder, que le reste de l'humanité ne comprend pas : « Le monde entier et les Chinois eux-mêmes, écrit le consul d'Hanoï, ont adopté le système métrique. Il est impossible à nos clients de s'orienter dans nos catalogues et prix courants. Faites-leur multiplier des *shillings* et *pence* par des *yards* et *inches* : ils y perdront leurs chiffres et leur patience... Quelle absurdité, écrit le consul de Naples, pour la première nation commerciale du monde de n'avoir pas encore le système rationnel et universel du mètre et du kilogramme!... Je suis bien sûr, écrit le consul d'Amsterdam, que la classification métrique de tous les produits sidérurgiques allemands, poutrelles, fers à T, fils de fer, tuyaux, etc., a été une grande cause de succès. J'estime que la concurrence nous devient impossible sans l'adoption de pareilles mesures[3]. » Depuis vingt ans, l'Angleterre radicale réclame cette adoption du système métrique. Mais l'Angleterre *jingo* repousse cette intrusion des mesures étrangères : un bon Anglais ne doit pas se servir de mesures françaises ; il faut garder les mesures anglaises, coûte que coûte, dût-il même en coûter la vie. Voilà bien le triomphe du snobisme nationaliste.

1. Cf. *Blue Book*, C — 8449, p. 8 ; C — 9078, p. 1.
2. *Annual Series*, n° 1925 ; *Blue Book*, C — 8449, p. 10.
3. *Annual Series*, n°s 1863, 1703.

*
* *

Que l'Angleterre puisse durer longtemps encore avec de pareils errements, — alors même que des succès momentanés et des reprises passagères interrompront la série *à la noire*, — les conservateurs les plus endurcis et les *jingoes* les plus optimistes eux-mêmes ne peuvent le penser. La nécessité d'une réforme apparaît à tous. Lord Salisbury et lord Rosebery, les deux organes de la vieille Angleterre, l'ont proclamé à la Chambre des Lords, en pleine tanière du conservatisme, quand les revers de la guerre sud-africaine ont conduit aux saines réflexions :

Cette guerre doit porter ses fruits, et nous devons mettre en pratique les dures leçons qu'elle nous donne. Je n'hésite pas à dire que cette guerre aura été bon marché si elle nous a enseigné que, jusqu'ici, nous avons trop vécu au jour le jour et que, dans la guerre aussi bien que dans le commerce et dans l'instruction publique, il faut appliquer partout un procédé scientifique et méthodique. Oui, il faut bien l'avouer, nous n'avons pas été méthodiques; nous n'avons pas été scientifiques, et la tâche scientifique qui nous incombe aujourd'hui est la plus grande qui puisse incomber à une nation. Il faut que délibérément, patiemment, scientifiquement, nous revisions les méthodes d'après lesquelles nous avons été, jusqu'ici, habitués à procéder. C'est la tâche à laquelle nous avons à faire face. C'est une tâche qui occupera ce gouvernement-ci et bien d'autres gouvernements après lui [1].

J. Chamberlain lui-même a fait réunir en un gros *Livre Bleu* (C — 8449) les preuves de la décadence anglaise et de la compétition étrangère, toujours croissantes au sein même de l'empire britannique. Comme préface à cet in-folio de six cents pages, il résume les causes de décadence et propose les remèdes. Il faut réformer toute la tactique commerciale : 1° produire à meilleur marché : « nos concurrents gagnent leur vie à *pousser* des articles tout semblables aux nôtres et beaucoup moins chers » ; 2° meilleure adaptation des marchandises aux goûts et besoins du client ; production mieux étudiée et mieux finie ; 3° meilleur emballage pour diminuer les frets et la

1. Discours de lord Rosebery à la Chambre des Lords, 30 janvier 1900.

casse, pour augmenter les facilités d'étalage et d'emmagasinage et les chances de vente ; 4° meilleure connaissance des marchés ; 5° crédits plus libéraux ; 6° meilleures études des transports et diminution des frets... Le *Foreign Office*, ayant réuni en un autre *Livre Bleu* (C — 9078) les avis des consuls sur les *British Trade Methods*, ajoute : 7° nécessité d'accepter les petites affaires d'abord ; 8° nécessité d'adopter le système métrique ; 9° nécessité d'envoyer des représentants, et non pas seulement des catalogues, dans le monde ; 10° nécessité de supprimer les grèves qui changent à tout instant la condition et les prix du marché intérieur...

Voilà qui est simple : dix commandements à méditer et à respecter ! Dieu lui-même n'en donna pas davantage au peuple élu. Mais la Loi, divine pourtant, ne fut acceptée qu'après de dures épreuves : serpents, pestes et famines, il fallut que toute la génération qui avait connu l'Égypte périt au désert, parce que tous avaient adoré le veau d'or et que leurs cœurs en demeuraient impurs. La génération anglaise de nos jours a, elle aussi, adoré les faux dieux, la Force et l'Empire ; son cœur en reste à jamais impuissant et souillé. Elle a le commerce qu'elle mérite et elle ne peut en avoir d'autre. Car la tactique commerciale d'un peuple ou d'un âge n'est pas le fruit isolé d'une conception, d'une volonté ou d'une lubie. Chaque race, chaque nation, chaque génération a son commerce, comme elle a son art, sa philosophie ou sa morale. Ces diverses efflorescences de la vie nationale sont les effets apparents d'une cause profonde et obscure, mais identique, unique, semble-t-il, que les uns appellent le tempérament, d'autres le génie, d'autres encore l'esprit d'une époque ou d'une communauté. L'Angleterre impérialiste et *jingo* a, comme on pouvait le prévoir, un commerce ignorant, conservateur et nationaliste, *insulaire*. *Joe* lui demande de changer seulement sa tactique commerciale et d'avoir un commerce savant, alors qu'elle ne rêve que violence, un commerce serviable aux autres, alors qu'elle ne désire qu'oppression, un commerce vraiment international, alors qu'elle s'enfonce dans le *jingoïsme*, — c'est dire au poisson d'ouvrir ses nageoires dans l'air et de voler. Ces conseils de moraliste et de tacticien prennent une valeur d'*humour* tout anglais dans

la bouche de l'organisateur du *raid* Jameson et de la guerre sud-africaine. Mais un peuple ne peut être à la fois impérialiste, — c'est-à-dire sectateur de la force, contempteur et tyran d'humanités, — et commerçant, c'est-à-dire ouvrier de paix et de concorde humaines, serviteur de l'utilité et de la science internationales, conciliateur de tous les intérêts : entre les besognes de la guerre et les travaux de la paix, il faut choisir. « C'est l'esprit de ce peuple qu'il faut changer », disaient déjà les représentants de Manchester à la Commission de 1885, et ils répétaient à la Commission de 1897 : « Voyez une bonne fois ce que vous voulez être et, si vous désirez conserver ou reprendre la suprématie commerciale, donnez au seul commerce tous vos soins. Faites du commerce le centre de votre politique et le maître de votre vie sociale[1]. » La vieille radicale poursuit son rêve et son effort de transformation complète. Plus que jamais, à voir la faillite lamentable des principes adverses, elle peut reprendre confiance dans ces principes du Libre Échange qui firent de l'Angleterre, durant cinquante ans, la reine presque absolue du trafic international... Et ces principes sont faciles à prêcher au peuple, qui n'a pas encore entièrement désappris certaines formules autrefois familières : « La force n'est pas un remède! Vive la paix! » et certains cris de guerre jadis enthousiasmants : « A bas les lords! Vivent les quatre F, *free labour*, *free land*, *free church*, *free school!* A bas les parasites du travail, de la terre, de l'église et de l'école! »... Et l'on sent bien que ces principes, admis de nouveau par une majorité, introduits dans la vie nationale par le moyen ordinaire aux vieux radicaux, *by pressure from without*, transformeraient toutes les manifestations de cette vie anglaise, le commerce aussi bien que la politique. Et si l'on veut calculer l'opportunité du moment, il semble bien encore que la guerre finie et les premiers revers vengés rendront à tout ce peuple, avec la liberté d'esprit, la claire notion de la tâche nécessaire. A voir lord Rosebery reprendre la tête du mouvement réformiste, à l'entendre proclamer l'urgence d'une rénovation complète, méthodique, scientifique, on peut même prédire

1. *Blue Book*, C — 8963, pp. 49 et suiv.

que les temps sont proches où l'effort sera tenté. Il est des signes plus manifestes encore. Des mots sont prononcés que l'Angleterre n'avait jamais entendus : « Nous sommes gouvernés par une bande d'Espagnols, dit la *Review of Reviews;* la classe gouvernante s'est ramollie ; nos maîtres parlent et agissent en dillettantes ; il nous faut, comme disait Gambetta, l'avènement des nouvelles couches sociales[1]. » Et lord Salisbury déclare que la constitution britannique a fait son temps.

Manchester peut donc se mettre à l'ouvrage. Pour cette œuvre, elle peut compter sur de puissantes aides, sur elle-même d'abord, sur le prestige universel que gardent encore son nom et sa devise du *Free Trade*, et sur la majorité de ses anciens alliés. Car le fer et les Midlands, Birmingham et Sheffield, ont pu déserter sa cause. Mais il lui reste encore le charbon et les chantiers ; j'ai tâché d'expliquer ici même pourquoi Glasgow et Cardiff, les Galles et l'Écosse ne peuvent être impérialistes... Elle peut compter aussi sur de nouvelles recrues dans les classes populaires que l'Angleterre actuelle ne veut pas encore admettre au gouvernement, mais qui y tendent et qui y arriveront et qui ne peuvent y arriver que par l'expulsion des lords et autres parasites. La masse du peuple anglais a pu être séduite un instant : les sourires des duchesses ont pu l'amener à la *Primrose League*. L'Angleterre ouvrière elle-même s'est laissé entraîner par les grosses caisses patriotiques et les musiques militaires de l'impérialisme. Mais déjà les prédications d'un Keir Hardie, montrant l'iniquité de cette guerre sud-africaine et réveillant les sympathies internationales de tous les exploités, commencent à produire leurs effets. Et le premier résultat de cette guerre a été de réunir les trois tronçons du monde ouvrier, Trade-Unioniste, Socialistes et Travailleurs Indépendants, en un parti avec programme commun.

Admettons cependant que la victoire définitive de lord Roberts et l'écrasement des républiques boers et la confiscation des *goldfields* et les hurlements du jingoïsme triomphant étouffent tout remords dans la conscience nationale et toute protestation de l'Angleterre travailleuse. Celle-ci n'en pourra

1. *Rewiew of Rewiews*, 1er février 1900.

que mieux récolter à brève échéance les premiers fruits de l'impérialisme. Elle s'apercevra avant peu que les lords et les bourgeois *monopolist* ne rêvent pas seulement l'exploitation impériale des autres humanités. Au sein de l'humanité anglaise, il leur faut encore le monopole du parasitisme : leur dixième commandement est suppression du droit de grève, que les orateurs impérialistes réclament depuis longtemps ; « les grèves sont également funestes au bien-être du travailleur et à la prospérité commune », et la grande lutte entre mineurs et patrons gallois a pu montrer quelle férocité d'égoïsme les accapareurs mettraient à la défense de leur monopole patronal. Que Manchester pousse donc aujourd'hui ou demain le cri de guerre contre ce gouvernement de lords et de *promoters* : toute une armée réformiste et démocratique se lèvera sans doute, et la grande réforme de 1830 montre ce qui peut sortir d'un pareil mouvement...

Mais l'Angleterre de 1830 a peut-être donné tout ce que pouvait donner l'Angleterre. A voir d'un peu haut l'histoire commerciale aussi bien que politique, littéraire ou artistique, des quatre ou cinq derniers siècles, il semblerait que chaque communauté humaine, façonnée par les mille forces extérieures ou internes de la race, du tempérament, du milieu, de l'éducation surtout, arrive un jour à produire un ensemble de qualités qui, favorisées par les circonstances et par l'état du monde étranger, s'épanouissent, et cet épanouissement donne la première place à la communauté espagnole, française, anglaise ou allemande. Puis les circonstances et l'état du monde s'altèrent ou disparaissent. Telle qualité foncière devient un défaut radical. L'absolutisme espagnol, qui a imposé sa royauté catholique à toute la Péninsule, puis aux deux tiers de l'Europe chrétienne et aux trois quarts du monde américain, sombre brusquement avec l'*Armada*, à la lueur des bûchers, sous l'abêtissante férule des moines. L'autoritarisme français, par la puissance du sceptre bourbonien et de la raison cartésienne, étend alors son domaine politique, intellectuel et commercial sur l'Europe presque entière, et, brusquement aussi, il succombe après la conquête militaire de

cette Europe, dans le prodigieux flamboiement de l'autorité napoléonienne. L'empirisme anglais lui succède : pied à pied, il transforme le Royaume-Uni et les deux faces du monde; tout s'incline devant son triomphe; dans l'univers entier, éblouies par les soixante années d'un règne sans revers, les nations vantent l'invincible supériorité de la force anglo-saxonne... Alors une bande de paysans, à coups de pierres ou de balles, crèvent cette royauté d'apothéose. Et, par derrière, l'humanité voit lentement surgir une grandeur nouvelle : en un siècle de travail et d'étude, le rationalisme allemand a germé, grandi, épanoui ses fleurs, et voici qu'au bout de chaque branche les fruits commencent à apparaître. La suprématie britannique endommagée peut recoudre ses déchirures et, pour un instant, dans son impérial manteau rapiécé, « stoppé », Britannia fait encore grande figure. Mais l'humanité n'a plus confiance, elle se détourne de cette grandeur déchue : au son des canons et des fanfares, dans les cantiques et dans les toasts, l'Allemagne de Kant, de Bismark et de Wagner, l'Allemagne rationnelle, puissante et créatrice, peut saluer l'aurore du siècle qui vient.

VICTOR BÉRARD

L'ÉMIGRATION A BRUXELLES[1]

— 1654-1660 —

La guerre moderne, avec l'appareil formidable qu'elle comporte, n'admet guère ni trêve ni relâche. Une génération sous les armes, la vie nationale suspendue, les finances du pays engagées à l'avance pour une longue suite d'années, tout exige une solution prompte, une exécution foudroyante. Bien différentes étaient jadis les conditions des querelles entre peuples. Le chiffre restreint des armées, composées pour la plus grande part de volontaires et de gens de métier, la modicité des dépenses, l'absence presque absolue de haine entre les combattants, laissaient paisible et presque indifférente la masse de la nation. La lutte — si longue qu'elle fût — n'était d'ailleurs point continuelle. Des intermittences régulières, imposées par l'usage, mutuellement acceptées par un accord tacite, permettaient aux belligérants de prendre haleine après une série de combats, leur accordaient quelques loisirs pour se refaire et réparer leurs pertes. La fin du mois de novembre donnait généralement le signal de la trêve. Les troupes, à ce moment, se cantonnaient dans les régions où les avait menées la fortune de la guerre, et s'y répartissaient en des garnisons provi-

1. Ces pages sont extraites d'un livre qui va prochainement paraître : *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, par le comte Pierre de Ségur.

soires — ce qu'on nommait à l'origine des « quartiers de rafraîchissement », puis plus brièvement « des quartiers ». Dès qu'elles s'y trouvaient installées, les généraux et les principaux officiers quittaient l'armée à tour de rôle, suivant un roulement établi, et s'en allaient dans leurs foyers jouir, pendant quelques mois, des douceurs de la vie familiale ou mondaine.

Cet espoir était interdit à Condé : du moins le sol natal ne pouvait-il accueillir le prince, révolté contre son Roi, et devenu — sinon le serviteur — l'allié du roi d'Espagne en guerre contre la France depuis bientôt vingt ans. Pour suppléer à la patrie absente, il fallut se créer un centre artificiel, choisir, aux portes de la France, un lieu de rendez-vous où chacun, déposant le harnais de bataille, passât la saison du repos, retrouvât ses affaires, ses plaisirs, ses amours. Cette patrie d'occasion fut la ville de Bruxelles. Condé y avait résidé à diverses reprises. En février 1654, il y fixa son quartier général ; la plupart de ses partisans imitèrent son exemple. Bruxelles fut donc, pendant six ans, le séjour assidu de cette espèce d'*émigration* qui, un siècle et demi avant l'autre, présente avec Coblenz de nombreux traits de ressemblance : même misère, supportée avec autant de bonne humeur, même légère insouciance — qui, dans l'adversité, devient presque une vertu, — même disposition à porter sur une terre étrangère les mœurs, les habitudes et les idées françaises, avec une si parfaite aisance que les voisins eux-mêmes les adoptent à leur insu.

Uni plus que jamais étroitement à son chef, Boutteville[1], ainsi qu'on pense, accompagne le prince en sa nouvelle demeure. Chaque hiver, il y passe des semaines et des mois; la correspondance de Condé y mentionne constamment son nom; qu'il s'agisse de bals ou de duels, il est de toutes les fêtes et de toutes les parties, trempe dans toutes les affaires, et prend une part active à tous les démêlés qui mettent souvent aux prises Condé, ses alliés et ses hôtes. Sa vie journalière à Bruxelles ne peut se séparer de la vie de celui dont il est, depuis le début de la guerre, l'ami le plus fidèle et le premier lieutenant.

1. François de Montmorency, comte de Boutteville, 1628-1695. C'est le nom que porta jusqu'à son mariage celui qui fut plus tard le maréchal de Luxembourg.

*
* *

Un ancien voyageur français, le colonel Duplessis-l'Écuyer, qui visita Bruxelles en l'an 1650, en fait une description [1] empreinte du plus vif enthousiasme. Il la dépeint comme l'une des villes « les plus belles, les plus grandes et les mieux situées », non seulement du Brabant, mais de l'Europe entière. Les vieux quartiers qui, de nos jours, conservent un aspect si singulièrement pittoresque — avec leurs rues escarpées et tortueuses, les beaux hôtels de pierre noircie, sculptés à la mode espagnole, et les magnificences de la place de l'Hôtel-de-Ville, — s'encadraient, au XVIIe siècle, d'une enceinte de murailles, percée de huit hautes portes, flanquée de cent vingt-sept tours rondes, qui s'espaçaient à distance presque égale, telles que les fleurons d'une couronne [2]. A « moins d'un quart de lieue », commençait la forêt de Soignes, peuplée de daims, de cerfs et de chevreuils, que l'on chassait à courre sous les remparts même de la ville. Sur la promenade du Cours circulaient sans cesse, en longue file, « cinq ou six cents carrosses », aux livrées éclatantes. Dans les nombreuses églises, la musique était renommée; le gouverneur des Pays-Bas, l'archiduc Léopold, passionné pour cet art, entretenait à ses frais « quarante ou cinquante voix, les meilleures d'Italie et d'Allemagne [3] ». Sous les fenêtres du palais s'étendait le même parc que l'on admire encore aujourd'hui, « ouvert, dit un auteur du temps, toute l'année aux honnêtes gens et deux fois l'an au peuple », parc rempli d'arbres d'essences rares et des fleurs les plus délicieuses, si artistiquement disposées et « récréant si fort » les yeux, que le sieur de la Serre s'écriait en quittant ce lieu : « Si j'y avais vu un pommier, je l'aurais pris assurément pour le Paradis terrestre! »

Jamais mieux qu'en ce temps, Bruxelles ne mérita son renom séculaire de rendez-vous des princes déchus et d'asile

1. Manuscr. de la Bibl. royale de Bruxelles.

2. Le bombardement de 1695, ordonné par Villars, anéantit une partie des monuments et modifia notablement la physionomie de la ville.

3. Description de Bruxelles en 1650, *loc. cit.*

des proscrits. Les enfants exilés de Charles Ier d'Angleterre — son fils aîné, le roi Charles II, et ses deux fils cadets, les ducs d'York et de Glocester — y vivaient « entretenus aux frais du gouvernement du pays[1] ». Charles IV, duc de Lorraine, alors en guerre avec la France, qui lui avait pris son duché, habitait presque toute l'année l'hôtel qu'il possédait dans la vieille rue des Chevaliers. L'archiduc Léopold et le prince de Condé complétaient cette brillante pléiade de souverains et d'altesses royales. Chacun d'eux menait avec soi une suite nombreuse de seigneurs et de généraux. Dans les fêtes du palais, dans les cérémonies publiques, affluaient, confondus dans un pittoresque pêle-mêle, Wallons rubiconds et replets, à la face épanouie, Espagnols au corps sec, à la mine haute et grave, Anglais aux cheveux roux, aux yeux bleus froidement énergiques, Lorrains à la carrure massive, et la troupe turbulente des Français de Condé, divertissant et choquant tout ensemble cette foule cosmopolite par la hardiesse de leurs propos, l'irrévérence de leurs railleries. Bruxelles, comme le dit Désormeaux[2], est véritablement, sous les guerres de la Fronde, l'assemblage et le résumé « de toutes les nations de l'Europe ». La conflagration générale qui met tant de peuples aux prises dévaste les régions voisines sans s'avancer jusqu'à ses murs. Par un bonheur unique, elle demeure indemne et tranquille au cœur de la tourmente; et Montecuccoli s'extasie, dans une de ses lettres, sur la fortune de cette heureuse cité : « On croirait voir, dit le grand capitaine, une de ces îles privilégiées, qui, au milieu des flots de la mer, jouissent du calme le plus paisible, ou l'une de ces montagnes très hautes, qui voient au-dessous de soi les brouillards et les nuages, sans que la sérénité de leur faîte en soit troublée[3]! »

Dans une réunion si brillante, la galanterie réclame ses droits. On y compte, dit un vieil auteur, « tout ce qu'il y a de beau et de célèbre en femmes, tant flamandes qu'étrangères ». On cite, parmi les plus en vue, la marquise de Cara-

1. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

2. *Histoire de la maison de Montmorency.*

3. Lettre de 1656, citée par M. Ch. de Burenslam, dans son opuscule sur *La Reine Christine à Bruxelles.*

cena, « dont l'hôtel est le rendez-vous de la bonne compagnie »; la comtesse de Bucquoy, jolie et d'esprit sage, ouvrant largement son logis, où l'on trouve en tout temps « bonne chère, belle liberté, et cette manière d'accueil qui gagne tous les cœurs[1] »; et l'exquise comtesse de Grimberghe, dont tout le monde raffole, vive, alerte, d'humeur enjouée, coquette sans méchanceté et juste ce qu'il faut pour plaire. « Elle a, dit Marigny, une grande assiduité à faire des enfants; elle en est présentement au treizième, et ce petit fardeau ne l'empêche pas de danser toute la journée! » Inscrivons encore sur cette liste le nom de madame Deshoulières, alors jeune et charmante et point encore célèbre, à qui tous font la cour, et plus que les autres Condé — ce qui, trois ans plus tard, n'empêchera pas le prince, sur un soupçon de trahison, de la faire arrêter et emprisonner à Vilvorde[2], en compagnie de son mari. Dans l'escadron volant des « jeunes et fraîches beautés » qui, dans cette société, symbolisent l'innocence, on remarque surtout mesdemoiselles de Grimberghe, d'Aerschot, d'Auray et d'Imersel, autour desquelles s'empresse, écolier de quinze ans, le duc d'Enghien[3], le fils du grand Condé.

En ces assemblées bruxelloises, les « cavaliers » sont, par malheur, en moins grand nombre que les dames. Les travaux de la guerre et les devoirs de garnison creusent fréquemment des vides dans les rangs des jeunes gentilhommes. Saint-Étienne, en viveur blasé, se plaint de la surabondance des « belles » et du surcroît d'occupation qui, par suite, incombe aux « galants ». « Les absents, écrit-il[4], sont beaucoup moins à plaindre que nous autres, que la nécessité force de les voir tous les jours! » Ainsi pense également un homme d'une humeur opposée, l'austère archiduc Léopold, dont l'incorruptible vertu résiste, au dire de Marigny, aux charmes les plus provocants, et qui voit les plus jolies femmes « du même œil dont il considère les belles peintures de sa galerie ». Mais tout autre, à coup sûr, est le sentiment général.

1. *Lettres de Marigny* au duc d'Orléans.

2. Près la ville de Malines.

3. *Lettres de Marigny*.

4. Lettre du marquis de Saint-Étienne à Condé, du 29 sept. 1658 (Arch. de Chantilly.)

La chronique scandaleuse énumère, à perte de vue, les conquêtes des brillants seigneurs qu'on nomme Lorges, Duras, le marquis de Rochefort, le chevalier de Foix, le comte Gaspard de la Suze — beau-frère de la duchesse de Châtillon — le marquis de Vineuil « qui prend plaisir à damner les plus sages » et jusqu'au conseiller Lenet, lequel, assurent les médisants, fait volontiers trêve à ses graves fonctions et « mêle l'humeur coquette avec la politique[1] ». Enfin n'oublions pas Boutteville, le plus infatigable et le plus « fol » de tous, ardent au plaisir comme au feu. On n'en est plus à compter ses succès. Ses « saillies » spirituelles, la « facilité de ses mœurs », sa réputation d'homme de guerre, sa légendaire audace, la faveur marquée de Condé, effacent, aux yeux des femmes, tout le « désagrément d'une figure peu heureuse[2] ». Il rencontre peu de cruelles. Dans les salons, dans les cercles intimes, chacun l'attire et lui fait fête. « Votre Altesse peut penser la joie que tout le monde a eue du retour de M. de Boutteville! » mande Saint-Étienne à Condé. « Boutteville est à Bruxelles, qui fait merveilles », écrit de son côté M. le Prince à Guitaut[3]. Bref, comme parle un vieil historien, « il n'avait pas plus à se plaindre de Vénus que de Mars! »

Même, dans une certaine occasion, il ne réussit que trop bien; car cette passagère aventure amena la seule querelle qu'il eut jamais avec Condé. Le « tendre objet » de ce litige fut mademoiselle de Pons, de la maison de Guyenne, coutumière de pareils méfaits, et dont l'existence agitée pourrait défrayer un roman. Longtemps fille d'honneur d'Anne d'Autriche, belle à ravir, aussi « galante » que belle, elle avait tour à tour accepté les hommages de Schomberg, du duc de Candale, finalement du duc de Joyeuse. Le frère de ce dernier amant, Henri de Lorraine, duc de Guise[4], la vit chez son

1. *Lettres de Marigny.*

2. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.

3. Archives du château d'Époisses.

4. Né en 1614, mort en 1664. Archevêque de Reims à quinze ans, ensuite relevé de ses vœux, le duc de Guise, aussitôt défroqué, embrassa la carrière des armes, conquit un moment le royaume de Naples, fut pris par les Espagnols, rentra en France, et mourut à cinquante ans grand chambellan de Louis XIV.

cadet au cours de cette liaison, et s'éprit de ses charmes avec une si grande violence, qu'il résolut de l'épouser en faisant casser son mariage avec la comtesse de Bossut[1]. Le procès s'engage en effet devant la cour de Rome, mais la procédure s'éternise. Guise s'impatiente, et part pour la conquête de Naples, reste trois ans absent — et quand, l'expédition finie, le mariage annulé, il revient, toujours amoureux et prêt à tenir sa promesse, il la trouve « occupée à de nouvelles amours », s'emporte en scènes de violence et chasse bruyamment l'infidèle. C'est sur ces entrefaites que mademoiselle de Pons arrive à la cour de Bruxelles[2], où elle fait « non moins de fracas » qu'elle en avait fait à Paris[3]. Un des plus grands seigneurs d'Espagne, le marquis de Fuenclara, lui offrit d'abord « ses services ». Ensuite ce fut Condé qui se mit sur les rangs; mais, contre toute attente, le héros se vit rebuté, et « sortit de chez elle plein de colère et de dépit ». Son indignation redoubla lorsqu'il sut, quelques jours plus tard, qu'un autre était mieux accueilli, et que l'heureux rival était son lieutenant, son élève, son compagnon inséparable, le jeune comte de Boutteville.

L'altercation semble avoir été vive entre les deux amis. Condé, si l'on croit Sauval, déclara nettement à Boutteville « qu'il ne lui pardonnerait jamais de sa vie », à moins qu'il ne prît l'engagement « de rompre avec cette fille », offrant de son côté de « donner sa parole de ne la voir jamais ». Un traité solennel fut conclu sur ces bases; Condé, pourtant, rempli d'une sage méfiance, fit, pour plus de sûreté, enjoindre à mademoiselle de Pons de « se retirer de Bruxelles dans un délai de vingt-quatre heures », avec défense expresse d'y rentrer sous aucun prétexte. Dès lors pour les deux amoureux commence une étrange odyssée. Mademoiselle de Pons obéit, quitte ostensiblement la ville; mais elle s'arrête à quatre lieues et, la nuit même, vient retrouver Boutteville, « dans une chambre qu'il avait louée dans un quartier écarté de Bruxelles ». Quelques semaines durant, ils jouissent de leur

1. Née de Berghes.

2. En l'année 1655.

3. Sauval, *Galanteries des rois de France*.

bonheur ; quand, par une rare malchance, Fuenclara découvre un beau jour le lieu de leur retraite, et menace de tout divulguer. Pour éviter l'esclandre, elle s'échappe précipitamment et se cache à la Haye, d'où Boutteville, peu après, la fait revenir à Anvers. La brusque arrivée de Condé dérange encore une fois ce plan ; il faut retourner à Bruxelles, y vivre incognito, fuir soigneusement les regards indiscrets. La fatigue de tant de traverses et l'ennui de cette claustration hâtèrent le terme de l'idylle. La belle, quand arriva l'automne, s'en fut aux eaux de Spa, y trouva le Rhingrave, vieux, riche et d'esprit faible, se fit aimer de lui sans peine, et devint sa maîtresse en titre. Ce fut, d'une romanesque histoire, le plat et vulgaire épilogue.

La rancune de Condé fut de courte durée. Le ton de sa correspondance, aussitôt après l'incident, prouve que son affection n'en fut aucunement altérée. « Vous me manquez furieusement l'un et l'autre ! » écrit-il à Guitaut[1], absent avec Boutteville pour quelque mission militaire. Des soucis plus sérieux, au reste, ont vite fait oublier au prince les petits déboires de l'amour. L'argent se fait de jour en jour plus rare ; les biens des « contumaces » sont séquestrés en France, on n'en peut tirer un écu. Les subsides promis par l'Espagne sont irrégulièrement, parfois incomplètement payés. Et toute la colonie française se débat contre la banqueroute. En 1656, Condé, ruiné de fond en comble et à bout d'expédients, licencie sa maison, et, comme il dit, « se met au cabaret ». Il représente d'une plume alerte, en ses lettres intimes, « ses troupes sans recrues ni remonte, ses officiers généraux sans un sol, ses places dégarnies, tous ses amis dans la misère, sa femme, son fils, et lui-même dans une continuelle gueuserie[2] ».

Par un curieux contraste, cette époque de détresse est celle où l'on se divertit le mieux. En ces années de gêne et presque de « famine », les danses, les chasses et les festins se succèdent sans interruption. Les gazettes bruxelloises et les correspondances privées sont remplies des récits des fêtes les plus joyeuses et les plus magnifiques. « Le carnaval de 1657, lit-on

1. Arch. du château d'Époisses.

2. Lettre du 15 janvier 1656 : *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.

dans les *Relations véritables*, s'est passé en bals, comédies et autres divertissements, avec plus de récréation que jamais, comme aussi en somptueux festins parmi les chefs de l'armée. » Le dimanche gras, c'est un banquet chez madame de Caracena, « suivi d'un bal où il y avait quatre-vingts bassins de confitures ». Le lendemain c'est au tour de la duchesse d'Aerschot. Le mardi-gras, c'est le prince de Condé, qui traite ses invités « avec la même magnificence[1] ». La comtesse de Grimberghe offre, vers ce même temps, une grande fête à M. le Prince et à ses compagnons. « Le bal y fut admirable, écrit gaiement Condé[2]. Saint-Étienne dit que nos amies étaient fardées du plus beau suif de cheminée qu'il ait jamais vu! » L'échéance du carême n'interrompt point cette série de plaisirs; la forme seule en est changée. Dans la première semaine se tient « la foire aux verres », qui fait courir tout le beau monde. On y voit chaque soir, « aux flambeaux », les plus nobles dames de la Cour, « parées à l'avantage », assises dans de petites boutiques, s'exerçant à des jeux divers, et recevant de leurs galants force cadeaux de prix, dentelles, joyaux ou pièces d'orfèvrerie[3]. « Ce que je trouve de mieux en cette foire, s'émerveille naïvement Duplessis-l'Écuyer, c'est que les dames n'y vont que la nuit, et que néanmoins il ne s'y commet jamais aucun désordre ni larcin. »

Cette même saison est celle des courses en traîneaux, un des divertissements les plus en honneur à Bruxelles. Elles ont lieu à la lueur des torches, après le coucher du soleil. Les femmes y font assaut d'élégance et d'« éclat »; les hommes y rivalisent d'adresse et de galanterie. Une lettre de Condé adressée au comte de Guitaut décrit l'une de ces fêtes avec une verve animée : « Avant-hier, dit le prince[4], la course des traîneaux fut admirable. Le prince de Ligne y menait Montenac, Colmenar la duchesse de Frias, le prince de Nassau madame de Grimberghe, Ricous la Lebrun, Porto-Carrero la petite Grimberghe... Et par-dessus tout Saint-Étienne, qui courait à pied

1. *Relations véritables*. — *Gazette de France*, etc.

2. Archives du château d'Époisses.

3. *Description de Bruxelles en 1650*, par Duplessis-l'Écuyer, *loc. cit.*

4. Lettre de janvier 1657. (Arch. d'Époisses.)

par derrière, à grands coups de pelotes de neige; je ne le vis jamais si furieux! Le président (Viole) s'y est si fort enrhumé, qu'il garde le lit... » La course achevée, Condé rentre au logis; mais, comme il va se mettre au lit, il entend vers minuit un grand bruit dans sa cour. C'est Ricous et la Vire, « en traîneaux avec des timbales », qui, de la part de madame de Grimberghe, le viennent querir pour le souper; et la fête recommence jusqu'à la pointe du jour. « On se prépare ce soir à faire bien d'autres galanteries » : c'est la conclusion du récit.

Ce sont là les plaisirs des grands, réservés à l'élite de la société bruxelloise. Il y faut ajouter, pour que le tableau soit complet, les « récréations » populaires, où prennent part également manants, bourgeois et gentilshommes. Les plus fréquentes sont les fêtes religieuses, dont la piété flamande fut toujours extrêmement avide : messes en musique organisées par les diverses « confréries »; processions solennelles par les rues de la ville ; longs défilés de moines, de pénitents et de béguines, allant en pèlerinage à quelque sanctuaire renommé, cortège interminable qu'escorte la garde civique et que suivent, le cierge à la main, sans distinction de rang, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, généraux et soldats, femmes du peuple en humbles vêtements, grandes dames en leurs plus beaux atours. Ni Condé ni ses compagnons — pour la plupart passablement sceptiques — ne manquent de se plier à ces traditions séculaires. M. le Prince se laisse nommer « prévôt de la confrérie de Saint-Antoine ». Lorsque viennent les jours saints, « il se retire avec sa Cour au château de Trévüre, afin d'y faire ses dévotions[1] ».

Ces pompes sacrées, tout imposantes qu'elles soient, n'égalent pourtant pas la splendeur des cérémonies plus profanes, qui fêtent les événements heureux ou saluent la venue des visiteurs illustres. Nombreuses sont à Bruxelles, au cours de cette période, les occasions de « réjouissances », où le faste espagnol s'associe heureusement avec la bonhomie et la jovialité wallonnes. Quand les occasions font défaut, on invente des prétextes. Chaque fois qu'au retour d'une cam-

1. *Relations véritables.* — Bibliothèque de Bruxelles.

pagne Condé revient, pour la saison d'hiver, se fixer dans la capitale, on lui prépare une entrée solennelle ; le « magistrat » lui présente les clés de la ville, la bourgeoisie en armes l'accompagne jusqu'au palais, le canon tonne sur les remparts, des feux de joie et des pièces d'artifices éclairent les quartiers populeux [1]. En 1656, l'archiduc Léopold est relevé, sur sa demande, de ses fonctions de gouverneur. Le 8 mai, il quitte Bruxelles, y laissant de grosses dettes qui restèrent toujours impayées [2]. Son successeur, Don Juan d'Autriche, fils naturel du roi d'Espagne [3], arrive, trois jours après, prendre possession de son poste [4]. Il est l'objet d'une réception splendide et « digne d'une grande capitale ». Condé et son état-major vont chercher l'archiduc aux portes de Louvain, lui offrent dans cette ville « un souper magnifique », et le ramènent en voiture à Bruxelles. A la tête du pompeux cortège marchent « des centaines de carrosses », où paradent, en habits de fête, les grands seigneurs, les dames de qualité ; les notables, « flambeaux en mains », se tiennent en haie sur le passage ; sept mille bourgeois à cheval, répartis en cinq escadrons, escortent l'équipage du nouveau gouverneur ; l'artillerie de la ville, tirant à toute volée, se mêle au bruit assourdissant des acclamations populaires ; pendant « dix heures consécutives » des feux brûlent sur les places publiques ; devant l'hôtel de ville sont disposées « trois étagères », dont chacune est « garnie de cent tonnes de goudron enflammé [5] ».

Mais rien n'est comparable à l'aspect de Bruxelles pendant les dix mois de séjour qu'y fait, presque au lendemain de son abdication, la reine Christine de Suède. Elle s'embarque à Anvers sur « une frégate dorée », en compagnie de l'archiduc accouru pour lui rendre hommage. Tous deux, causant gaiement et « jouant aux échecs », naviguent de compagnie jus-

1. *Gazette de France* de 1656.

2. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

3. Sa mère était la célèbre comédienne, Calderon. Né en 1629, il fut légitimé peu après, et mourut en 1679.

4. Le voyage de Don Juan fut fort accidenté. Embarqué à Naples, pour se rendre de là à Gênes, il n'échappa qu'à grand'peine à des dangers multipliés, tempête effroyable, poursuite de pirates, rencontre de vaisseaux ennemis. Son entrée officielle à Bruxelles eut lieu le 11 mai 1656.

5. *Relations véritables, loc. cit.*

qu'au port de Laeken, où l'on met pied à terre aux éclats d'un feu d'artifice; et « cent cinquante carrosses attelés à six chevaux » accompagnent la Reine au magnifique palais préparé pour la recevoir [1]. Dans les premiers moments, l'auguste visiteuse déconcerte et surprend le public bruxellois par l'excentricité de son air et de ses manières. On considère avec quelque effarement son costume semi-masculin, cette « jupe grise en étoffe légère » qui descend à peine aux chevilles, ce « justaucorps », ces « souliers bas », ce chapeau d'homme d'où s'échappe en désordre une chevelure courte, épaisse, frisée, qui flotte sur les épaules [2]. On se conte à l'oreille qu'un de ses plaisirs favoris est de jouer aux boules sur le mail, ou de « battre au billard » le vieux landgrave de Hesse « avec une adresse merveilleuse », ou de « prendre les chiens de M. l'Archiduc » pour chasser à tir dans les bois. Mais l'agrément de son commerce fait oublier ces bizzareries; et chacun s'émerveille de ses promptes réparties, de sa conversation variée, de sa science étendue, de ses façons aisées, faites de noblesse, de charme et de simplicité.

Condé seul se tient à l'écart, non par antipathie, mais faute d'avoir pu obtenir qu'elle le traitât selon le rang auquel il a droit de prétendre [3]. Toutefois, en s'abstenant lui-même, il donne à ses amis toute liberté de faire leur cour. Boutteville, Guitaut, ses intimes et ses familiers, prennent part à toutes les fêtes qui, pendant cette saison, se succèdent presque jour et nuit, bals, festins, « comédies chantées », chasses à courre, illuminations, courses de traîneaux sur la neige. La Reine, de toute sa vie, ne s'est, dit-elle, « aussi bien amusée ». Elle vante, en termes enthousiastes, « son bonheur sans second, vraiment digne des Dieux ». — « Mes occupations, ajoute-t-elle, ne sont ici que bien manger, bien dormir, causer, rire, voir les comédies françaises, italiennes, espagnoles, et passer le temps agréablement [4]. » Jamais autant qu'en ce séjour elle n'a goûté toute la sagesse de la décision qu'elle a prise, en résignant le fardeau du diadème pour n'en garder que la parure.

1. *Gazette de France* de 1655.

2. *Lettre* de l'abbé de Balerne. — Bibliothèque de Bruxelles.

3. Voir l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.

4. *La reine Christine de Suède à Bruxelles*, notice de M. de Burenslam.

*
* *

D'après cet aperçu des divertissements de Bruxelles, on pouvait croire que ce fût là, pour les compagnons de Condé, l'unique occupation des longs mois de l'hiver flamand[1]. Il s'y mêlait pourtant — au moins pour quelques-uns — d'autres soins plus sérieux. A l'exemple de M. le Prince, qui relisait Tite-Live pendant le siège d'Arras, Boutteville, affirme Saint-Germain[2], employait ses loisirs à compléter son instruction générale et technique, à étudier les sciences, et « celles surtout qui ont trait à la guerre ». Il « dévorait, au dire de l'aide de camp, tout ce que les anciens et les modernes ont écrit » sur la tactique et sur la stratégie. Condé le poussait dans cette voie, ne négligeait nulle occasion — par ses causeries, par ses conseils, par les missions variées qu'il lui confiait — de développer ses aptitudes, de lui enseigner l'art où lui-même était passé maître. Plus il le voit à l'œuvre, plus il l'associe étroitement à ses affaires et à sa politique. « Je vous prie, écrit-il fréquemment à Guitaut[3], que personne ne sache ceci que vous, Boutteville et Coligny. » A chaque pas revient sous sa plume quelque phrase de ce genre. Les occasions ne manquaient pas. Entre le prince et ses alliés, tant Lorrains qu'Espagnols, les relations étaient chaque année

1. Entre les émigrés de Bruxelles et leurs parents et amis demeurés en France s'échangeait une fréquente correspondance. Les nouvelles du monde et de la Cour étaient envoyées aux proscrits avec exactitude. La duchesse de Châtillon paraît s'être chargée un temps de faire parvenir à Condé une sorte de gazette des faits et gestes de la Cour. Un fragment de cette chronique, intercepté par les agents de Mazarin, se trouve aux archives des Affaires étrangères. On y lit, entre autres, les passages ci-après : « La Reine est fort affligée du départ de la Mancini ; c'est elle qui est cause qu'on a éloigné la folle de Don Juan, dont la Reine est fort mal satisfaite. On dit qu'elle a eu quelques paroles avec le Roi... Le bruit court que mademoiselle de Mancini a eu l'audace de dire au Roi à quoi Sa Majesté pensait de vouloir épouser l'infante d'Espagne, qui est fort laide et d'un esprit trop fier, et que, pour elle, s'il lui voulait faire cet honneur-là, elle lui rendrait toujours grand respect et obéissance. On dit que la Reine a eu vent de ce discours, qu'elle s'en est plainte au cardinal, et que cela est cause qu'il l'a éloignée. Madame la Palatine est presque dévote, car elle est toujours malade... » (Aff. étr., Fr. 907.)

2. Cité par Désormeaux, *passim*.

3. Arch. du château d'Époisses.

plus tendues; de fâcheux incidents, surgissant par surprise, démontraient la fragilité d'une coalition criminelle. De ce nombre fut l'aventure de Charles IV, duc de Lorraine.

Cet allié de l'Espagne était un prince fort excentrique. Ses écarts de langage, ses familiarités brutales, ses bouffonneries impertinentes, lui créaient en tous lieux des inimitiés redoutables. Déjà, quelques années plus tôt, lors de ses séjours à Paris, il avait fait scandale par d'incroyables incartades. En pleine conférence politique, rapporte Mademoiselle, au beau milieu d'une discussion ardue, « quand il ne voulait plus répondre, il chantait et se mettait à danser, en sorte que l'on était contraint de rire ». A Gaston d'Orléans, qui lui parlait affaires devant le cardinal de Retz : « Avec des prêtres, interrompt-il soudain, il faut prier Dieu. Que l'on me donne un chapelet ! » A Mademoiselle elle-même — qui cependant marque un faible pour lui — il écrit à propos de rien une lettre remplie d'insolences[1]. Enfin un jour, dit-on, conversant dans la rue avec le grand Condé, il manœuvre, comme par mégarde, de manière à le faire insensiblement reculer, et le force à marcher dans un grand tas de boue. Bref, grâce à ces procédés, tout Paris, en quelques semaines, est contre les Lorrains « dans un déchaînement si horrible », que nul n'ose, en public, « se dire de cette nation, de peur d'être noyé[2] ».

S'il en usait ainsi vis-à-vis des plus grandes puissances, on imagine comme il traitait les petits princes voisins de ses États. Un manuscrit du temps cite ce trait entre beaucoup d'autres : une fois qu'il visitait un campement de ses troupes, qu'il avait établi sans droit dans l'électorat de Cologne, on lui vint dire que le prince-évêque, irrité de ce sans-façon, parlait d'user de représailles. Charles IV aussitôt propose une entrevue, et va trouver l'évêque « avec une broche en main et un pot de cuisine en tête », afin de témoigner par là que « contre gens d'Église il n'était besoin d'autres armes[3] ». Ces bizarreries, journellement renouvelées, étaient peu faites pour

1. *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par le comte d'Haussonville.

2. *Mémoires* de la Grande Mademoiselle.

3. Relation du séjour à Bruxelles du duc Charles de Lorraine. — Manuscrit de la Bibl. de Bruxelles.

réussir dans la cérémonieuse petite Cour de Bruxelles. Le duc s'y montrait fort jaloux des honneurs rendus à Condé, qui ne s'en mettait guère en peine[1]. Il s'était fait haïr du grave archiduc Léopold, qui nourrissait de plus quelques soupçons secrets à l'égard des desseins de cet hôte incommode.

Charles IV en effet, sans gêne avec les princes, flattait le petit peuple et recherchait son amitié. Il se mêlait aux jeux, aux plaisirs de la foule; sa grosse jovialité, sa familiarité triviale plaisaient aux bonnes gens des faubourgs. Un futile incident, en accentuant cette attitude, redoubla la méfiance des autorités espagnoles. Une vieille coutume flamande était le tir à l'arbalète, et le concours annuel entre les bons tireurs, qui se faisait à la fête de « la Kermes ». L'affluence était grande et la réunion solennelle; le plus adroit tireur était « roi de la Kermes », et recevait l'hommage des assistants[2]. Charles IV, une année, eut la fantaisie de s'y rendre; il reçut l'arbalète et tira le premier, et, d'un seul coup, abattit le « papegay[3] ». Dans la foule, ce fut du délire. De toutes parts éclatèrent les cris de « Vive le Roi! » et le héros du jour fut porté en triomphe et reconduit à son logis, au bruit assourdissant « des tambourins et des trompettes ». Pour ne pas demeurer en reste, il offrit, quelque temps après, une fête somptueuse au peuple de Bruxelles. Des tables furent dressées dans les rues de la ville; des « fontaines de bière et de vin » coulèrent à profusion pendant la nuit entière. La popularité du duc prit, du jour au lendemain, des proportions extraordinaires.

L'archiduc espagnol qui gouvernait les Pays-Bas ne douta plus, de ce moment, des mauvaises intentions du souverain de Lorraine. Il rapprocha de cette conduite le bruit, sourdement répandu, des négociations que ce dangereux allié n'avait jamais cessé de poursuivre avec Mazarin[4]. Une vive crainte le saisit qu'il passât un beau jour, brusquement et sans crier gare, dans les intérêts de la France. Un ordre venu de Madrid prescrivit d'agir sans délai; l'arrestation fut résolue.

1. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

2. Relation du séjour, etc., *loc. cit.*

3. Sorte d'oiseau en bois, ayant la forme d'un perroquet.

4. Voir Chéruel, *Histoire de France pendant le ministère de Mazarin*, tome II, pp. 122 et suiv.

Le 26 juin 1654, Charles fut invité, par le comte de Fuensaldaña, à se rendre à cinq heures du soir au palais de Bruxelles, pour y délibérer sur une affaire urgente. Il y fut sans défiance, avec deux officiers seulement, refusant même de prendre son épée, et disant à son écuyer « qu'il y avait des temps où c'était inutile[1] ». Arrivé au Palais, il monta droit à la salle du Conseil. Lorsqu'il fut « dans la première chambre », il remarqua que, contre l'habitude, on fermait la porte sur lui; même précaution à la deuxième, « ce qui lui fit faire réflexion ». Lorsqu'il vit de nouveau qu'on fermait la troisième, il comprit ce qui l'attendait : « Il n'y a plus de raillerie! — s'écria-t-il sans avancer plus loin. — C'est tout de bon qu'on veut me faire prisonnier! » Au même instant, le duc d'Aerschot, sortant de la pièce contiguë, lui posa la main sur l'épaule et, de la part du roi d'Espagne, lui déclara qu'il l'arrêtait. Vainement le duc s'exclama-t-il sur « l'indigne procédé de M. de Fuensaldaña », fit-il retentir le Palais de ses « plaintes et de ses reproches ». Il fut mis sous bonne garde, enfermé pour la nuit dans une des salles basses du Palais, en attendant que, le lendemain, on le transférât à Anvers[2], où les murs de la citadelle étouffèrent ses cris de fureur.

L'un des deux officiers partagea le sort de son maître; l'autre, le sieur de Gordes, put s'échapper hors du Palais. Il courut avertir la jeune princesse Anne de Lorraine[3]. La princesse, en fille avisée, commença par mettre en lieu sûr la cassette paternelle, où se trouvaient, dit-on, des bijoux et des pierres précieuses « pour deux cent mille pistoles »; l'hôtel de Berghes en reçut le dépôt. Après quoi, tous deux s'efforcèrent d'ameuter contre l'archiduc les Lorrains présents à Bruxelles, et les exhortèrent à forcer le corps de garde du Palais. Mais les troupes espagnoles réprimèrent le mouvement sans peine, et se payèrent de leur succès en pillant tout ce qui restait « des trésors et des biens » du duc[4]. Le gros des

1. Relation du séjour à Bruxelles, etc., *loc. cit.* — J'ai suivi, pour toute la suite du récit, la version de ce document inédit.

2. Il fut un peu plus tard transporté à Tolède.

3. Mariée plus tard au comte de Lillebonne, son cousin.

4. Lorsque, six mois plus tard, remis en liberté, Charles IV revint à Bruxelles,

forces de Lorraine était d'ailleurs éloigné de Bruxelles, réparti en quartiers en diverses provinces. Les deux tiers environ occupaient le pays de Liège, près du quartier français que commandait Boutteville. Aussi ce dernier reçut-il, au lendemain de l'arrestation, un billet laconique de la main du prince de Condé, pour l'avertir en toute hâte « de bien se tenir sur ses gardes[1] »; car les Lorrains, pour venger leur souverain captif, se disposaient, assurait-on, « à faire main basse sur le quartier français ».

Condé était bien informé : la position était critique et le risque réel. Le commandant des troupes lorraines, le comte de Ligneville, venait de se voir remettre, dissimulé dans l'intérieur d'un « pain de munition », un billet de son maître où se trouvaient ces lignes : « Qu'il ne soit pas dit dans le monde que je n'ai eu à mon service que des traîtres et des coquins. Vous avez une belle occasion de faire sentir qui je suis. Demeurez unis ensemble; ne soyez pas en peine des menaces qu'on vous fera de me faire mourir. Mettez tout à feu et à sang, et vous souvenez avec ardeur et fidélité de Charles de Lorraine. » Malgré cet appel violent, Ligneville hésitait. Il savait que le coup n'était dû qu'aux seuls Espagnols, que Condé ni les siens n'en étaient aucunement complices. La fermentation cependant était grande parmi ses soldats, et la moindre étincelle eût mis le feu aux poudres. Le petit corps français, très inférieur en nombre, n'aurait pu résister à une attaque en règle. La seule ressource était de prévenir les hostilités. Lenet, dépêché par Boutteville, alla trouver Fuensaldaña pour le prier d'agir :

— M. de Ligneville est homme d'honneur, répondit froidement ce dernier.

— C'est pour cela même, répondit Lenet, qu'il fera son devoir et qu'il vengera son maître [2].

Fuensaldaña ne céda pas sans peine; et. pour secouer son

il trouva son hôtel vide et tous ses meubles disparus. Pour faire honte aux Espagnols, il s'obstina, pendant les premiers temps, à demeurer quand même dans son logement dévasté, sans suppléer à ce qu'on avait pris, et « n'ayant pour tout meuble qu'une vieille chaise, un lit de camp et, au lieu de chenets, deux pierres dans la cheminée ». (Relation manuscrite, etc., *loc. cit.*)

1. Papiers de Lenet, *loc. cit.*

2. Relation manuscrite, etc., *loc. cit.*

commode optimisme, il fallut toute l'adresse et toute l'éloquence de Lenet. Enfin l'Espagnol se rendit, et consentit, pour calmer les Lorrains, à se servir d'un moyen efficace : il fit distribuer aux soldats, toujours affamés, des sommes d'argent considérables. Cette largesse inaccoutumée les éblouit au point de leur faire oublier leur maître. Le frère de Charles IV, le duc François de Lorraine, débarqua sur ces entrefaites, prit la succession de son frère, et la bonne entente entre alliés se rétablit en apparence. Ajoutons cependant que, deux années plus tard, sollicités par la duchesse Nicole[1], les régiments lorrains, en pleine guerre et la veille d'un siège, firent défection au roi d'Espagne et passèrent aux Français, entraînant avec eux leurs chefs. « L'armée lorraine, écrit triomphalement Mazarin à la Reine, doit être ce soir à Guise; le duc François et Ligneville y sont, mais, au lieu d'amener leurs troupes, les troupes les ont amenés[2]. »

***

Les derniers temps du séjour à Bruxelles furent troublés par les différends entre Français et Espagnols, par l'antipathie personnelle de M. le Prince et de Don Juan d'Autriche. L'archiduc Léopold, avec sa minutie, sa lenteur solennelle, sa gravité imperturbable, l'indécision de son esprit, avait souvent mis à l'épreuve la courte patience de Condé; mais son successeur se chargea de le faire promptement regretter. Ambitieux, suffisant, plein de morgue et de vanité, le bâtard de la Calderon devient vite la bête noire de nos compatriotes. Indolent à l'excès — bien que vaillant au feu — il joint à la paresse la prétention de tout régler, de tout diriger à lui seul, et ses perpétuels insuccès lui valent, de ses alliés, les plus amères railleries. « Dormir, se baigner, et prendre des villes, écrit le duc d'Enghien[3], sont des choses incompatibles, et il me

1. Femme de Charles IV.

2. Aff. étr. Fr. 896.

3. Lettre à Guitaut du 15 septembre 1657. Arch. du château d'Époisses. — Ces lettres du fils du grand Condé, comme toutes celles de la même période, sont signées *Henry-Louis* de Bourbon, bien que le jeune prince, dont Mazarin avait été parrain, eût reçu au baptême les prénoms de Henri-Jules. Son père, pendant la Fronde, lui avait fait quitter son nom de Jules, en haine du cardinal.

semble que ceux qui s'adonnent aux unes ne doivent pas songer aux autres. » — « Donnez-moi des nouvelles, dit ailleurs le jeune prince, de tous les beaux exploits de *cet homme que vous savez*, de toutes les places qu'il prend, de toutes les batailles qu'il gagne, de toutes les retraites qu'il fait avec autant de jugement que de courage[1]. » Don Juan, de son côté, dans ses lettres au roi d'Espagne, se plaint à diverses reprises des mauvais procédés dont on use envers lui, de l'extrême « violence » avec laquelle M. le Prince impose ses volontés et « poursuit ses desseins », sans écouter ni conseils ni prières[2]. On en arrive même quelquefois à des altercations si vives que l'alliance semble compromise, à la grande joie de Mazarin. « Il y a eu de grosses paroles entre le prince de Condé et Don Juan, mande le cardinal à la Reine[3], et ils se sont séparés très mal. Si vous voulez vous mêler de les raccommoder, vous le pourrez; pour moi, je les laisserai faire, n'ayant pas à un si haut point que vous la vertu de la charité. »

Plus les affaires se gâtent, plus les rapports s'aigrissent; c'est la loi générale, en politique comme dans la vie privée. La dernière année de la guerre, lorsque les victoires de Turenne ont décidé de la partie, Bruxelles semble un moment menacée d'une attaque française. L'effroi s'empare des habitants; beaucoup « songent à plier bagage »; le peuple entier, jeunes et vieux, les femmes aussi bien que les hommes, et « même les ecclésiastiques », sont envoyés sur les remparts pour travailler à la défense, mettre la capitale à l'abri d'un coup de main[4]. Don Juan, à la première nouvelle, s'est jeté dans la place avec les débris de ses troupes. Il semblerait que le pressant danger dût faire oublier les griefs; mais, bien loin de s'unir dans le commun désastre, les alliés malheureux ne songent qu'à se lancer des reproches à la tête. Condé et ses amis prennent l'archiduc pour cible, et le criblent de leurs sarcasmes. « En le voyant entrer dedans la ville, écrit ironiquement le fils du grand Condé[5], vous pouvez penser

1. Lettre de juillet 1658 — *Ibidem.*
2. Correspondance de Don Juan avec Philippe IV (Arch. royales de Belgique).
3. 28 septembre 1656. — Aff. étr. Fr. 274.
4. *Relations véritables, loc. cit.*
5. Lettres à Guitaut. — Arch. d'Époisses.

si je me suis tenu en sûreté, et si je n'ai pas jugé Bruxelles imprenable ! » Et le jeune prince — écho fidèle des propos de son entourage — dénonce ouvertement, et contre toute justice, la poltronnerie et la lâcheté du chef de l'armée espagnole. Les bourgeois de Bruxelles, dit-il, « ne voulaient pas qu'il entrât dans la ville, à cause qu'ayant rencontré quatre cents hommes des ennemis avec huit cents hommes de nos troupes, il avait refusé de les charger, si bien que, pour apaiser ce tumulte, il fit sonner à son de trompe par toute la ville qu'il était un fort galant homme, et que, s'il n'avait pas combattu, ce n'était pas de sa faute... » Ces invectives, ces récriminations, ces discussions entre gens du même bord, sont le symptôme et le prélude de la dislocation prochaine. Elles annoncent l'agonie de la lutte détestable.

PIERRE DE SÉGUR

LE ROI DU KLONDIKE[1]

V

FORTY MILE, 20 AOÛT 1896

Il y avait déjà quelque temps que les dogues malamutes s'étaient couchés en rond, le nez sous la queue, pour ne pas geler, et leurs ronflements sonnaient maintenant la retraite à travers le Forty Mile, la misérable bourgade de chercheurs d'or perdus en Alaska. Mais, comme le soleil arctique ne se couche guère, lui, avant onze heures durant les mois d'été, la plupart des mineurs, assis au seuil de leurs isbas, fumaient en silence; à peine de temps à autre, une exclamation ou quelque juron.

Trop d'hivers s'étaient gravés sur leurs faces en rides de chair contractée par le froid, la lutte pour la chaleur et la vie avait été trop longue, trop dure, sous les cieux bas de ce pays, pour ne pas transformer tous ces hommes, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, et ne pas les jeter dans l'engourdissement du grand nord. Afin de le secouer, à défaut d'autre flamme, plusieurs échangeaient leurs pépites contre le wisky poivré d'Oppenheim, l'unique mastroquet du campement; et, plus animés, le verre en main, ils se racontaient leurs rêves, leurs déceptions et leurs misères, mais aussi, mais surtout, la réussite de *demain*...

« Demain », c'était le mot magique, le mot qui faisait flamber

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

leurs cerveaux mieux que l'alcool à quarante-six degrés ; « demain », c'était la sortie du Yukon, à pleines voiles vers le sud, c'était l'arrivée triomphante à San Francisco, par un soleil à fondre leurs monceaux d'or... Viendrait-il jamais? Il y avait des têtes blanches qui l'attendaient ainsi depuis dix-huit ans, bientôt un quart de siècle, à gratter la glace, à courir aux quatre points cardinaux sans trouver le dieu caché.

Un peu plus loin que la baraque d'Oppenheim, il y avait une cabane couverte de terre où se mourait un de ceux-là. Ses hurlements de bête qui souffre, mais qui voudrait ne pas finir tout de suite, sortaient par la lucarne sans vitres, s'élevaient péniblement dans l'air pesant du soir, aussi réguliers que les tenaillements du scorbut qui décomposait ses chairs :

— *Oh! my God!... God, my God!... oh! oh! oh!...*

Du reste, il n'empêchait plus personne de dormir, depuis six mois qu'il pourrissait ainsi, pas même la dernière venue au Forty Mile, une fille dont les yeux noirs et l'air canaille avaient tout de suite hypnotisé les mineurs.

Pour mieux les attirer, elle chantait ce soir :

Voyez par-ci, voyez par-là!
Que dites-vous...

Et pendant cette gaieté, cette agonie et cette ivresse, le fleuve roi du Nord roulait toujours ses eaux noires sur ce toit du monde que forme la Sibérie d'Amérique : goutte à goutte, les mousses pleuraient la glace de leurs forêts en miniature sur un sol qui ne dégèle jamais; de petits ruisselets s'y formaient, couraient en serpentant aux flancs des collines, s'en allaient vite au Yukon, vers le brouillard polaire, où, quelque part, il y a l'immensité de Behring.

Tout à coup, un canot qui descendait le fleuve émergea de la brume, et vint accoster en face du cabaret. Deux hommes en sortirent : un Indien Tagish, qui l'amarra tant bien que mal à une racine, — puis s'accroupit de nouveau et resta là immobile, à voir passer l'eau, — et un mineur en haillons, qui courut au bar. Ceux qui s'y tenaient accoudés le considérèrent, très surpris de sa hâte :

— *Hello*, Cormack! que diable avez-vous à vous presser ainsi?

— Henry! — cria sans leur répondre Cormack à Oppenheim, — Henry! donnez-moi une bouteille de réveille-cadavre!... du meilleur!... le cachet vert!

Le mastroquet leva la main droite et, d'un air goguenard, il écarta cinq doigts :

— C'est cinq dollars, mon fils. Oui, cinq...

— Que le scorbut vous étouffe, papa! riposta l'autre. Vous croyez que je ne peux pas régler? *Bosh!* tenez, payez-vous et, vite, envoyez le wisky!

Il avait lancé sur le comptoir une cartouche calibre 12 que fermait un bouchon de bois[1]. Oppenheim l'ouvrit, la retourna méthodiquement sur le plateau d'une balance : elle ne contenait pas plus de vingt dollars, mais en pépites si grosses que les buveurs se penchèrent pour mieux voir.

— D'où ça vient-il? Ça ne sort pas du Forty Mile! murmura une voix.

Cormack avait déjà avalé le quart de sa bouteille, sans respirer; il s'arrêta une seconde, et aussitôt les paroles commencèrent à lui monter à la gorge en hoquets de triomple :

— Cet or vient de ma mine! cria-t-il. Ma mine, à moi, Georges Cormack!... Ah! je vous le jure, mes boys, j'ai fini d'en manger, de la misère, depuis les temps que je peine pire qu'un dogue d'Esquimau... J'ai frappé avant-hier la veine, oui, une bonne, et je suis riche, riche, riche!...

Il but encore un coup, sortit en chancelant, s'en alla par les allées, buvant toujours, criant plus fort :

— J'ai trouvé l'Eldorado, moi, Cormack le gueux!... Ohé, les amis! Il y a vingt ans que je le cherche, mais je l'ai, à la fin des fins des fins!... A votre santé!... Eh! houp là!

A chaque porte, à la porte de la fille comme à celle du scorbutique, qui en oubliait son agonie, des visages étonnés ou incrédules apparaissaient maintenant, et, l'oreille tendue aux vociférations de l'ivrogne, échangeaient quelques mots à demi-voix :

— C'est Cormack, qui a épousé une Indienne Tagish, une Siwash[2]!

1. Cette relique historique a été acquise plus tard par un collectionneur, au prix de mille francs.

2. Prononcez : *Si-ouosh*, — appellation générique des Indiens au Yukon.

— Oui, un menteur... comme toute sa tribu de meurt-de-faim!

— Pourtant, il a de l'or, et du plus gros que celui d'ici! Henry l'a pesé.

— Est-il Dieu possible? Il a dû le voler!

— Je vous dis qu'on n'en a jamais vu de pareil.

— Riche! je suis riche, riche, riche! hurla de nouveau Cormack.

Il tremblait trop pour achever la bouteille, dont le goulot, manquant sa bouche, laissait tomber le wisky dans son cou.

Et le vent qui, tous les soirs, dix mois sur douze, remonte le fleuve pour souffler le froid et la mort, le vent du pôle ramassa, emporta en un confus mélange les cris du millionnaire, les gémissements du mourant, les chants de la prostituée : tout le long du Yukon ce fut une clameur lointaine, un bruit d'échos de plus en plus faible, — hou! hou! hou-ou! — peut-être les génies du fleuve qui riaient de la découverte du Klondike. — Toujours accroupi, l'Indien écoutait et avait peur.

Un groupe maintenant suivait Cormack. Il fallait absolument lui faire dire où il avait déterré ses vingt dollars. Mais, au lieu de répondre, il buvait, ou plutôt, cherchait à boire, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la tanière où il roula ivre-mort. Fort désappointés, les curieux furent obligés de l'y laisser cuver les drogues d'Oppenheim, Et, haussant les épaules, ils s'en retournaient.

— Est-ce qu'il se figure, ce Siwash, qu'il va nous faire courir les marécages avec des contes de soûlard? C'est de l'or de quelque arrivant de Californie... Il se moque de nous!

Tout était donc rentré dans le silence, au Forty Mile, quand survint un vieux trappeur canadien, Boucher, auquel on avait raconté la chose. Lui seul, peut-être, avec son camarade Juneau, pouvait obtenir la vérité du chasseur d'or. Cependant, lorsqu'il le vit à terre, il hocha la tête :

— Il en a pour vingt-quatre heures!... Quel malheur qu'on ne puisse rien apprendre avant les autres!... L'Indien, là-bas ne sait rien ou ne veut rien dire.

— J'ai un restant d'ammoniaque dans ma cabane, fit Juneau.

— Vrai? Par Jupiter, vous êtes un génie! aidez-moi à mettre Georges sur ses fourrures, et courez ensuite chercher le flacon... Moi qui n'y pensais pas!.., Ça va lui faire éternuer la vérité!

Dans un coin obscur, sans bouger, la *squaw* de Cormack guettait les amis de son mari : elle a raconté plus tard aux siens que la petite fiole du chasseur blanc contenait un esprit très puissant, puisqu'une fois entré dans le nez de Georgie, *Hi-ya*! il le fit sauter comme un saumon au bout d'un harpon! « *Ik-ta mika tum-tum*?[1] »

— Au secours! cria Cormack, entre deux éternuements. On m'empoi... Tiens, c'est vous, Boucher?

— Oui, mon vieux... Juneau et moi, nous venons de vous sauver la vie. Ce n'est pas moi, c'est Oppenheim qui vous avait empoisonné. Mais vous voilà mieux.

La conversation fut coupée court par une nouvelle crise : décidément, la médication était par trop énergique. Enfin, Georges reprit la parole, en pleurant de grosses larmes :

— Vous avez raison. Jamais je n'irai plus chez lui. J'achèterai un bar pour moi tout seul, et, dedans, j'y mettrai tout ce qu'il y a de meilleur, tout ce qui coûte le plus cher... Je suis riche.

— Sûr?

— Regardez !

Il montra sa fameuse cartouche. Boucher en examina une à une les pépites, les soupesa, les lécha même, pour mieux se rendre compte.

— L'or du ruisseau Napoléon ressemble à des graines de concombre, dit-il enfin; celui du Miller est rouillé, il a mauvaise mine: l'or du Glacier a la forme de cœurs. Celui-ci semble cassé d'hier. Comme il est gros! Cormack, mon vieux...

Il regarda autour de lui : la porte était fermée, et, dans la cabane, avec eux il n'y avait que Juneau et madame Cormack. Il reprit donc :

— Mon vieux camarade, où as-tu trouvé cet or? Donne-nous une chance avant les autres...

1. « Qu'est-ce que vous pensez de ça? »

— Oui, je te le dirai, Boucher, parce que toi, et Juneau, vous êtes les seuls qui ne vous soyez pas moqués de moi quand j'ai épousé ma Siwash... Et je l'aime mieux qu'une blanche, allez!... Écoute... Écoutez tous les deux...

Trois têtes se touchèrent dans l'ombre, échangèrent quelques mots à voix basse. Enfin, Boucher se releva :

— Bien sûr?... Tu ne voudrais pas te moquer de moi, dis, Cormack? Je commence à être vieux pour courir, et je suis si pauvre !...

— Pauvre! — cria l'ivrogne avec une exaltation extraordinaire, — tu dis : pauvre!... Tu peux être comme Mackay après-demain, sûr comme l'or que tu vois là... Seulement, dépêchez-vous, partez, courez, ramez dur! D'autres pourraient trouver la place... Moi, je vais dormir.

Juneau et Boucher se levèrent, sans ajouter un mot. Comme ils ouvraient la porte, Cormack les rappela.

— Sûr comme cet or-là... Y a-t-il une corde sous mon lit? Oui? Eh bien, si je vous trompe, revenez me pendre avec... je me laisserai faire !

Un petit groupe attendait au dehors; on interrogea les deux amis : ils répondirent qu'il n'y avait pas moyen de rien apprendre pour le moment, que Cormack avait fait « la fête » et que, par conséquent, il fallait prendre patience bon gré mal gré. Puis, ils rentrèrent dans leur cabane, la verrouillèrent, sortirent à la dérobée par derrière, et s'en furent droit à leur canot sur les bords du fleuve.

— Boucher, fit Juneau, va chercher des provisions pour dix jours ; moi, j'irai querir le jeune Mac Donald. Il nous faut de l'aide pour remonter le courant : autant lui qu'un autre : quand il veut il a des bras solides... et je parie que, d'ici à deux heures, Cormack aura parlé de nouveau. Allons, vite !

Ils se pressèrent tellement, les deux vieux, que vingt minutes plus tard leur petite embarcation disparaissait en amont ; pas assez vite, pourtant, pour qu'Oppenheim ne les aperçût tandis qu'il fermait sa porte en bâillant une dernière fois. Debout, à l'arrière, Juneau guidait l'embarcation au moyen de sa gaffe, tandis que Mac Donald, à l'avant, courbé sur la sienne, avançait à force de « rétablissements ». Au milieu, Boucher reprenait haleine en attendant son tour.

Et, quarante-huit heures durant, avec à peine deux heures de sommeil et quelques haltes pour manger, les trois voyageurs se remorquèrent ainsi, tantôt à la gaffe, tantôt à la corde, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en face des huttes indiennes du Thron-diuck[1], — « la rivière aux poissons ». — Alors, Boucher se leva et, montrant du doigt les eaux transparentes de ce quasi torrent :

— C'est là, dit-il.

Pour mieux voir, les autres se mirent à genoux. Un souffle froid sortit des montagnes, passa sur le marécage où devait surgir Dawson City, et s'en vint les frapper au visage. Juneau dit :

— Brrr! abordons, voulez-vous? Ça sent la mort par ici: une tasse de café nous ravigotera.

— Certes, oui, et aussi un peu de sommeil, puisque nous voilà arrivés. Quel métier de cheval depuis deux jours! La corde m'a scié l'épaule en deux... Et tout ça, peut-être, pour faire rire Cormack. Bah!

Mac Donald, qui parlait ainsi, avait une volonté d'enfant dans un corps d'homme. Du moins, c'est ce que pensa Boucher, qui se redressa de toute la hauteur de ses soixante et onze ans sonnés.

— Jeune homme, fit-il, vous pouvez vous arrêter, si le cœur vous manque. Moi, j'irai jusqu'au bout avec Juneau... Hein, vieux?... Oui, j'irai, quand même je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux!... Pour une fois, Cormack n'a pas menti, je le sens, je le devine, et, ce soir même, je planterai mes piquets à côté des siens.

Vraiment, sans le savoir, il était magnifique ainsi parlant, le trappeur canadien, sa longue barbe de prophète ruisselant d'eau et de sueur, ses bras tendus vers le Thron-diuck, tout son vieux corps de fer raidi pour un suprême effort. Très près, derrière ces montagnes noires, l'or était là, l'or des jaunes pépites crachées en masse par les volcans des temps inconnus; il les voyait, il les sentait, il les respirait, ah Dieu! et, par sa bouche édentée, elles criaient maintenant aux indécis de la première heure : « Venez! venez

1. Le nom indien du Klondike.

donc! nous sommes les maîtresses du monde, et vous n'aurez qu'à vous baisser pour nous avoir! » Et voilà que, pour les saisir, cinquante ans d'énergie jetée à la vie sauvage des bois revenaient au vieillard, le secouaient d'une fougue pareille à celle de sa jeunesse, le relevaient une dernière fois pour vaincre ou pour mourir.

Le petit Écossais baissa la tête ; ses yeux gris, un peu doux, évitèrent ceux de Boucher. Il saisit un aviron, et se prépara à traverser le Yukon, dont le courant, à cet endroit, est si violent. Juneau, qui avait approuvé son camarade, regarda en aval et poussa un cri de surprise :

— Holà! qu'est-ce qui vient par là-bas?

C'était un canot de trente pieds de long sur quatre de large, qui, à force de pagaies, coupait le fleuve mieux qu'un poisson au printemps. Huit hommes s'y trouvaient, et parmi eux, au premier rang, Henry Oppenheim.

— Dépêchons! Ils nous ont suivi!... Vous l'ai-je assez répété qu'il ne fallait pas perdre une seconde!... Nous aurons du mal à arriver les premiers.

Boucher s'excitait de plus en plus, tandis que ses compagnons ramaient à faire éclater chacun de leurs muscles.

— Hardi, les gars! Forty Mile s'est vidé derrière eux, je parie... mais nous arrivons... nous y sommes... un coup à droite, Juneau... oh!

Le canot venait d'entrer dans les eaux à crêtes blanches du Klondike : elles bouillonnèrent autour en le bousculant ainsi qu'une chose morte. Juneau donna un coup à faux, la frêle embarcation vira brusquement, reçut un paquet d'écume, et, presque aussitôt, se renversa sur les mineurs. Par derrière, sur le grand canot de guerre qui avait su éviter ce dangereux remous, il y eut un éclat de rire : après tout, Henry et ses hommes arrivaient les premiers... Ou plutôt, en même temps... Car, comme ils touchaient terre, on vit émerger un peu plus loin la tête blanche de Boucher. Les lèvres au ras de l'eau, il nageait à la façon des anguilles, avec de petits crachements, juste de quoi ne pas trop avaler d'eau à la glace... On lui tendit les mains, il se hissa sur la rive, où il avala une rasade de wisky, et, sans plus tarder, on se mit en route. Le vieillard se secoua et regarda la rive opposée

que ses camarades avaient réussi à gagner. Pour traverser, il leur faudrait attendre maintenant un canot indien. Il arrondit ses mains en porte-voix :

— Je pars, cria-t-il. Vous me suivrez quand vous pourrez. Bonne chance !

Alors, commença vraiment son calvaire. Les hommes d'Oppenheim étaient plus jeunes, moins fatigués : ils trottaient à travers les cailloux, la mousse, les marécages, sans s'arrêter, droit sur l'est, tantôt par les coulées d'orignal ou d'ours, au fond des vallées étroites, tantôt suivant le faîte dégarni des montagnes. Au flanc d'une colline, Boucher glissa jusqu'à un petit glacier où il se releva noir de boue dégelée : il lui fallut courir pour rejoindre la petite troupe qui ne regardait même plus en arrière, mais qui marchait, marchait toujours, laissant parfois échapper une parole.

— Je prendrai le 3. — Non !... c'est le beau-frère de Cormack, Tagish Charlie. — Alors le 4 ! — Moi, j'attendrai d'avoir vu le bas et le haut de la découverte. — Allons, qui est-ce qui nous retarde, en avant ? — Hue donc !...

Le thermomètre, s'ils en avaient eu, aurait marqué 35° après une nuit de gel. La sueur descendait en filets le long de leurs corps maigres et nerveux, entrait dans leurs yeux où son sel les brûlait mieux que la réverbération du soleil sur la glace. Ils allaient toujours, écrasant les crocus, les anémones, les touffes de roses sauvages, toutes les fleurettes sans parfum de l'extrême nord. Derrière eux, comme après un vent d'orage, les hautes mousses se relevaient sur le sol gelé ; un caribou bondit presque sous leurs pieds, puis, surpris, les regarda courir ; une corneille croassa deux fois ; des pies, qui les suivaient en caquetant de branche en branche, se jetèrent sur elle, la chassèrent à coups de bec et d'ongles. Eux ne voyaient rien, n'entendaient plus ; ils venaient de déboucher sur une montagne en dos d'âne que l'on a nommée plus tard Gold Hill, — le Mont d'Or, — et Oppenheim, s'arrêtant pour reprendre haleine, tendit le bras vers le nord.

— C'est en bas... à deux milles... sur le ruisseau qui vient du sud.

C'était une large vallée, remplie d'épinettes noires, de bouleaux gris d'argent, de peupliers dont les feuilles frémissaient

entre la fraîcheur de l'eau qui courait en dessous et la chaleur du soleil à son zénith. Plus haut, s'étageaient les dômes, ces monstrueuses croupes arrondies par les glaciers préhistoriques, d'où sortait une gigantesque pieuvre de ruisseaux aurifères. Immobile, Boucher eut un éblouissement : un feu d'artifice éclata dans ses prunelles dilatées, l'inonda de lumière, puis disparut soudain et le laissa dans d'horribles ténèbres. Il tomba à genoux, se releva, appela ou crut appeler :

— Juneau ! oh ! Juneau, venez...

Il retomba, et, avant qu'on eût pu l'accrocher, roula le long de la pente abrupte jusque dans le petit ruisseau qui, descendant de l'ouest, lui, allait se jeter dans celui de Cormack.

Oppenheim et sa bande eurent beaucoup de peine à descendre par la même trace ; une fois en bas, ils firent le cercle autour du corps.

— Il est fini, le vieux ! il faudra revenir l'enterrer quand nous aurons marqué nos *claims*...

— Mais il respire encore !... Tiens ! regardez ce qu'il a dans la main... C'est un avis de prise de possession, tout prêt, à l'encre. Ah ! le vieux malin !

— Donnez-le-moi, — dit un nommé Whipple. — Je vais l'attacher sur cet arbre au-dessus de lui. Ce sera son terrain, au *Frenchy*[1]. Personne qui en veuille ?

— Vous vous moquez de nous ? Ce ruisseau n'est qu'une pâture à orignal. Il doit y avoir autant d'or que dans vos poches, Whipple, et c'est pourquoi nous lui donnerons votre nom. Adjugée, la découverte de Whipple Creek, à Jean Crapaud, de son nom Baptiste Boucher, mort ou vivant !

On rit beaucoup de la saillie d'Oppenheim. Les cœurs se faisaient légers, si proches du but. Whipple haussa les épaules et jeta un mouchoir sur le visage du « crapaud français ».

— Ça m'est égal, vous savez... Il est probablement plus heureux que nous, à cette heure !... Allons, filons.

Déjà ils étaient loin Sous l'écriteau : « Je réclame cinq cent pieds de gisements aurifères le long de ce cours d'eau... etc. », Jean-Baptiste Boucher dormait bien, ce

1. Dimutif familier de *French* (Français).

22 août 1896. Sa vieille figure, salie de sang et de boue figés à travers d'innombrables rides, disparaissait sous un nuage de maringouins : jusque entre la vie et la mort, ils lui chantaient l'éternelle chanson d'Alaska; très haut, planant au milieu des nuages, un grand oiseau se demandait ce que pouvait bien être cette chose inerte en bas des montagnes.

Et c'était pour cet écroulement au seuil de la terre promise que, trois quarts de siècle auparavant, en l'église Saint-Jacques-de-Batiscan, non loin de Québec, le carillon venu de France avait célébré l'arrivée d'un chrétien de plus en Canada.

VI

St MICHAËL, 27 JUIN 1897

Or, en ces temps reculés qui sont d'hier, comme la Sibérie, sa sœur jumelle du détroit de Behring, l'Alaska n'était qu'une prison de glace : chaque été, elle ouvrait ses portes pour recevoir un certain nombre de désespérés; deux ou trois navires, arrivant de Californie, les déposaient à St Michaël, à l'entrée du Yukon, où de petits transports à roues, d'un faible tirant, venaient les prendre pour remonter à l'intérieur des terres, et les semer çà et là dans les campements du cercle arctique, Fort Yukon, Circle City ou Forty Mile.

Là, l'immensité sur leurs têtes comme sous leurs pieds, ils s'en allaient au hasard des montagnes de glace, des vallées profondes que réveillent pour quatre mois le soleil, et ils en fouillaient le sol, pour ne pas mourir de faim : — car ils y trouvaient de l'or, juste de quoi acheter les provisions apportées de deux mille lieues et plus, pas assez pour s'en retourner. Mais ils avaient l'espérance, que n'ont pas les forçats du tsar; ils *savaient* qu'un jour viendrait où leur pic frapperait enfin les trésors rêvés. Oui, ils le savaient comme on sait qu'un Dieu existe quelque part autour de nous : et cette pensée unique, — toute leur âme, toute leur vie, — cette patience et cette foi leur faisaient braver la plus misérable existence du monde

jusqu'à l'heure où le froid, quelque soir, au bord d'une coulée de glace, venait calmer leurs cervelles malades, et les endormir du sommeil qui guérit si bien les plus mauvaises fièvres.

La grande ville de l'or et des jolies femmes, San-Francisco, qui n'oublie pas son passé, parlait souvent de ce mystérieux nord au seuil duquel, en 1880, un Canadien, Joseph Juneau, avait trouvé du quartz aurifère. Son *claim*, vendu deux mille francs, était devenu cette fameuse Treadwell où des centaines de pilons, sans jamais s'arrêter, sauf à Noël, dévorent, toutes les vingt-quatre heures, quinze cents tonnes de pierre. Et les touristes qui passaient par là, l'été, emportaient dans la tête la monstrueuse plainte de la silice frappée, broyée, jetée en poussière parce qu'elle est riche. Elle les poursuivait au cours de leur tranquille croisière, le long des fjords de la côte, elle leur redisait sans trêve, à eux, dont les pères avaient découvert les trésors de la Californie : « Qu'y a-t-il derrière ces montagnes où a disparu Juneau? On ne l'a plus revu... et les Indiens parlent de rivières pavées de lourds cailloux jaunes, et de volcans qui vomissent du *com-juk*, un minerai qui doit être de l'or ou du cuivre... »

En 1897, les mêmes anciennes rumeurs affluèrent avec une vigueur nouvelle, — sans que rien, d'ailleurs, parût les justifier. — Lorsque Tom Tildenn s'embarqua, un matin, avec Patrick O'Hara, sur l'*Excelsior*, de la *Pacific Coast Steamship Co*, Fred Sims, le Californien qui lui avait conseillé d'aller tenter fortune au Yukon, lui cria en guise d'adieu :

— Bonne chance!... Revenez-nous milliardaire avec toutes vos dents!... C'est du nord, à présent, que nous viennent les dollars!

L'ex-*policeman* lui coupa la parole; debout, à côté de son maître, ou plutôt de son camarade, il lançait en l'air son feutre, rugissant à chaque fois :

— *Yoho!* les *boys*! En avant vers la fortune! Eh! houp là!

Les *boys*, qui mâchaient leur chique sans rien dire, se prirent enfin à son bel enthousiasme. Ce gros garçon, si plein de santé et d'entrain, méritait assurément de réussir. Des mains se levèrent, il y eut des chapeaux et des foulards agités à bout de bras, puis une clameur :

— Bravo!... Trouvez la veine, mon fils!... Laissez-en un peu pour les autres!... *Yoho*, Frisco!

Et l'*Excelsior*, qu'un petit hercule de remorqueur avait tourné au nord-ouest, commença à frapper l'eau verte de son hélice pour s'en aller au pays des ours blancs et des icebergs. Une patte en l'air, ses yeux jaunes sur le néant, Caton humait la brise à l'avant du navire. Pat se retourna vers Tildenn, et demanda :

— Pourquoi le *gentleman* vous a-t-il souhaité de garder vos dents? Elles m'ont l'air d'être encore plus solides que les miennes.

Tom ne répondit pas : comme le chien, il regardait au nord, et, pour en déchirer le brouillard, il eût donné dix ans de belle santé saine et forte, même... même, peut-être, à côté d'Aélis! Cependant, c'était pour elle qu'il voulait la fortune, — cette fortune qu'elle lui avait fait perdre. — Du moins, il le croyait; et, durant les jours de *farniente* qui le bercèrent tranquillement au gré du Pacifique, ce fut cette pensée, — Aélis ou l'or, l'or ou Aélis, il ne savait trop, puisqu'il ne pouvait plus les séparer, — qui l'aida à supporter une terrible réaction morale.

Il était tombé de trop haut pour n'en pas rester longtemps assommé. Ainsi que beaucoup de ses compatriotes, dès le début de sa vie, il avait fait une telle dépense d'énergie qu'il ne lui en restait plus guère au moment où il en avait le plus grand besoin. L'excitation du prochain départ, la fièvre de sa grande résolution lui avaient fait oublier, ou plutôt l'avaient empêché de se rappeler le « vendredi noir », l'arrivée au haut de l'échelle, la dégringolade plus rapide encore. Quand il se retrouva seul avec lui-même, sur l'océan, au milieu d'une centaine d'aventuriers dont il se distinguait *encore* par les mains ou la tournure, quand il vit devant lui, en chair et en os, ce qu'il serait demain, il eut horreur de sa détermination. Qui donc pourrait lui ôter de derrière le front le souvenir des jours heureux? Est-ce que la vie serait endurable si le passé, si son passé revenait ainsi le faire saigner et crier en dedans? Il regarda fixement l'eau profonde : au soir du quarantième degré de latitude, elle se rayait de phosphorescences nacrées, où, fantastiques, dansaient les phoques, en route,

eux aussi, vers la mer de Behring. Avaient-elles l'air assez heureuses de vivre, ces bêtes-là, devant lui, animal raisonnable doué d'un corps et d'une... Bah! catéchisme de deux sous!

Un museau humide lui poussa la main : Caton venait demander une caresse. O'Hara, qui le suivait, acheva de rompre son rêve.

— Monsieur Tildenn?... Combien d'argent faut-il pour être heureux?

Tom eut un sursaut, puis se mit à rire :

— Ça dépend!...

— De quoi?

— De la femme qu'on a.

Les deux hommes se turent, un moment; alors, Pat :

— Oh! la mienne, monsieur... La pauvre vieille se contente d'une bouchée de pain, quand elle m'a avec!...

Tom ne répondit rien, mais il se rappelait maintenant celle qui se promit à lui le jour de sa ruine; il se dit tout bas :

« Alors... qu'allons-nous faire en Alaska?... »

*
* *

Huit jours après cette conversation, l'*Excelsior* traverse le 54° de latitude pour aborder à Unalaska. Ces gigantesques rochers noirs, où viennent pleurer tous les nuages du monde, sont les portails de l'Inconnu, de cette mer jadis russe, entre les deux Sibéries, — celle d'Europe, celle d'Amérique, toutes deux tombeaux d'hommes et tombeaux d'or. — Peu à peu, quand on les a franchis, les rivages du « Grand pays d'au-delà[1] » sortent des flots, l'île de Runivak apparaît ainsi qu'une tortue monstrueuse dormant sur l'eau, puis le bec du cap Romanzof, d'où se lancent, pour pêcher en caïack, les Esquimaux « Innuits ». Enfin, voici un immense delta de plaines, ou plutôt, de marécages verts, déchirés par les eaux noires du roi des fleuves arctiques. C'est le Yukon, qui, l'hiver, gèle jusqu'à soixante pieds de profondeur. Le lendemain nos argonautes arrivent à

1. *Al-ay-ek-sa.*

St Michaël, où l'*Alaska Commercial Company* et la *North American Company* ont établi leurs quartiers généraux. L'*Excelsior* jette l'ancre et attend le premier bateau qui descendra de l'intérieur à la suite des glaces.

Le 25 juin de cette année 1897, une véritable tempête chasse au sud les icebergs du détroit ; les courtes lames dures de ces mers sans profondeur remontent l'embouchure du Yukon, saisissent le *Portus B. Weare*, qui est arrivé au milieu du delta, sont bien près de réussir à l'entraîner au large, où il aurait infailliblement sombré. Aussi, quand deux jours plus tard il arrive à St Michaël, les marins de l'*Excelsior* ne sont pas trop étonnés des hourras qui éclatent en feux de file à son bord. Sans doute, ces braves gens célèbrent la vie, qui, une fois de plus, a triomphé de la mort sur cette traîtresse de Behring. Quelle peur ils ont dû avoir, pour crier ainsi, à présent qu'ils sont au port ! Tenez, voyez ! il y en a deux qui dansent sur le pont. On jurerait des ours sur un glaçon à la dérive ! Vraiment, ils sont fous... Ils sont fous à lier... Quand leur coquille de noix rase le steamer, toutes les bouches de ses passagers sont ouvertes, toutes les langues de ces mineurs, qui avaient à peu près perdu l'usage de la parole dans leurs déserts, s'agitent et hurlent, tandis que les bras en l'air télégraphient des choses absolument incompréhensibles. Des chiens malamutes, les deux pattes sur le bord, le museau vertical, glapissent mieux que leurs maîtres, et, par moments, sur toute cette clameur, on entend passer un mot, trois syllabes étranges, toujours les mêmes : « Klonn-daï-ick !... Klonn-daï-ick !... »

Enfin, il se fait une accalmie relative ; son porte-voix aux lèvres, le capitaine de l'*Excelsior* hèle ces démoniaques :

— Ohé ! qu'est-ce qui se passe là-bas ? Avez-vous le feu à bord ?

On entend un éclat de rire qui sonne drôlement. Puis une sorte de figure humaine saute sur la poupe ; ses vêtements en loques claquent au vent, mais sa voix — une rude voix, par Jupiter ! — jette la réponse :

— Nous avons des millions ! nous avons trouvé...

Ses camarades ne le laissent pas achever : on le tire en arrière. Il s'agrippe au premier venu ; les voilà maintenant

qui, enlacés, recommencent la valse de tout à l'heure, en scandant de plus belle ce rythme magique : « Klonn-daï-ick !... Klonn-daï-ick !... »

Sur la rive, réveillés par ce tapage, les Esquimaux sortent de leurs égouts : rangés en ligne d'athlètes à belle peau luisante d'huile de poisson, pères, mères, enfants, les yeux écarquillés sous leurs couronnes de cheveux à la dominicaine, ils regardent descendre les revenants pâles de l'intérieur.

— *Pilton !* murmurent-ils.

Ce qui veut dire en *chinook*, — le jargon franco-anglo-russe du nord-ouest : — « Ils ont perdu la raison. »

Les mineurs n'y prennent garde. Ce sont de vrais squelettes : les longs cheveux, la barbe clairsemée déguisent mal l'horrible émaciation. A première vue, O'Hara en est vivement impressionné quand il vient prendre des nouvelles avec Tildenn. Rien que sur leur mine, la police les arrêterait tous, à New-York ! Et quelles guenilles vermineuses !...

Soudain, l'une d'elles lui adresse la parole :

— Avez-vous un bout de tabac, vous ?

— Certainement ! Tenez... Et alors, vous avez trouvé un peu d'or ?

— Un peu d'or ?...

La guenille jure deux fois et ajoute :

— Avez-vous un million de dollars en poche ?

— ???

— Non ? Eh bien, ça revient au même... car, si vous l'aviez, ce ne serait pas assez pour acheter mon *claim* du Bonanza... Et nous sommes deux cents à en avoir autant. Pas vrai, Williams ?

— Parbleu ! Il en reste même pour ceux qui n'arriveront pas trop tard... Seulement, il faut emporter des provisions, beaucoup de provisions. Il n'y a plus rien à manger passé Circle City... Avez-vous des oignons sur l'*Excelsior* ? Je donnerais cinq dollars pour un oignon cru.

— Vous dites ?...

— Il a le scorbut, — fit la première guenille. — Les légumes frais vont le guérir... Voulez-vous venir voir mon or ?

Pat le suit dans une cabine où, assis sur des bidons de pétrole, des boîtes de conserves même, des bouts de troncs

d'arbres creux, trois hommes fument et jouent au poker. Des carabines sont en travers des couchettes, étagées à deux pieds et demi les unes des autres.

— Ohé! crie leur ami, en voilà un qui vient du dehors et qui ne veut pas croire sans voir.

Ils se levèrent ensemble et Pat vit de l'or partout dans ces récipients bizarres, dans les couvertures relevées et attachées aux quatre bouts, jusque sur le plancher, où le roulis l'avait fait déborder. Et chacune des soixante cabines du *Portus B. Weare* recélait les mêmes trésors en pépites fauves, et, à voir ce ruissellement inouï, l'ivresse, qui fait si vite courir le sang à travers le corps, l'ivresse des incroyables réussites vous montait à la tête, vous faisait crier bientôt comme les autres :

— Hourra! vive le Klondike! — L'endroit le plus riche du monde! — Les trésors de Saba! — Circle City n'a plus personne! — Plus que deux blancs au Forty Mile!... Hourra pour le Bonanza! — L'Eldorado est tout en or! — Vive Dawson City !

Oh ! le chœur fantastique ! Berry et sa mascotte Ethel, avec six cent mille francs ! Anderson, le va-nu-pieds de Frisco, avec quatre cent mille ! Stanley, le désespéré de New-York, avec cinq cent cinquante mille! Clements, deux cent cinquante mille ! Kulju, Carelais, Picotte, Bergevin, Desrochers, tant d'autres, hier si pauvres, aujourd'hui si riches!... Oh ! l'extatique tintement de leurs trésors, le suprême anéantissement de la chair, du sang, de l'âme, devant le roi du monde!

— Et, disaient-ils, les plus riches d'entre nous sont restés aux mines parce qu'ils sont les plus ambitieux.

Pat O'Hara est plus ivre qu'il ne le fut jamais aux bonnes veillées de la 109e rue ; et, comme il a grand cœur, il s'en va de cabine en cabine offrir son flacon de wisky aux revenants, jusqu'au numéro 11, où il trouve un jeune garçon couché sur son or et qui lui répond : « Non », sans ouvrir ses yeux malades.

— Prenez, prenez, ça vous fera du bien! insiste Pat de sa bonne voix d'ivrogne. Qu'est-ce que vous avez?

— J'ai plus d'argent que je n'en dépenserai jamais!

— Mais alors...

— Laissez-moi tranquille, voulez-vous? Comme tout le monde, j'ai eu de la chance et de la malchance.

Ce disant, il lève un peu la tête; Pat aperçoit sa bouche : il n'y a plus que des trous et du sang noir à la place des dents. Il en recule d'horreur, et, du coup, le scorbut le dégrise. Il se rappelle le souhait de Fred Sims, au départ, commence à le comprendre, et met la main sur le loquet de la porte.

— Désirez-vous quelque chose?

— Avez-vous du chocolat?

— J'en ai dix livres dans ma cabine de l'*Excelsior*.

Le jeune homme entr'ouvre les paupières : une flamme revenue de très loin, comme dans un feu mort, en jaillit subitement.

— Courez me le chercher! Tenez...

Au hasard, il fouille sous sa couverture, y prend une poignée d'or, et tend au visiteur environ cent dollars. Pat les prend et se sauve, bouleversé. Il tombe au milieu d'une bande qui regarde se battre trois chiens, — deux malamutes, et, au bout de leurs crocs, Caton.

— Caton, ici! Arrière, chiens de sauvages!

— Tirez votre puce, — crie un mineur; — sûr, elle va se faire dévorer crue! Les dogues n'ont pas mangé depuis quatre jours.

On les sépare, et Caton sort à moitié mort de la bagarre. Son maître se retourne vers le groupe de millionnaires :

— Ah çà! est-ce qu'on meurt de faim, là-haut, bêtes et gens? Quel diable de pays est-ce donc?

Il y a un silence; puis, une voix s'élève on ne sait d'où :

— Vous l'avez dit : c'est un sacré pays! Voilà ce que c'est.

Sous ces yeux qui brûlent, devant ces visages ravagés par l'anémie et la famine, ces bouches saignantes qui s'ouvrent malgré elles pour manger, l'Irlandais a un frisson d'homme gras. Il prend son chien sous le bras, court à la cabine du *boy*, lui rend son or en disant très vite, sans le regarder :

— Reprenez les pépites; je garde mon chocolat. Charité bien ordonnée commence par...

Mais il n'achève pas, car il éprouve une grande honte; et,

pour la secouer, il s'en va raconter à bord de l'*Excelsior* l'inimaginable découverte du Klondike. Seulement, à travers le flux inutile de ses paroles, il y a une terreur dont il ne parle pas et qui saute derrière chaque pensée, comme ces monstres qui talonnent les enfants dans leurs cauchemars, qui se rapprochent et qui vont les...

Tout à coup, elle le fait s'interrompre au milieu d'une phrase : venant de terre, quelque part dans cette pluie fine qui tombe trois cent soixante jours par an, à St Michaël, un jappement s'est fait entendre... Tenez, encore : écoutez !... Là, derrière cette montagne de glace... quelque chose qui a faim, toujours faim et qui crie, qui crie...

Les oreilles droites, clopin-clopant, Caton se relève, renifle la brise, prend son élan et se jette à la mer.

— Grand dieu ! il se suicide !... Caton, ici, Caton !... Jetez-lui une bouée de sauvetage !

L'ancien *policeman* se penche par-dessus bord, comme si, lui aussi, il voulait sauter à l'eau. On le retient ; le chien jaune, du reste, sait admirablement nager : le voilà qui s'en va au rivage, le petit bout de son museau à chaque instant recouvert par les vagues. Une fois sur le sable, il se secoue, regarde l'*Excelsior* et semble hésiter.

— Caton ! Caton !

Il va se remettre à l'eau pour revenir à son maître, quand, le jappement lugubre sort une seconde fois du brouillard ; et le roquet du Labrador, le porte-bonheur de Tildenn et d'O'Hara y disparaît sur trois pattes... On n'entend plus que les gouttelettes de pluie dans le néant.

Pat s'en est allé se jeter sur son lit : il n'a plus envie de crier, de fumer ou de boire. Le front lui fait si mal !... Le scorbut, l'alcool, les millions, Caton perdu on ne sait où, le bout du monde et le désespoir d'un ciel si bas qu'on le touche de la tête entre les icebergs et les rochers de la côte, tout cela y sonne, y cliquète, y tourbillonne épouvantablement, avec, par-dessus tout ce branle-bas, le dernier cri d'une femme sensée :

— Brute ! oh ! brute d'homme ! est-ce que tu pourras mieux te saouler quand tu l'auras enfin, ta fortune maudite !...

VII

ROBERT D'AZAY

On lui avait répété depuis l'âge de raison que la France était une très vieille nation à son déclin ; — les Anglais disaient : *a decaying nation*, et les Français le répétaient. — Sans doute, elle avait eu un passé prestigieux, mais c'était un passé, propre aux siècles héroïques où d'autres nations plus jeunes, plus vigoureuses, n'avaient pas encore surgi du sol ; quant au présent, quant au futur, s'il fallait absolument en parler, c'était pour convenir en famille qu'il serait celui de la Pologne. On avait bien poussé quelques rejetons çà et là, au cours de ces dernières années, à travers trois parties du monde ; mais ils croîtraient pour d'autres, à l'instar du Canada, puisque la nation n'avait jamais su coloniser. Pour mieux l'en convaincre, enfin, — car, à vingt ans, les petits Français eux-mêmes ont encore de singulières illusions, — on lui avait énuméré, classé, étiqueté soigneusement tous les défauts de sa race, et, par là-dessus, en guise de méditation, il avait dû lire ces savants ouvrages qui furent traduits en dix langues, — et qu'il retrouva plus tard jusque dans les ports des îles Aléoutiennes, — où la supériorité d'autrui est démontrée par A + B.

Or il arriva que cet homme ainsi formé, ce vieillard de vingt ans, Robert d'Azay, eut une velléité d'indépendance : un beau jour, il déclara aux siens qu'il allait s'expatrier, non pas au compte de l'État, comme « fonctionnaire », ou bien encore, pour « diriger » de grands intérêts « industriels », mais pour voler de ses propres ailes, lui, Robert d'Azay, onzième du nom. La famille, éperdue, commença par le mitrailler de ces mille et un proverbes qui, depuis des générations, défendent aux petits Français de franchir le bord du duvet domestique. Est-ce que pierre qui roule amasse de la mousse ?... Tout vient à point à qui sait attendre ?... Ah! heureux,

Heureux qui vit chez soi,
De régler *son avoir* faisant tout son emploi.

En outre, un oncle très majestueux lui parla d'une « protection » qui pourrait lui faire obtenir une « place ». — Une place, entends-tu ! le rêve et l'ambition permis, puisque c'est le gîte et le souper assurés... Pour le reste, un sien cousin affirma qu'il finirait par lui trouver une « dot », de quoi être heureux comme papa et comme maman, trente ans de becquetage au nid... pourvu qu'il eût moins d'enfants, disons un ou deux au maximum, en vertu du savant Malthus !

Le croiriez-vous? Cet insensé ne voulut rien entendre. Pas même la circulaire ministérielle qui, redoutant l'esprit d'aventures, cria un jour à trente-six mille communes : « Méfiez-vous des fièvres d'or d'Amérique!... On vous parle du Klondike! Vous y laisserez vos os! »

Robert se dit que, mort pour mort, puisque tout en vient là, il valait mieux, en attendant, vivre d'espérance, et non de résignation : son ancêtre, le premier de sa race, avait-il réfléchi et ruminé si longtemps avant d'entreprendre la fortune sur laquelle avaient vécu huit générations de ses descendants ?

Si les temps avaient changé, le principal des moyens de réussite était resté le même : la volonté. Comme il croyait l'avoir, une heure vint où il boucla sa valise pour ces lointaines régions d'Alaska, et, brouillé avec tous les siens, quelques milliers de francs en poche, il s'en fut à la découverte des trésors d'Amérique.

Il connut donc l'affreuse angoisse de la mise en route vers l'inconnu. Il éprouva la suffocation de l'arrivée en terre étrangère, l'affolement de ceux qui se sentent perdus, loin de la patrie, à l'heure où s'en va le vaisseau qui les jeta négligemment à la côte. Afin de mieux l'écraser, ce misérable déchet de l'ancien continent, de gigantesques blocs de pierre escaladaient les cieux, où grimpaient, où descendaient des millions de fourmis affairées ; sur sa tête glissaient de fantastiques chemins de fer, qui faisaient la nuit devant ses pas, et il marchait toujours dans un désert de trois millions d'hommes... Ah! qu'il eut donc froid au cœur, parmi les visages hostiles ou gouailleurs, l'indifférence de ces foules si actives, refusant de perdre dix secondes à interpréter son mauvais anglais du collège ! Même, sitôt après son coup de tête, il regretta le ciel de France ; il invoqua les gens sages qui lui avaient

adressé leurs malédictions au départ, il se frappa la poitrine au souvenir des proverbes, sagesse des nations : — comme ils avaient raison !

Et puis, peu à peu, comme son jeune cœur lui criait, quatre-vingts fois par minute, qu'il ne voulait pas mourir, lui, mais faire du sang pour se battre et triompher, il releva la tête, il emplit ses poumons de l'air électrique du nouveau monde ; et l'esprit nouveau vint en lui, mit en déroute l'archi-vieille civilisation qui momifie au berceau les petits des races fatiguées. Robert vit les palais blancs qu'élevait dans l'impériale cité de la république le fils d'un mendiant vomi par Berlin vingt ans auparavant ; il fit le tour d'une université et d'un parc, don royal d'un ancien forgeron du sud de la France ; le labyrinthe de fer de l'*Elevated*, c'était l'œuvre d'un seul homme, jadis décrotteur au coin de la 6e avenue, et qui, de temps à autre, pour mieux se rendre compte du chemin parcouru, venait s'asseoir sur la boîte de son successeur. « Cirer, M'sieu ? » hurlait le petit nègre : et « M'sieu » disait oui, pendant qu'il vérifiait, chronomètre en main, la fusée de ses aériens express... Et partout, à chaque artère de la ville monstrueuse, d'autres souvenirs, d'autres réussites se levaient devant Robert, lui prenaient la main pour l'aider à marcher en avant, toujours avant, en pleine lutte pour la vie. « Ce qu'ils firent, les gueux d'hier, pourquoi ne le ferais-tu pas, toi, le gueux d'aujourd'hui ? Ici, toutes les chances sont égales pour tous !... »

Tout cela continua de chanter dans la tête du jeune homme, tandis qu'il traversait le continent, de New-York à San-Francisco, où il s'embarqua pour la Mecque du nord... Le Klondike ! d'un bout de l'Amérique à l'autre, ce seul mot faisait bouillir les cervelles ; une véritable armée montait à l'assaut des trésors dont le *Portus B. Weare*, neuf mois auparavant, avait apporté la palpable évidence. Ce fut donc avec des milliers d'autres hallucinés qu'il débarqua à Skaguay, le camp frontière qui, depuis un an déjà, montait la garde américaine au fond du canal de Lynn. Une vie intense circulait à pleins torrents dans ses veines ; sans doute, elle justifiait à elle seule son entreprise d'outre-mer ; il commençait à se sentir en condition.

C'était, d'ailleurs, cette exaltation qui seule permettait de

survivre au chaos, à l'effroyable tohu-bohu de ces débarquements quotidiens d'arches de Noé par des marées de trente pieds de hauteur. Ajoutez les prétentions extraordinaires de M. Moore, le constructeur du quai unique traversé à chaque instant par un homme, un chien, un cheval ou une vache. Il avait inventé un tarif qu'un des compagnons de Robert d'Azay, J.-H. Secretan, a immortalisé plus tard dans les souvenirs de son expédition [1]. Ainsi, on payait :

Pour regarder le quai	1	dollar	
Pour reprendre haleine sur le quai.	1	—	trois quarts
Pour cracher sur le quai.	2	—	
Pour marcher sur le quai	2	—	et demi
Pour parler à un homme qui dit connaître le quai	2	—	trois quarts
Pour mettre une valise sur le quai .	3	—	
Pour enlever la même et s'en aller du quai.	4	—	

Moore est devenu millionnaire : comme les autres, Robert d'Azay laissa la moitié de sa bourse entre les griffes de ce bienfaiteur ingénieux. Puis, sans s'arrêter dans le village, il commença à escalader le fameux Chilkoot, avec trente mille autres bêtes de somme à deux jambes, les reins cassés sous leurs provisions de dix mois. Ensuite, la brise des lacs l'aida à faire avancer son traîneau sur la glace déjà craquelée par le printemps, et, quand il eut franchi le fond de chaudière où bouillonnent les rapides du White Horse, il fut happé par la rivière des Quarante-huit kilomètres, au sortir du lac Laberge, et jeté, après une course furieuse, au confluent du Teslin. La plupart de ses compagnons étaient restés sur les lacs à attendre la débâcle finale. Lui se laissa emporter par le Yukon, qui commençait à déborder ; et dix-huit jours après, un être sauvage, chevelu, barbu, presque aussi sale que les Indiens Tagish, entonnait un chant de triomphe en déchiffrant sur la rive droite du fleuve un écriteau :

Dawson City, deux milles. Prenez garde au courant !

Reine de l'or et de la glace, ce n'était qu'un gueux de plus, avant-coureur de la grande armée, qui venait s'échouer à vos

1. *To Klondyke and back.*

rives. Et vous entendîtes alors le cri que vos échos, depuis, répétèrent tant et tant de fois :

— Enfin !...

Même, Robert ajouta :

— Maintenant, il n'y a plus qu'à se baisser...

Pourquoi faire? Il ne le dit pas. Car, avant de se mettre à l'œuvre, il voulut chasser le goût insupportable de graisse que lui avaient laissé au palais trois mois de conserves et de lard. Malgré sa peau neuve, il avait conservé son estomac de Touraine, une fureur perpétuelle de boire et de manger ; il ouvrit sa bourse : deux aigles d'or — quarante dollars — brillaient au fond, de quoi faire un bon dîner au meilleur restaurant de Dawson et garder en outre une poire pour la soif. N'avait-il pas, au reste, ainsi que les autres, une année de subsistances dans sa barque? Il s'en fut donc droit à « l'Eldorado, » et s'attabla en frémissant d'aise; Christophe Colomb ne mangea certes pas de meilleur appétit, le 8 octobre 1492.

Il devait chèrement expier cette heure de paradis. L'ange au glaive flamboyant se présenta sous l'opulente forme d'Henry Oppenheim, gentleman au gilet blanc avec chaîne de pépites sur une carrure de Teuton d'Amérique.

— Quel est le dommage? dit Robert au vieux mineur.

Henri eut un beau geste d'indifférence.

— Peuh ! quarante-trois dollars suffiront.

La langue du futur prospecteur se dessécha subitement dans sa bouche. Il lui fallut une minute avant de bredouiller :

— Voulez-vous être assez bon pour me faire la note?

— La note? ah bien ! vous venez des vieux pays, ça se voit... Mais c'est facile : ce sera un dollar de plus, pour le trouble... Attendez, je vais l'écrire.

Un moment plus tard, le jeune homme parcourait avec désespoir l'addition suivante :

Une boîte d'huîtres	10	dollars
Un demi-canard	4	—
Un steak d'orignal	3	—
Une bouteille de vin français	25	—
Café	1	—
La carte	1	—
	44	dollars

Lorsqu'il l'eut bien lue, vérifiée et relue, il tira sa bourse en peau de daim. C'était justement celle qu'il avait achetée pour recevoir ses trouvailles. Sans un mot, il la vida devant Oppenheim.

— Ça ne fait pas le compte ! remarqua ce dernier qui commençait à s'impatienter. Il manque quatre dollars.

Robert prit un cure-dents, pour dissimuler sa honte :

— Je le sais... Je n'ai pas un sol de plus. Je le regrette ; mais j'ai un tas de provisions là-bas, et je suis prêt à...

— Jamais de la vie !... Pourquoi ne les avez-vous pas mangées au lieu de venir ici voler un honnête homme?

— Est-ce que je pouvais me douter de vos prix?

Et puis, comme lui aussi commençait à perdre son sang-froid, il ajouta :

— De nous deux, bien sûr, le vrai voleur n'est pas moi.

Oppenheim le frappa brutalement sur la bouche. Robert se jeta sur lui. Les deux hommes roulèrent à terre. Presque aussitôt ils furent séparés par les mineurs qui, jusque-là, avaient écouté l'altercation sans intervenir. Et un très vieux Canadien, surnommé « le banquier », qu'on venait de héler dans la rue, prit la parole :

— Si vous voulez vous battre, Henry, et vous, jeune inconnu, il faut le faire en hommes, et non en chiens... On va ranger les tables, vous prendrez chacun un témoin, et je serai l'arbitre. Déshabillez-vous, selon les règles, jusqu'à la ceinture. Nous ne voulons pas de sable ou de pouce dans les yeux, tenez-vous-le pour dit !

Trente ans de courses en zig-zags à travers l'Alaska, et, au terme de cette longue quête, le plus riche des *claims* du pays donnaient au « banquier » une autorité incontestée. Les quelques « Bien dit ! » « Il a raison ! » qui suivirent son apostrophe, en prouvaient plus qu'une explosion de vivats sous un ciel du midi. Le restaurateur le comprit : l'assistance tenait à s'offrir un spectacle de haute lutte. Il examina son adversaire, nota son cou un peu grêle, son nez aquilin, ses bras à poignets de femme. Les siens, à lui, étaient de vrais tomahawks qui mesuraient quinze centimètres de tour ; seulement, il prenait du ventre près de ses fourneaux, et l'autre, au contraire, avait un excellent thorax.

— Je suis prêt, dit-il. Judd, voulez-vous me servir de témoin ?

Robert d'Azay qui venait d'ôter sa chemise, entendit une voix traînante, à la façon des Esquimaux, répondre par derrière :

— *Yas.*

A son tour, il se tourna vers le cercle :

— Je ne connais personne ici... Qui veut être mon témoin ?

Pas de réponse. La vie d'Alaska stupéfie les langues, sinon l'imagination. Pour la seconde fois en Amérique, le jeune homme éprouva l'horrible sensation de ceux qui se noient. Puis il se ressaisit, serra la ceinture de son pantalon et aperçut tout à coup, battant sur sa poitrine, son scapulaire de France. Il en reçut une nouvelle impression de ridicule. Toute sa jeune vie, il s'était cru au-dessus du respect humain, et cependant, voilà qu'il y succombait sous une soixantaine d'yeux attentifs. Maladroitement, il voulut enlever le scapulaire, mais une voix s'éleva :

— Gardez-le, mon fils !... Vrai comme je m'appelle Patrick O'Hara... et votre second, si vous voulez... il vous portera bonheur. Moi aussi, j'en ai un, où ma femme a cousu un « *Agnès Christi* ».

— Ce n'est pas franc : il doit tout enlever jusqu'à la ceinture ! — cria Judd, très important.

Pat se mit à grasseyer comme seuls savent le faire les Irlandais.

— Vrai ? Par où doit-il commencer, mon ami le savant ? par en haut ou par en bas ?

Quand les larges poitrines du nord se dilatent par extraordinaire, c'est un véritable grondement de cataracte : l'explosion de rires fut telle que Judd, proférant d'étranges imprécations, prit le parti d'aller tout de suite chercher de l'eau et des serviettes. Il fit bien, d'ailleurs : car nulle écluse n'aurait pu arrêter la verve de notre ami Pat.

— Et vous ne savez pas ce que c'est !... Il n'y a que les catholiques romains comme moi et lui qui en ont le secret... Avec ça, nous avons toujours le temps, quoi qu'il survienne, de faire un acte de « contorsion ». N'est-il pas vrai, jeune

homme?... De plus, la boxe, ça n'a pas de mystère pour moi, et je vous le dis ici, mes *boys*, il n'y a rien qui défende le scapulaire dans les règles du marquis de Queensbury!

Avec quelle emphase il prononça le nom du très noble lord, maître du plus noble des arts masculins! S'il eût jeté à la tête de ses auditeurs l'énorme in-folio du gentilhomme en question, leur impression n'en aurait pas été plus profonde. Si bien que « le banquier » approuva de la tête :

— Pat a raison.

Après ça, qu'est-ce qu'il restait à faire, je vous prie, sinon à prier le petit Mac Donald de mettre un genou en terre et de présenter l'autre au Français, dans l'intervalle des « rondes », en guise de fauteuil.

La lutte commença, au rythme des secondes que marquait la montre du banquier. De temps à autre, on entendait sa voix de revenant du pôle : « *Time!* allez-y!... » — « *Time!* séparez-vous! » et puis la respiration entrecoupée des deux adversaires. Les spectateurs ne bougeaient pas plus que des morts.

Dès la première « ronde », il fut évident que, si Oppenheim manquait de souffle, Azay ne connaissait rien du tout à la boxe. Avec sa préoccupation latine de la galerie et de l'effet, il commença par manquer ses coups droits, et reçut en retour trois ou quatre formidables assommoirs sur la mâchoire. Alors, il se mit à se battre sans penser à rien autre. Et quand sonna la trêve :

— Où donc avez-vous appris à boxer? lui demanda Pat, inquiet malgré le scapulaire.

— Je n'ai jamais appris, souffla Robert.

— Sainte mère de Dieu! Pourquoi vous battez-vous, alors?

— Le diable m'emporte si je le sais!... Je n'ai pas pu le payer...

On naît avec la haine des *landlords* et de tous les patrons en général, à Dublin. O'Hara ne faisait pas exception à la règle.

— Je comprends, fit-il. C'est lui qui a tort, et, pour le rouler, je vais vous donner un secret... Fermez la bouche, serrez les dents, ouvrez les yeux et tapez-lui sur le nez jusqu'à

ce qu'il soit en bouillie. Mais, d'abord, mettez ça dans votre poche; c'est un talisman qui m'a toujours réussi.

Entre deux gorgées d'eau dont il lui aspergeait le visage, à la façon des blanchisseurs chinois, il lui glissa un bout de corde volée, nouée cinq fois, — trois et deux. — Robert se releva et retourna à la bataille. Les nœuds de lutin ne lui servirent pas plus que les cris de son second surexcité.

— Sur le nez, pas trop haut!... Sur la bouche, afin de l'endormir!... Holà! ce n'est pas de jeu...

Malgré son agilité, le jeune homme, acculé dans un coin, ne put éviter un coup droit au creux de l'estomac : il fléchit les genoux; Oppenheim redoubla derrière l'oreille, et Robert tomba aux pieds de son ennemi triomphant. Jusqu'en ce pays perdu, les haines de l'Année sanglante reparaissaient irréductibles, et ce fut peut-être l'humiliation d'être vaincu par l'Allemand qui fut, à cette minute, la plus cruelle douleur du Français.

Il se réveilla sous la tente de Tildenn. Pat l'éventait d'une serviette, sans discontinuer le jet de sa bienfaisante rosée. Mais quel air maussade il avait! Même, Robert s'imagina l'entendre marmotter :

— Pourtant, il n'est pas trop mal bâti, ce garçon-là! Où a-t-il bien pu faire son éducation?... Quelque école gratuite, je parie, où l'on en a pour son argent!... *By Gosh!* L'avez-vous vu, Tildenn? Il n'a fait qu'épousseter cette andouille d'Oppenheim. On aurait juré qu'il se méfiait de ses propres poings... Non, vrai, voulez-vous me dire ce qu'on apprend aux enfants en France?

Et Robert d'Azay, qui battait déjà la campagne, — en Europe ou en Amérique, — Robert, crachant le sang, murmura d'une voix faible, avant de s'évanouir une seconde fois :

— Bachelier... bachelier ès lettres... ès....

— Qu'est-ce que c'est que ça? cria O'Hara. Que diable est-ce qu'il baragouine?

Nul ne lui répondit : qui donc aurait pu le renseigner en ce pays de sauvages?

VIII

N° 16, ELDORADO

Vingt-quatre ans auparavant, Juneau avait reçu de ses amis, à Saint-Paul-l'Ermite, une pipe excessivement compliquée. Elle se composait de deux récipients emboîtés l'un dans l'autre: l'intérieur, il le renouvelait tous les deux ans, quand le tabac l'avait calciné ; l'extérieur, toujours le même, représentait un coureur des bois. De sa bouche sortait un ruban : « C'est moi qui suis Juneau! »

Perdue deux ou trois fois d'abord au cours de ses vagabondages le long des côtes d'Alaska, elle avait toujours fini par revenir au trappeur, grâce à son inscription, si bien que désormais, à l'exemple des Indiens, il n'était pas loin de lui attribuer une vertu magique, et il la gardait comme la prunelle de ses yeux. C'était elle, au lendemain du duel entre Oppenheim et Robert, qu'il fumait dans la cabane de Boucher, au n° 16 de l'Eldorado. Les petites couronnes bleuâtres qu'il en tirait, à temps égaux, s'en allaient se fondre sous le toit de l'isba, avec celles de son ami, assis à côté de lui, et tous les deux, en silence, rêvaient aux communes misères d'autrefois.

De plus en plus inséparables, les deux vieux passaient ainsi leurs journées, maintenant que la fortune leur avait souri. Juneau, qui fut toujours prodigue, et dont le *claim* n° 23, sur le Bonanza, était bien moins riche que celui de son camarade, faisait travailler sa mine par trois hommes à quart de bénéfice. Boucher, dont le placer était une caverne d'or, prétendait-on, — personne n'était descendu dans son puits unique, si ce n'est celui qui l'avait aidé à le creuser, un Suédois, mort depuis, — Boucher ne quittait presque jamais son repaire, et n'employait plus aucun mineur.

— A quoi bon sortir mon or? N'est-il pas là dedans plus en sûreté que dans une banque?... Quand j'en ai besoin, je n'ai qu à descendre dans le trou et à remonter avec un seau.

Cela paraissait incroyable; pourtant, il avait bien fallu se rendre à l'évidence des pépites qu'il en tirait à volonté, plus nombreuses que les cailloux qui les clairsemaient! Les autres *claims* de ce Whipple Creek étaient si riches, du reste, que les mineurs avaient changé son nom en celui d'Eldorado, devenu célèbre depuis.

Quand une tête plaisait à Boucher, sa générosité était prodigieuse ; les avances qu'il faisait, le mystère du puits inconnu aidant, lui avaient donc valu ce glorieux surnom : « le banquier ». Les histoires les plus fantastiques couraient sur son compte, aux veillées des Indiens Chilkoot ou Tagish, de Circle City à Skaguay et Dyea.

Ce fut chez cet original que Tildenn amena Robert d'Azay, quand ils eurent constaté que la barque du jeune homme et ses provisions avaient disparu pendant ses exploits de la veille. Sa nouvelle existence, décidément, commençait sous de fâcheux auspices. A peine entré, il reconnut l'arbitre de sa lutte homérique ; il ne put retenir un geste de surprise. Mais Boucher le fit asseoir sur une défense de mammouth, naguère tirée de son puits, et déclara :

— On m'a raconté votre histoire. Ça m'a rappelé le temps où je n'avais pas même d'aussi bons habits que vous sur le corps. Il vous faut absolument de quoi acheter des provisions pour deux ans, pendant lesquels vous « courerez » votre chance... Voulez-vous que je vous les donne?

Le ton du Canadien était brusque, entièrement d'accord avec ses façons de vieux solitaire. Azay, pris au dépourvu, fut sur le point de s'écrier : « Pour qui me prenez-vous? » Mais, avant même qu'il eût ouvert la bouche, la raison fit taire son amour-propre, d'un cri pareil : « Et pour qui te prends-tu toi-même? Qu'est-ce qui te reste en poche? »

— Vous êtes bien obligeant : j'accepte avec plaisir, répondit le jeune homme. Il est convenu, n'est-ce pas, que ce ne sera qu'un prêt, et que je vous donnerai un intérêt?...

Boucher se fâcha :

— Je ne prête pas de l'argent à intérêt aux pauvres comme vous, moi!... Et si ça vous fâche, ce que je dis là, tant pis! Je suis comme ça, moi : j'ai mangé plus de misère que vous, et je sais ce que c'est!

Il se leva, prit une écuelle sous son lit, souleva une trappe au milieu du plancher, et commença de descendre les bâtons de l'échelle qui venait affleurer les bords du trou ; bientôt il disparut dans l'ombre, tandis que Robert, stupéfait, se penchait sur la bouche de cette glacière.

Les parois, en effet, étaient de glace vive, avec, çà et là, en saillies, des ossements de monstres préhistoriques, d'où tombaient une à une les gouttes d'eau dégelée : — on eût dit qu'ils pleuraient le rapt des trésors confiés à leur garde, ces squelettes qui, depuis des milliers de siècles, depuis le jour où de formidables convulsions du globe les avaient jetés là, avaient attendu la découverte du Klondike.

Il y eut une faible lueur rougeâtre en bas, qui s'évanouit presque aussitôt : Boucher venait d'allumer sa chandelle, et bientôt on entendit le bruit de son pic, qu'il devait manier au fond de quelque tunnel latéral. Juneau sortit d'entre ses lèvres la pipe manitou :

— Asseyez-vous, dit-il. La veine est dure et Boucher est vieux. Ça lui prendra au moins vingt-cinq minutes.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit brusquement, et qu'est-ce qui se présenta? Maître Oppenheim, en chair et en os, plus solide que jamais. Il ne vit personne, d'abord, sauf Juneau, auquel il s'adressa en anglais.

— Le banquier est-il ici?

— Oui, il est en bas. Que lui voulez-vous?

— C'est pour un emprunt que je viens... J'ai besoin d'argent pour une petite spéculation, et je me suis dit : « Pourquoi ne pas favoriser un travailleur comme moi, plutôt que les banques régulières de Dawson? »

La pipe manitou tressauta, et tomba sur les genoux de son maître ou de son protégé — on n'a jamais su lequel. — Cependant, Juneau ne dit pas un mot, et Oppenheim continua avec bienveillance :

— Il va sans dire que je lui donnerai toutes les garanties possibles... Peut-être ne me reconnaissez-vous pas. Je suis « Monsieur Oppenheim ».

Depuis le jour où il avait acquis de la couronne, c'est-à-dire, du gouvernement, son *claim* de Bonanza, Oppenheim, comme disent les Canadiens, était devenu un seigneur. Non pas que

son placer contînt des richesses extraordinaires : il ne valait même pas celui de Juneau. Mais il y avait trouvé de quoi bâtir le premier restaurant de Dawson, où l'on se chauffait gratis en hiver. Un bar y attenait, avec une salle de jeux, et les consommations ne coûtaient rien aux joueurs sérieux, — ceux qui s'assoient à la table verte avec un sac ou deux de pépites devant eux, et une cuiller, pour y puiser leurs enjeux. De plus, Henry était devenu l'un des membres les plus influents du *Push*, ce poulpe qui enlaçait Dawson de ses ventouses toujours exsangues, et l'étreignait, et le suçait au taux mensuel de... on ne saura jamais quel nombre de millions... pour le plus grand honneur d'une administration anglo-saxonne. Les principaux fonctionnaires qui en faisaient partie... Mais je ne raconterai pas leurs exploits aujourd'hui : c'est encore de l'histoire moderne. Disons seulement qu'Oppenheim en était l'un des maîtres, et que sa suffisance, en de telles heures de prospérité, commençait à être digne de sa musculeuse rondeur.

Juneau, qui avait repris son brûle-gueule, poussa du pied dans le trou un morceau de quartz tout pailleté d'or. En bas, le pic s'arrêta et Boucher cria :

— Ohé ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Alors, Juneau avec son bel accent percheron d'Amérique :

— Y a-t-eune homme qu'a veut emprunter de l'argent.

— Combien ?

Oppenheim se pencha à son tour :

— Cent onze mille dollars pour trois mois, au taux de...

Boucher l'interrompit :

— Juneau ! est-ce un Anglâ ?

— Ouè !

— Alors, dis-lui d'attendre. Je les prêterai si ça me plaît. Je vais toujours remplir un seau au lieu d'une écuelle.

Henry s'assit sur le lit du propriétaire et regarda autour de lui. Quand il reconnut Robert, jusque-là resté muet, il se leva, et, rempli d'une bonne humeur de vainqueur, lui tendit la main.

— Tiens, c'est vous ! Sans rancune, n'est-ce pas ?

Robert mit les siennes derrière son dos.

— Gardez votre main pour d'autres : les miennes sont propres.

Bien des fois, par la suite, Tom a raillé cette réponse, qu'il a toujours attribuée à un dépit ou à une envie essentiellement gauloise. S'il se fût aussi rigoureusement examiné, il eût découvert peut-être en son âme une admiration essentiellement yankee pour le *Push* et pour les banknotes d'Oppenheim.

Quoi qu'il en soit, l'ascension de Boucher détourna toutes les pensées par un véritable coup de théâtre. Le vieux mineur, en effet, portait sur son épaule un seau de gravier, ou plutôt d'or, comme on le vit, lorsque, surpris de trouver l'Allemand, il laissa tomber sa charge par terre : une partie s'en alla rejoindre en bas le quartz de Juneau ; l'autre fit un éparpillement sur le plancher.

Boucher ouvrit la bouche, sembla avaler quelque chose qui ne voulait pas passer, et dit avec un réel effort :

— C'est vous, Henry Oppenheim, chez moi !

— Oui, eh bien ?

Il y avait trois cent douze ans que les aïeux du vieux avaient quitté la Normandie sur les vaisseaux du roi pour s'en aller au « païs du Canada, » mais leur sang coulait encore aussi malicieux dans ses veines. Avant de répondre, il fit deux pas vers son chevet, souleva le traversin, en retira une carabine Winchester, et se retourna alors vers « Monsieur Oppenheim ». Juneau, Tildenn, Azay se levèrent : il leur fit signe de se rasseoir et parla presque à voix basse.

— C'est bien vous que j'ai déjà vu hier. Vous ne changez pas... Moi, je ne suis plus le même que le jour, il y a trois ans de cela, où vous avez abandonné un vieux pour le laisser crever ici...

— Quoi ! c'est vous qui...

— C'est moi. Et voilà la pierre sur laquelle ma tête a saigné pendant que vous couriez voler ma part de découverte... Voyez-vous l'or que le sang a lavé ?... C'était ici, au-dessus du trou que j'ai creusé plus tard, et où il y a, Dieu merci, plus de millions que n'en volera jamais le *Push*... Vous avez bien vu ? Vous souvenez-vous à présent ? Juneau, ouvre la porte !

— Si le *claim* est aussi riche que ça, vous devriez me remercier!

— Sortez! filez ! Ne revenez plus jamais ici, Oppenheim, ou, de par sainte Anne, je vous tire dessus comme sur un loup!

— C'est bon! — grommela le mastroquet, en battant en retraite ; — allez, ne vous égosillez pas ainsi... Que le diable vous emporte bientôt, Boucher : vous êtes assez vieux et assez rancunier pour ça!... Quant à votre ami qui me doit de l'argent...

Robert se baissa, ramassa une pépite, la jeta de son côté :

— Tenez, payez-vous. Ça fera un compte de réglé. L'autre le sera un peu plus tard. Vous ne perdrez rien pour attendre!

— Quand vous voudrez. Ah! quelle jolie collection de fous vous êtes là dedans, parole d'honneur!

Or, voilà qu'un peu plus loin, sur cette même trace de l'Eldorado, où, nuit et jour, passaient des centaines et des centaines de mineurs, Henry Oppenheim rencontra un autre aliéné, un vrai, celui-là, et qui s'en allait rejoindre les premiers au numéro 16.

C'était Richard Whipple. Ses cheveux avaient blanchi depuis le jour où, après deux bouteilles de wisky, il avait, sur le comptoir même du mastroquet, vendu au *Push*, quatre mille francs comptant, le *claim* d'où ils avaient tiré ensuite, eux, trois millions ; et ce n'était pas fini. — Après sa vente, Whipple avait pris un autre *claim* sur un petit affluent de l'Eldorado, l'*Irish Gulch*, derrière chez Boucher ; il n'avait rien trouvé au premier puits, mais, après le second, ses amis l'avaient vu descendre la montagne en criant :

— L'or, je l'ai frappé! plus riche que celui de Boucher!... Oh !... oh !... oh!...

Aussitôt on se rua en masse sur l'*Irish gulch*, on s'écrasa pour y arriver, planter les premiers piquets, et deux mineurs s'entre-tuèrent à coups de hache. Quand l'ordre se fut rétabli tant bien que mal, tout le monde courut voir la découverte de Whipple. Assis par terre, le mineur serrait sur sa poitrine d'énormes cailloux roulés et les embrassait en criant :

— C'est de l'or!... Je ne le vends pas, celui-là... Oh!... oh!... oh!

Pour ne pas entendre de nouveau son vilain cri de fou, moitié homme, moitié bête, Oppenheim pressa le pas. Whipple lui demanda à manger ; il lui tendit un de ces biscuits de matelot qu'on avait alors au Yukon en guise de pain, et l'autre s'en alla chez Boucher, où il entra, répétant son éternelle plainte :

— Oh!... oh!... oh!... voyez mon or! qu'il est bon à manger!

Il n'y avait plus que Juneau avec son ami dans la cabane, et les pensées qu'ils ruminaient n'étaient pas des plus pacifiques. Tous les deux détestaient Oppenheim et le *Push*. En voyant leur première victime, Boucher eut une inspiration ; il saisit le survenant à bras le corps, et, le regardant dans les yeux :

— Whipple... veux-tu que je vende pour toi ton *claim*?

— Non... il est plein d'or. Je le garde comme vous, Boucher. On m'a pris l'autre. Oh!...

— Oui, nous savons, Juneau et moi. Mais nous ne sommes pas du *Push*, nous autres... Si on te le vend, tu auras de l'argent plein, tout plein tes poches, pour t'en aller au sud.

— Vrai?... Mais je suis riche, moi, et je mange de l'or. Regardez!

— Tiens, voilà de la viande, c'est meilleur : signe ce papier, et je te la donne. C'est meilleur à manger, va.

— Non! je...

— Alors, rends-la-moi et va-t'en...

Whipple leva sur lui ses yeux de vieux fou derrière lesquels il y avait des larmes qui ne pouvaient pas couler : sous les longs cheveux sales, cette angoisse était horrible à voir. Boucher lui prit la main, le fit signer comme un enfant. Alors il lui rendit la viande : l'homme se mit à rire, il en emplit ses poches, il s'en fourra de gros morceaux dans la bouche et reprit sa route vers sa tanière de l'*Irish Gulch*. Parfois, entre deux coups de dents, il essayait de dire encore :

— Que c'est bon, de l'or, oh! que c'est bon!

Juneau, cependant, s'était tourné vers Boucher :

— Qu'est-ce que tu veux faire de cette procuration?

— Tu verras plus tard, mon vieux... Le jour où j'ai roulé en bas du Gold Hill, Richard Whipple est le seul qui ait eu pitié de moi. J'ai une dette envers lui comme envers les autres. Tu m'aideras à la régler... Laisse-moi réfléchir, en attendant, et passe-moi un peu de ton fameux tabac de Saint-Jacques-l'Achigan.

*
* *

Robert d'Azay était retourné à Dawson avec Tildenn afin d'y acheter de nouvelles provisions. Il était convenu qu'il allait s'associer avec l'ancien agent de change et l'ex-*policeman*, aux mêmes conditions que Mac Donald : — fournir à la communauté la même somme de travail et de vivres, et participer à un cinquième des revenus de leur *claim* du Boulder, le jour où ils y trouveraient l'or.

En effet, bien que cet affluent du Bonanza se trouvât dans une région où il n'était plus possible d'user du droit de premier occupant, personne encore n'y avait déterré, il serait plus exact de dire *dégelé* la moindre pépite. Néanmoins, on fondait de grandes espérances sur le Boulder, et, le soir, après les journées de déception, Tom et O'Hara s'en allaient, bras dessus bras dessous, retrouver chez leurs voisins un peu de ces illusions qui sont plus nécessaires au mineur que le sommeil.

Quant à Mac Donald, son histoire, quoique moins douloureuse, était celle de Whipple : pas plus que ce dernier, il n'avait eu foi dans le Bonanza, au lendemain de sa découverte. N'était-ce pas la centième fois qu'on se laissait aller à des « emballements » de ce genre? Aussi, quand il avait trouvé trois mille cinq cents francs de son *claim*, voisin de celui de Juneau, un mois après son arrivée du Forty Mile, il s'était empressé d'accepter cette offre.

Il fit deux parts de l'argent : la première fut bue aux heures tristes, qui revenaient pour lui plus souvent que pour les autres; la seconde, paraît-il, fut envoyée en Écosse, — à qui? personne ne le savait; on n'avait, au reste, aucun intérêt à l'apprendre... Tom Tildenn, qui avait reconnu un égal sous ses loques de prospecteur, lui avait un jour proposé une

association qui se transforma vite en solide amitié, faite de protection chez le *gentleman* de New-York et de reconnaissance chez celui de Perth. Souvent, au fond de leur puits, où ils abattaient le gravier que Pat remontait ensuite au moyen d'un câble sur un tourniquet, Mac Donald s'était désespéré : il ne fallait pas descendre aussi profond pour trouver l'or, sur son ancien *claim* du Bonanza! Il paraît qu'on en avait déjà tiré trente fois le prix d'achat... Tildenn lui disait, dans ces moments-là, de rayer de sa mémoire le passé : « Il y a des vies entières perdues à pleurer ainsi sur ce qui ne reviendra plus. » Il lui faisait remarquer qu'au surplus son ancien 24 était loin de valoir le 23, à Juneau, par suite de ces inexplicables sautes de traînées aurifères : pour une transaction du Klondike, son acquéreur ne pouvait se vanter d'avoir fait un marché exceptionnel.

C'était surtout ce dernier raisonnement qui semblait redonner du courage au petit Écossais. Alors Tildenn s'indignait :

— Oubliez donc tout ça ! tant mieux pour les autres, s'ils peuvent y trouver des trésors!... Pour nous, les nôtres sont là-dessous, entendez-vous ! Seulement, le lit de roches, le *bed rock*, au lieu d'être à seize, est peut-être à cent pieds!... Allons, préparons le feu qui dégèlera cette nuit une autre tranche de terrain. *Go ahead!*

Ils étaient donc à Dawson, ce jour-là, tous les quatre, pour un de ces achats qui, deux fois l'an, exigent la plus grande sagacité des mineurs. Depuis la découverte des trésors d'Alaska, la variété des boîtes de conserves et des falsifications s'est mulipliée à l'infini: bœuf de Chicago, homards de Terre-Neuve, truites des lacs, « liebigs » qui n'en ont que l'étiquette, pâtés de Toulouse, légumes de France ou de Californie, « fameuses » du nord, ananas du sud, etc., etc., — tout ce qui donne de la chaleur comme le lard, de l'énergie comme le sucre ou la saccharine, de l'endurance comme les haricots, de la cervelle comme les pommes, tout ce qui se mange en un mot, — sans oublier le chocolat au citron contre le scorbut, — tout cela livre au prospecteur des assauts plus terribles que ceux jadis repoussés par le grand saint Antoine. Les qualités, naturellement, varient du bon à l'exécrable, mais, pour les deviner, il faut une expérience chèrement acquise aux dé-

pens de l'estomac, ou une astuce que les réclames enluminées de la boîte ne sauraient circonvenir.

La bande du « n° 7, Boulder », était occupée à faire son choix dans les entrepôts de l'*Alaska Commercial*, parmi beaucoup d'autres mineurs de toutes les parties du monde, quand l'un d'eux fit jouer le graphophone du magasin. C'était le premier importé sur les rives du Yukon, et il attirait chaque jour une affluence considérable, puisque, pour un dollar, glissé sur le côté, il vous jouait n'importe quel air. Il y eut le déclic d'un ressort, puis une voix criarde annonça : « *Blue bells of Scotland*[1]... joué par... pour le *Columbia Phonograph Co. of New York and Paris* ».

Un grand silence, tout à coup, se fit dans cette foule, où il y avait beaucoup de highlanders. Mac Donald déposa les boîtes qu'il examinait et se retourna vers l'instrument magique. Qu'est-ce qui chantait, là dedans, une âme ou un corps? — et pleurait ainsi tous ceux qui étaient partis ou bien criait aux absents : « Revenez ! revenez au pays !... » Les hautes terres apparurent à ses yeux, faites d'amour et de tristesse, et de la cendre des aïeux, tout imprégnées encore de leur vie saine et robuste ; et puis, ce fut l'ancienne résidence des rois d'Écosse, Perth la jolie, que chanta Ossian, Perth aux eaux délicieuses, le mont Dunsinane, avec le château de Macbeth, le lac Katrine, les ruines des vieux temples catholiques, — tandis que pleuraient, chantaient, sonnaient encore une fois, jusque sous le pôle arctique, jusque dans les neiges qui étreignaient l'enfant perdu, les cloches, les cloches bleues d'Écosse !

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

1. *Cloches bleues d'Écosse.*

"L'AIGLON"

Les poètes ont tous les droits. Les libertés qu'ils prennent avec l'histoire sont utiles et fécondes. Où la précision documentaire s'arrête et s'interrompt, ils rêvent la suite, complètent les caractères, y fournissent des mobiles et traduisent noblement les pensées confuses par qui se résument les êtres. Moins ceux-ci sont nets, formels et connus, plus ils sont enveloppés de brouillard, mieux ils conviennent à la poésie théâtrale qui ne saurait se mettre en concurrence avec les notions acquises — fussent-elles légendaires.

C'est le défaut de *l'Aiglon*. Bien que M. Rostand ait fait une large part à l'imagination, il n'a pas cru pouvoir se dispenser de suivre certaines anecdotes traditionnelles qui lui ont fourni le fond même de son drame. Il s'est trouvé contraint de ne point dérouter le spectateur qui avait pris, du duc de Reichstadt, une opinion dans les livres — les deux uniques sources et combien suspectes! — que M. de Montbel et M. de Prokesch nous ont laissés. S'il a ajouté des détails, s'il a dressé des personnages types par qui il a résumé l'esprit de la vieille armée et l'esprit de la jeunesse française;

s'il a placé près de l'Hamlet moderne une Ophélie douloureuse et tendre, les actes du protagoniste sont demeurés tels que nous les avons reçus des deux écrivains auxquels on prête une autorité de témoins ou de quasi-témoins. Seulement, il les a revêtus, comme c'était son droit, d'une poésie souvent touchante et toujours habile; il a trouvé des épisodes d'une ingéniosité rare et parfois d'une grandeur épique; il a évoqué dans les plaines de victoire la Grande Revue que Sedlitz et Raffet mènent aux Champs-Élysées devant le César décédé; il a heurté, en de dramatiques rencontres, l'ancienne Europe que représente Metternich, l'armée impériale et la démocratie incarnées dans le grenadier Flambeau, et, avec une incomparable maîtrise, il a rendu visible et passionnante la lutte établie chez l'enfant entre les deux atavismes sous lesquels il se débat, contre lesquels il s'insurge, et auxquels il finit par succomber. L'effort de littérature, secondé par une interprète, la plus grande artiste dramatique de ce temps, est hors de comparaison avec l'habituel train-train du théâtre. Il reporte, par les procédés scéniques, au temps glorieux du romantisme, avec une liberté d'allure et de mots, une désarticulation du vers, une habileté d'assonances où se retrouvent les Parnassiens. C'est du théâtre d'Hugo, versifié par Banville.

Justice rendue à *l'Aiglon*, il convient peut-être de rechercher, en dehors de tout esprit de parti et avec une indépendance entière, quelle est la valeur des légendes que M. G. Rostand a mises à la scène, après qu'elles avaient d'ailleurs été acceptées pour sérieuses et probantes par tous les biographes de Napoléon II.

*
* *

Ce fut en 1832, l'année même de la mort du duc de Reichstadt, que parut, en allemand, à Fribourg-en-Brisgau, une brochure, aussitôt traduite en français et en italien, intitulée : *Lettre sur la mort du duc de Reichstadt, par un de ses amis*. Elle émanait du comte de Prokesch-Osten, qui sembla avoir été admis dans l'intimité du prince. Cette même année, M. de Montbel, ancien ministre de Charles X, employait ses loisirs d'exil à composer aussi une brochure sur le *Duc de*

Reichstadt : il n'avait point connu le prince, mais il avait recueilli à Vienne, sur son enfance et son éducation, des détails intéressants. De ces détails, la plus grande part lui avait été fournie par le comte de Prokesch lui-même. En 1833 et 1835, M. de Montbel publia des éditions augmentées de sa brochure primitive, et, en 1878, le fils du comte de Prokesch donna de même, sous le titre : *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, une version amplifiée et posthume de la brochure que son père avait imprimée quarante-six ans auparavant. Nulle conclusion à tirer de l'accord entre Montbel et Prokesch ; Montbel ne fait que redire Prokesch. Donc, un seul témoin, Prokesch, et qui, sur les allégations les plus graves, n'apporte aucune preuve ; qui, sans doute, a occupé en son pays des places considérables, mais qui paraît avoir pris une idée assez confuse de la France et du personnel gouvernemental français.

Un exemple : M. de Prokesch, et, chose plus étrange, M. de Montbel, affirment à l'unisson, en invoquant le témoignage de Metternich, que, vers le mois d'août 1830, Fouché, duc d'Otrante, a fait parvenir, ou a remis en personne au chancelier autrichien, un document par lequel « le général Belliard, le maréchal Maison, le commandant de Strasbourg, tous les généraux enfin sous les ordres desquels étaient les troupes échelonnées sur la ligne jusqu'à Paris, s'engageaient à conduire le duc de Reichstadt en triomphe à Paris ». On a bien lu : *Fouché; août 1830* [1]. Or Fouché était mort à Trieste *le 25 décembre 1820*.

Autre exemple, et celui-ci de nature à mettre en défiance sur l'anecdote qui fournit à la pièce nouvelle son action même : Montbel[2] rapporte sur la foi de Prokesch, qui lui-même s'en refit plus tard l'éditeur[3], une lettre adressée au duc de Reichstadt, de Vienne, le 17 novembre 1830, par la comtesse Camerata. D'après Montbel la lettre est signée *Napoleone Camerata* ; d'après Prokesch, *Napoleone C. Camerata*. Or toutes les lettres qu'on a vues de la comtesse, antérieures à sa séparation d'avec son mari, accomplie en sep-

1. Montbel, 3e éd., p. 179 ; Prokesch, éd. 1878., p. 154 et suiv.

2. Montbel, 3e éd., p. 189.

3. Prokesch, éd. 1878, p. 53.

tembre 1832, sont signées *Napoleone Baciocchi-Camerata.* Est-il présumable qu'écrivant au duc de Reichstadt, elle eût, pour cette fois, modifié sa signature? N'était-ce pas la seule façon qu'elle eût de se recommander que d'invoquer le nom de sa mère et qu'eût rappelé au jeune prince le nom seul de Camerata?

Cette lettre, condamnation passée sur la signature qui déjà donne des doutes, a-t-elle, à défaut d'authenticité, une apparence de vraisemblance? Si la comtesse Camerata a pu, sans difficulté, quitter Ancône ou Florence et venir à Vienne, ce n'a été qu'avec un passeport du gouvernement grand-ducal ou du gouvernement pontifical; ce passeport n'a pas manqué d'être visé à l'entrée à Vienne. La police autrichienne, la plus soupçonneuse et la mieux servie de toutes les polices d'Europe, qui se défendait — tous les voyageurs l'attestent — avec une ombrageuse sévérité, qui entretenait une surveillance constante près de chacun des Napoléonides, aurait donc, tout uniment, ouvert les portes à la comtesse Camerata, qui s'appelait Napoleone et qui était Baciocchi et Bonaparte! Qu'on prenne tous les témoignages des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens qui ont passé à Vienne à cette époque : partout, on se plaint de la surveillance inquisitoriale; partout on dit les précautions minutieuses, les livres confisqués, les valises retournées, l'impossibilité de dépister les espions; et c'eût été en faveur de la comtesse Camerata que la police se fût ainsi relâchée de son habituelle vigilance, à l'heure même où elle en redoublait contre quiconque arrivait d'Italie, car elle y craignait un mouvement révolutionnaire, et elle le craignait à bon droit, puisque ce mouvement éclata en février suivant. D'autres membres de la Famille, des enfants Murat, établis à Trieste et à Frohsdorf depuis quinze ans, protégés spécialement par Metternich, avaient besoin, pour bouger, des plus humbles sollicitations, des plus illustres témoignages, des plus formelles attestations : à Achille Murat, il a fallu trois mois d'intrigues pour obtenir un passeport à destination de Hambourg.

Et la comtesse Camerata n'a eu qu'à paraître; non seulement elle vit à Vienne sans être inquiétée, mais elle approche le duc de Reichstadt, elle corrompt les gens de son profes-

seur, elle lui fait remettre une lettre, elle lui propose de l'enlever; est-ce croyable? Quand, devenue princesse Baciocchi sous le second Empire, la comtesse vivait soit en Seine-et-Marne, soit en Morbihan, ni à ses amis les plus intimes, ni à son chevalier d'honneur le marquis de Piré, elle n'a conté de telles aventures. Autour d'elle, on respectait la légende, mais aux questionneurs on s'arrangeait pour ne la confirmer ni l'infirmer. Au fait, la légende était jolie et c'est dommage qu'elle ne fût pas vraie.

Voilà donc deux exemples : les deux faits principaux attestés par M. le comte de Prokesch-Osten se trouvent contredits : ses autres déclarations n'en deviennent-elles pas suspectes et la critique ne doit-elle pas les rejeter?

Mais que reste-t-il alors, si l'on écarte Prokesch et Montbel, pour prendre une idée du caractère du duc de Reichstadt? Uniquement ce que raconte Marmont, le seul Français que le cabinet autrichien ait admis à l'entretenir. Mais Marmont, si souvent surpris, dans ses Mémoires, en flagrant délit de tromperie volontaire, devient-il plus croyable lorsqu'il parle du fils de celui qu'il a trahi? Certes, l'on comprend ses mobiles : il a appelé à Napoléon II de Napoléon Ier, au fils du père. Mais cette revision de l'arrêt, l'a-t-il vraiment obtenue et comment a-t-il pu l'obtenir? D'une bonne foi surprise, d'une ignorance entière, ou d'une inconscience absolue? La seule hypothèse admissible, c'est que, volontairement, l'on avait, jusqu'en 1831, entièrement supprimé pour le duc de Reichstadt l'histoire de son père. En 1831, il n'y avait plus d'inconvénients à la lui laisser connaître. Depuis le 15 juillet 1830, l'on savait — la consultation du docteur Malfatti rapportée par Montbel le prouve — que le jeune prince ne vivrait pas et qu'il était condamné à bref délai. On le laissa donc voir Marmont qui, accommodant les faits à sa guise, obtint du prince ces paroles qu'il a fait graver au bas de son portrait à lui, duc de Raguse : « Il y a des hommes qui sont à la fois des hommes d'honneur et des hommes de conscience; vous, maréchal, vous fûtes, toujours et tout à la fois, un homme d'honneur et un homme de conscience. »

Bien mieux, le duc de Reichstadt lui donne son propre portrait aquarellé par Daffinger et, au bas, de sa main, il

écrit ces vers de la *Phèdre* de Racine, ceux à peu près qu'Hippolyte adresse à Théramène :

Arrivé près de moi — par un zèle sincère
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme attentive à ta voix
S'échauffait au récit de tes nobles exploits.

Et ces vers autographiés, le maréchal les fait reproduire au bas du portrait du duc de Reichstadt, qu'il a joint en fac-similé à ses Mémoires.

Marmont mérite donc créance. Il a été reçu par le prince : il a obtenu de lui ce certificat ; il est resté avec lui jusqu'à sa mort, dans des termes d'affection. Cela suffit : le reste importe peu. Il faut conclure que, jusqu'à Marmont, nul bruit de ce qui s'était passé en France de 1796 à 1815 n'était venu jusqu'au fils de Napoléon, puisqu'il n'avait nulle idée des événements majeurs qui avaient amené la chute de son père. Instruit, non à l'autrichienne, mais, si peu que ce fût, à la française, ayant reçu des notions qui n'eussent point été volontairement faussées, eût-il admis pour son professeur d'histoire paternelle le capitulard d'Essonnes? L'eût-il écouté? Lui eût-il donné son portrait? Lui eût-il délivré un certificat d'honneur et de conscience? Alors, si Hudson Lowe était venu à Vienne, Napoléon II l'aurait donc reçu pour causer avec lui de Sainte-Hélène !

*
* *

Napoléon avait prévu tout cela : « Quelle éducation lui donnera-t-on? disait-il à Las Cases. De quels principes nourrira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la tête faible ! S'il allait tenir des *Légitimes* ! Si on allait lui inspirer l'horreur de son père? Et pourtant, quel pourrait être le contre-poison à tout cela ! Il ne saurait y avoir désormais d'intermédiaire sûr, de tradition fidèle entre lui et moi. Tout au plus, un jour, mes Mémoires et peut-être aussi votre Journal. Mais encore, pour surmonter les instructions de l'enfance, pour vaincre les vices de l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité,

une certaine force de tête, un jugement tranchant, décisif, et tout cela est-il donc si commun? »

Elle avait bien été telle qu'il la craignait, cette éducation : pire encore. Impossible d'entasser plus de connaissances diverses et oiseuses, de bourrer davantage un esprit de noms et de dates, de le vider plus d'idées générales et humaines. Que n'avait-on enseigné à cet enfant? La religion dogmatique et morale à raison de deux leçons par semaine, la grammaire et le style allemands, la géographie dans toute son étendue, les mathématiques, la langue française et l'italienne, la philologie latine, l'histoire universelle et l'histoire des États d'Autriche, la philosophie théorique et pratique, le droit de la nature, le droit public et le droit des gens, la loi pénale, civile et militaire, les sciences politiques, la statistique dans toute son étendue, l'architecture civile, les éléments du militaire, les détails du service. Quoi encore... ? L'histoire de Napoléon, racontée par le prince de Metternich lui-même!

Dans ces lettres si curieuses que le prince de Metternich adressait, à ces moments, de Vienne, à une grande dame ambassadrice à Londres ; dans celle surtout écrite au jour anniversaire de Leipsick, éclate contre Napoléon, non seulement la haine de l'Autrichien, de l'oligarque, du catholique, non seulement toutes les antipathies qu'expliquent le patriotisme, l'orgueil et la foi; mais, en un sentiment plus politique et peut-être plus hautain, l'espèce de dédain du vainqueur contre le vaincu. Car c'est bien Metternich seul qui a vaincu; c'est lui qui a pris le Corse au piège, et il n'en a coûté qu'une femme :

Tu felix Austria nube!

Des guerres, des batailles, rien cela! Mais jouer de la vanité humaine, paralyser la Révolution, l'enserrer de tels liens que les armes qu'on redoute lui échappent, que celui qui est son soldat et son héros n'ose plus même y faire appel; puis, ramasser les atouts que l'autre a laissé tomber, jouer avec ses cartes et les brûler ensuite, voilà le fin du fin, et c'est ce qu'a fait Metternich. Et c'est lui qui enseigne à Napoléon II l'histoire politique de Napoléon Ier.

Ainsi qu'on lui a appris les campagnes de son père dans

la *Vie militaire du feld-maréchal prince de Schwartzenberg*, on lui montre la politique de son père dans celle de Metternich : et tout cela, tête à tête. Les professeurs se succèdent, les maîtres s'alternent, les gouverneurs se relaient. L'œuvre est grande : l'empereur, la famille impériale, la cour, les chancelleries s'y appliquent ; avec un malheureux petit Français on fabrique un Autrichien et, lorsqu'on veut exciter son émulation et développer son génie guerrier, on lui propose pour exemple et pour modèle : le prince Eugène de Savoie !

***

En vérité, a-t-on tant à faire? Faut-il se donner tant de mal et, pour détruire en lui l'atavisme paternel, n'est-ce pas assez du maternel qu'on lui a infligé?

Son grand-père, François II d'Allemagne, François Ier en Autriche, bien moins vieux qu'on ne l'imagine, car, né en 1768, il n'est que de dix-huit mois l'aîné de Napoléon, possède un des cerveaux les plus étroits, une des intelligences les plus médiocres qu'on puisse rencontrer. Il est possédé d'une manie exclusive qui absorbe son temps : « il compose de sa main la meilleure cire à cacheter qui se fabrique en Europe. Quand on a présenté à sa ratification le traité de Lunéville qui lui coûtait si cher, il n'a rien blâmé que la mauvaise cire dont on s'était servi en France pour le sceller et il a étalé avec orgueil celle qu'il a composée lui-même. » Il excelle aux beaux cachets et y exerce son talent. Même, quittant Vienne en hâte, fuyant devant l'armée française, il a laissé de sa cire à Schœnbrunn ; Napoléon, lui aussi, a voulu s'amuser à en étaler sur des enveloppes qu'avait préparées Meneval : l'une pour l'empereur François, l'autre pour l'empereur Alexandre ; mais, en y insérant les lettres, il s'est trompé. Heureusement, a-t-on pu courir après les porteurs et les rattraper. La leçon a été bonne. « Chacun son métier », a-t-il dit, et il a renoncé à l'habituel passe-temps de son futur beau-père.

En dehors de la cire, l'empereur François n'a point de talents, et ses agréments sont nuls. En 1807, après Tilsit, en vue d'écarter Napoléon, l'impératrice Marie Féodorovna a

pensé que cet empereur, déjà deux fois veuf, ferait un mari à la grande-duchesse Catherine. Elle a envoyé le prince Kourakin à Vienne pour regarder et prendre des informations. Kourakin arrive et en un jour il est instruit. C'est une existence de cloître que l'empereur impose à ses femmes, une vie sans une distraction, sans une lecture, sans une sortie, en tête à tête. Ce serait la mort pour la grande-duchesse. C'est la mort pour bien d'autres; ç'a été la mort pour Elisabeth de Wurtemberg, qui a duré deux ans (1788-1790); la mort pour Marie-Thérèse de Sicile, épousée après six mois de veuvage, succombant après treize enfants dont cinq morts en bas âge et remplacée après un an, la mort pour Marie-Louise-Béatrix d'Est-Modène, à qui succède, après sept mois, Caroline-Auguste de Bavière; celle-là, fortement trempée par sa courte union avec le prince de Wurtemberg, survit. Cet empereur, sans maîtresses, est terrible pour ses épouses, il les tue à la peine.

Comme il a peu d'idées, il y tient. La Révolution est sa bête noire, et l'homme de la Révolution, son antechrist. Car il est pieux, même dévot. Au physique, vigoureusement construit. Ses frères et ses sœurs — il en a eu treize — ont tous surmonté l'enfance; un est mort par accident; d'autres, des filles, à trente-neuf ans, vingt-trois ans, trente ans ; il en reste neuf, certains hors de commun, tel l'archiduc Charles, d'autres d'une valeur réelle: le grand-duc de Toscane, l'archiduc palatin, l'archiduc Jean, l'archiduc Regnier. Lui est de beaucoup le moins intelligent, mais, débilité du cerveau à part, l'organisme est sain! D'ailleurs la race est saine: son père Léopold II est mort jeune — quarante-neuf ans — mais a eu une vie normale; chez ses oncles et ses tantes, les treize fils et filles qu'ont eus François de Lorraine et Marie-Thérèse, point de tare constitutionnelle: deux enfants seulement, et des filles, morts avant la vingtième année. Dans les treize, une bonne moyenne: Joseph II, Léopold II, l'électeur de Cologne, la gouvernante des Pays-Bas, Marie-Caroline de Naples et Marie-Antoinette de France; une, folle, Marie-Amélie de Parme, celle-là tout à fait détraquée.

De ce cas unique, rien à déduire contre la race de Lorraine-Autriche. Mais si, de son grand-père, le duc de Reichstadt

peut tenir l'atavisme intellectuel, c'est par sa grand'mère que se greffe sur lui la tare constitutionnelle des Bourbons de Naples-Espagne. L'impératrice Thérèse (Marie-Thérèse-Caroline), la deuxième épouse de l'empereur François, a eu seize frères et sœurs : dix sont morts avant leur dixième année, une à vingt-deux ans, une autre à vingt-neuf, trois seulement ont passé la soixantaine. A la deuxième génération mieux, et à la troisième, où l'on voit de pareils ravages, comme l'on est mieux instruit des causes de mort, on constate partout la tuberculose.

A travers Marie-Louise indemne, mais reproduisant exactement la nullité intellectuelle de l'empereur François, le duc de Reichstadt a pris le tempérament physique de l'impératrice Thérèse, sa grand'mère, tout en recevant de sa mère les traits du visage — par suite ceux de son grand-père. De Napoléon, il n'a rien : ni la taille, il a cinq pieds neuf pouces ($1^m,868$,) Napoléon cinq pieds deux pouces quatre lignes ($1^m,687$) — dix-huit centimètres de moins — ni la chevelure, franchement blonde chez lui, châtain foncé chez Napoléon; ni la construction, le sternum rudimentaire chez le fils, « n'ayant que la largeur d'un demi-pouce et extrêmement court [1] », « large et d'une bonne conformation [2] » chez le père, ni la peau, chez l'un très blanche et rose, chez l'autre mate et dorée; ni les yeux, bleu clair chez le duc de Reichstadt et tels que les yeux de Marie-Louise, gris-bleu chez Napoléon, et d'un ton tout différent. Lorsqu'on regarde attentivement et qu'on compare ceux des portraits du jeune prince qui semblent avoir été faits d'après nature, lorsqu'on prend ensuite le masque coulé sur son visage mort, pas un trait, pas un seul n'est de l'Empereur et des Bonaparte, tout est de l'Impératrice et des Lorraine-Autriche.

Sans doute, on ne saurait suppléer aux documents essentiels par des inductions tirées du tempérament physique, mais du tempérament moral il subsiste un indice qui a une valeur : l'écriture. L'écriture si caractéristique, si particulière de

1. Procès-verbal d'autopsie. Montbel. 3e éd. p. 340.

2. Observation sur le cadavre de Napoléon. Antommarchi, p. 159.

Napoléon Ier, a conservé, même dans les derniers temps, lorsqu'elle est devenue presque illisible, des indéniables survivances de l'écriture primitive meilleure, celle de Valence et d'Auxonne. Elle s'est déformée, mais il y reste des traits de plume personnels, inoubliables, inimitables, impossibles à méconnaître : au milieu même d'une page écrite par un autre individu, un mot, un chiffre, une rature tracés par lui, sautent aux yeux. Dans l'écriture de certains neveux de l'Empereur, l'empereur Napoléon III et surtout le prince Napoléon, on est frappé à première vue par des signes de même famille; l'aspect premier des documents émanés d'eux fait immédiatement, irrésistiblement penser à Napoléon. Ce n'est là à aucun degré une superstition, moins encore une illusion de graphologue. C'est un fait. L'écriture diffère : dans un cas, tracée avec des plumes d'oie, dans les autres, avec des plumes de fer. Les caractères n'ont pas les mêmes formes, mais l'ensemble est évocateur, et cette impression, tout homme de bonne foi l'éprouve.

L'écriture latine du duc de Reichstadt, même si l'on tient compte de la déformation qu'elle a subie par l'usage habituel des caractères allemands, est un dérivé de l'écriture de Marie-Louise. Seulement, il s'y rencontre une série de signes auxquels les graphologues ont de tout temps porté une attention majeure : surtout l'absence de liaison des mots, leur brusque interruption, la séparation qui, dans presque tous, se produit sans raison au milieu. C'est là, disent-ils, l'indice certain de débilité cérébrale. Cette écriture est soignée, appliquée; c'est une *belle écriture*. La signature est compliquée de pleins et de déliés : l'F majuscule de *François* ou de *Francesco* a des paraphes non moins admirables que ceux très compliqués qui terminent *Reichstadt*. Cela est colossal et petit; cela tient beaucoup de place et n'évoque rien; cela est mou, compliqué et mince.

Dans une page de cette écriture, pas un trait, pas un accent ne fait penser à l'*autre*. C'est d'un bon élève des Brard et Saint-Omer autrichiens; rien ne s'y insurge; rien n'y dit des violences; rien n'y atteste un tempérament. L'éducation a beau être malsaine; le joug a beau être étroit; la discipline a beau être autrichienne, la nature, si elle eût vibré, eût vibré dans l'écri-

ture; on ne fait point par éducation qu'elle soit ronde, lourde et plate, si l'homme n'est pas né tel.

*
* *

Il faut bien craindre que l'écriture ne le peigne et ne le caractérise : à des jours, les derniers de sa vie, car, jusque-là, on l'a tenu dans l'ignorance entière de ce qu'il était, il a pu — admettons-le — concevoir des ambitions d'empire et des désirs de régner; mais ce trône où il eût voulu monter, pouvait-il le voir très différent de celui d'Autriche près duquel il avait été élevé? Ce n'est point impunément qu'on entre dans la formule monarchique, qu'on y grandit, que les idées s'y développent, que les respects s'y accumulent. Outre qu'on devient impropre à l'action individuelle, on est saisi et serré par tant de liens, si habilement croisés, si agréablement tissés d'or et de soie, qu'on n'a pas même la tentation de les briser. L'essayât-on, on demeurerait inerte et désarmé en face de la vie vraie, de la vie telle que la vivent ceux qui sont simplement des hommes, ceux qui combattent et qui osent. Il y a une « grandeur qui attache au rivage » ; et pour déterminer des princes à abdiquer volontairement leur qualité princière, à rentrer dans le courant humain et contemporain, il n'y a guère eu jusqu'ici que l'amour.

Quoique placé à un rang immédiatement inférieur aux archiducs, le duc de Reichstadt, tel même que M. Rostand le présente, n'imagine point qu'il puisse sacrifier l'Altesse, même Sérénissime, dont on le qualifie, et le duché dont il est nanti. S'il s'insurge, c'est pour monter d'un degré, échanger le Sérénissime pour l'Impérial, mais c'est toujours de titres qu'il s'agit, toujours du ballon gonflé de sottise auquel s'attache la vanité d'un homme qui n'a point d'orgueil. S'il en avait, s'il était le fils de l'esprit de Napoléon, comme il est le fils de sa chair, s'il sentait une seconde d'où il vient et ce qu'il porte au monde, s'il savait quoi que ce fût de ce qu'il est, penserait-il que son sort est borné à des altessades et à des duchés, au rang qu'à la cour impériale lui donne le protocole, au numéro que prend le régiment qu'il commande! Comme il déchirerait cet uniforme autrichien, la

livrée dont les vainqueurs de Leipsick revêtent le fils du vaincu! Comme il tremblerait à la pensée seule que, tel qu'un émigré ou un transfuge, il sert sous un drapeau étranger! Au lieu de fignoler des paraphes autour de ses qualités ducales détaillées en toutes langues, comme il écraserait la plume d'un coup de poing, faisant paraître l'N fulgurante dont l'éclair noir zébrait jadis sur la carte du monde les royaumes et les empires! Ce nom interdit et proscrit, il le crierait dans les salons, à la promenade, à la parade, au spectacle, partout où le conduiraient ses geôliers — d'autant plus Napoléon, Bonaparte et Français qu'on l'a nommé Frantz, titré Reichstadt, déclaré Autrichien. Un peu d'orgueil, et il ne suffit plus à Metternich, pour tenir l'aiglon en sa cage, d'en avoir doré les barreaux; voici qu'il se débat furieusement, à se briser les ailes, il faut qu'on lui ouvre ou qu'il se tue — encore le cri qu'il jettera dans son agonie, les peuples ne l'entendront-ils pas et ne dira-t-il rien aux nations?

On aurait bien tort d'avoir peur : *C'est un légitime*! Il a aux veines du sang de Bourbon, de Lorraine et de Hapsbourg. Cela fait grand et il faut prendre garde de le risquer. Les princes, s'ils s'exposent en des batailles, ce qui est noble, ne sauraient s'abaisser à des émeutes, ce qui est peuple.

Depuis Charles-Édouard, quel légitime, s'évadant de la proscription et de l'exil, est venu se présenter à la nation dont il se disait le chef et, se réclamant d'elle et de son épée, s'est mis, de sa personne, en avant pour reconquérir son trône? Encore, en Charles-Édouard frémissait le sang des Sobieski et de La Grange d'Arquien, gens d'aventure. C'est ce sang qui le poussait à l'action, et tout Stuart qu'il était, par sa mère au moins, il échappait aux *légitimes*. Napoléon au golfe Juan, Murat au Pizzo, Louis-Napoléon à Strasbourg et à Boulogne, voilà les audacieux et les tenteurs de coups. De ceux-là, si le dernier naquit prince, son éducation du moins n'a rien eu de princier; les cours ne se sont occupées de lui que pour le persécuter; il a ignoré le protocole; il n'a point eu de rang dans les hiérarchies, et son âme s'est librement développée aux enseignements des fils de la Révolution. Alors, il a osé.

Hormis ceux-là, une femme seule : la duchesse de Berry, une légitime pourtant, la cousine du duc de Reichstadt, mais

toute de nerfs et d'impressions, toute de passion et d'ardeur; à tout prix, voulant échapper à la main mise sur elle, reprendre son fils, lui reconquérir son trône — poussée de plus par l'inéluctable nécessité d'immédiate action à qui l'avaient soumise ses coups de cœur.

Voilà donc le duc de Reichstadt tel qu'on le peut documentairement définir: tempérament physique vicié par l'hérédité Bourbon-Naples; intelligence étroite reçue de Marie-Louise et de l'empereur François; éducation abrutissante organisée à l'autrichienne et dans la solitude; ignorance entière des faits extérieurs; goûts du bouton de guêtre; curiosité du militaire telle que l'ont souvent les princes; velléités d'empire, mais comme en aurait eues un Bourbon émigré; incompréhension de ce qu'est la démocratie, de ce qu'est la Révolution, — par suite, de ce qu'est Napoléon; et puis, sur tout cela, Prince.

C'est pourquoi mieux vaut le rêver que le voir, l'imaginer tel qu'il eût pu être que le chercher tel qu'il a été; c'est pourquoi, fermant les décevantes histoires, il faut laisser cette vie au mystère qui l'enveloppera toujours et, plutôt qu'aux inductions moroses, croire à ce qu'ont chanté les poètes, qu'ils se nomment Barthélemy, Hugo ou Rostand.

FRÉDÉRIC MASSON

FLAUBERT ET L'AFRIQUE

L'auteur de *Salammbô* et de *la Tentation de Saint-Antoine* avait coutume de répéter, dans ses accès de mauvaise humeur contre la critique de son temps : « Personne n'a lu les classiques!... » — A voir la façon dont lui-même est encore jugé, on est tenté de croire qu'il exagérait à peine. On ne le relit guère et, quand on s'occupe de lui, c'est pour reproduire sous une autre forme l'opinion courante. La haute estime où le tient la jeune génération[1] n'a pu prévaloir contre la malveillance de nos aînés. Son heure n'est pas venue. Cet homme, dont le nom sera un des plus grands de la littérature européenne, qui, dans le roman, inaugura une admirable méthode, qui fut la plus parfaite incarnation du sage moderne à une époque qui eut pourtant des Sainte-Beuve, des Renan et des Taine, — cet homme passe pour un simple rhéteur aux idées négligeables. Les moins injustes consentent à reconnaître en lui un réaliste de quelque valeur, — un petit réaliste à la mesure de Lesage.

Or, Flaubert est un génie complet, dont la sympathie s'est étendue à toutes choses avec une clairvoyance unique. Il

1. Voir, dans la préface du *Mystère des foules*, les pages que M. Paul Adam lui a consacrées et qui sont, à coup sûr, les plus pénétrantes et les plus fortes qu'on ait jamais écrites sur son œuvre. D'autre part, M. Camille Mauclair a publié, dans *la Quinzaine* (15 février 1899), une fort belle étude sur *Flaubert lyrique*.

appartient à cette catégorie de grands esprits que Sainte-Beuve appelait des « génies classiques ». Venu au terme d'une longue période de culture, résumant en lui tout l'effort intellectuel de plusieurs générations, il regorge de choses et d'idées. Ses phrases, si serrées et si denses, ressemblent en cela aux vers de Virgile — ce Virgile qu'il aimait et lisait passionnément, sur lequel « il se pâmait (ce sont ses propres expressions) comme un vieux professeur de rhétorique ». De même que chez Virgile encore et ceux qu'une sympathie intellectuelle attache à tous les êtres, le sens humain s'est en lui prodigieusement élargi. Aux époques de barbarie, il sera le réconfort des nobles âmes ; il sauvera par elles les plus hautes conceptions morales de notre race avec la forme la plus pure de son génie ; et, aux époques de renaissance, on se plaira à reconnaître dans ses proses, comme dans un chant séculaire, de lumineuses divinations de l'avenir.

Les génies de cet ordre ont cela de commun qu'ils joignent à l'intelligence du passé et des milieux historiques disparus un merveilleux pressentiment de ce qui va naître. Virgile consacre, dans son grand poème national, l'alliance de la force latine et de la culture hellénistique, qui, pendant cinq cents ans, et plus, vont façonner le monde occidental. Flaubert est le premier de nos écrivains qui se soit tourné vers l'Orient [1] pour y chercher autre chose que de la couleur et de l'exotisme. Or, on peut prévoir dès aujourd'hui quelle place importante l'Orient va tenir encore une fois dans l'histoire de l'humanité et peut-être de la civilisation. La politique actuelle travaille à hâter ce moment avec une ardeur sans doute maladroite et imprudente, mais qui n'en reste pas moins significative.

Toute sa vie, l'Orient a hanté Flaubert. Après avoir vu l'Égypte et la Syrie, il a constamment rêvé de connaître l'Inde. Mais, de tous les pays du soleil, celui qu'il a le plus aimé, c'est l'Afrique. Ses deux poèmes en prose ont été inspirés par elle et, s'il n'était pas mort prématurément, il lui aurait demandé encore le sujet d'un grand roman moderne, qui aurait été comme le couronnement de toute son œuvre. Devinait-il par avance l'espèce de fascination que

1. D'après Flaubert lui-même, on prend l'*Orient* dans son sens le plus large, en y comprenant l'Égypte et même l'Afrique du Nord.

le continent mystérieux allait exercer sur le vieux monde d'Europe? Voyait-il même dans les Gaulois de son Autharite les futurs conquérants de l'Algérie? Sentait-il enfin, dans son sang de barbare, de secrètes affinités avec le sang africain? — En tout cas, de tous les écrivains français qui se sont occupés d'elle, nul n'a mieux vu l'Afrique, nul ne l'a plus profondément pénétrée dans son passé comme dans son avenir.

I

Trois ans après son voyage d'Égypte, lorsqu'il était plongé dans sa *Bovary*, l'obsession de l'Afrique le poursuivait toujours. Il terminait ainsi une de ses lettres à Louise Colet :

« Pourquoi cette phrase de Rabelais me trotte-t-elle dans la tête : « L'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau »? — Je la trouve pleine d'autruches, de girafes, d'hippopotames, de nègres et de poudre d'or[1]... »

Ce qui fait le prix de ces lignes jetées comme en *post-scriptum* au bas d'une page, c'est qu'elles expriment, d'une façon toute naïve et presque involontaire, la première et plus personnelle impression que l'auteur avait reçue de l'Afrique. Il ne faut pas oublier que Flaubert garda toute sa vie un vieux fond de romantisme. Il aimera donc tout d'abord ce que l'Afrique a d'énorme et de monstrueux — sa flore et sa faune exubérantes, son grouillement humain, si voisin de l'animalité, ce qu'il y a de baroque et de bizarrement contrasté dans ses mœurs comme dans ses costumes, mais par-dessus tout la frénésie de sa couleur et le flamboiement de sa lumière. Les Goncourt, plus foncièrement gaulois, plus débiles de tempérament, amoureux d'un Orient plus délicat et plus fondu, étaient vivement choqués de cette prédilection de Flaubert pour l'exotisme africain. Ils la notaient avec un sous-entendu de dénigrement dans leur description du cabinet de Croisset. Ils remarquaient « ... sur la cheminée, sur la table, sur les

1. Voici la phrase exacte de Rabelais, qui n'est d'ailleurs qu'une paraphrase de Tertullien : « Affrique, dist Pantagruel, est coutumière toujours produire choses nouvelles et monstrueuses. » (*Pantagruel*, V, chap. III).

planchettes des bibliothèques et accroché à des appliques, ou fixé aux murs, *un bric-à-brac des choses d'Orient :* des amulettes recouvertes de la patine vert-de-grisée d'Égypte, des flèches de sauvages, des instruments de musique de peuples primitifs, des plats de cuivre, des colliers de verroterie, le petit banc de bois sur lequel les peuplades de l'Afrique mettent leur tête pour dormir, s'assoient, coupent leur viande...[1] » — Et ils concluaient : « Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts, son talent. *Un intérieur tout plein d'un gros Orient et où perce un fond de barbare dans une nature artiste.* » — Quelque temps auparavant, après une lecture de *Salammbô* faite par l'auteur lui-même, ils l'accusaient d'aimer « la grosse couleur et l'enluminure », de voir l'Orient — et même l'Orient antique — « sous l'aspect des étagères algériennes »[2]. Que Flaubert ait eu tort de se représenter ainsi les choses, ce n'est point ici la question. Nous allons d'ailleurs y revenir dans un instant. Il n'en reste pas moins vrai qu'il a démesurément aimé l'Afrique et qu'il y avait une sorte de prédisposition naturelle dans son goût pour l'exotisme africain[3].

Mais avec son tempérament, son éducation toute romantique, les tendances morales qu'il révèle çà et là dans sa correspondance, il a dû être entraîné vers l'Afrique par le même instinct qui poussa les maîtres du romantisme vers tout ce qu'il y a de vague et d'indéterminé dans les littératures primitives. L'Afrique, pour lui, c'est par excellence le pays mystérieux, la région fabuleuse, pleine d'enchantements et de mirages. Il l'aperçoit avec les mêmes yeux que le Chef-des-Caravanes dans *Salammbô;* il y découvre « ... bien au delà du Harousch-Noir, après les Atarantes et le pays des grands singes, d'immenses royaumes où les moindres ustensiles sont tous en or, un fleuve couleur de lait, large comme une mer, des forêts d'arbres bleus, des collines d'aromates, des monstres à figure humaine végétant sur les rochers et

1. *Journal des Goncourt,* II, p. 155.

2. *Op. cit.* II, p. 373.

3. « En passant devant Abydos, j'ai beaucoup pensé à Byron : c'est là son Orient, l'Orient turc... j'aime mieux l'Orient cuit du Bédouin et du désert, *les profondeurs vermeilles de l'Afrique,* le crocodile, le chameau, la girafe...» (*Correspondance,* p. 12).

dont les prunelles, pour vous regarder, s'épanouissent comme des fleurs ; puis, derrière des lacs tout couverts de dragons, des montagnes de cristal qui supportent le soleil[1]... »

L'Afrique est aussi le pays de la fécondité sans bornes, où la matière coule intarissable par d'innombrables ébauches et que gonfle sans cesse l'afflux des formes à naître. Elle est semblable à l'œuf mystique de la Déesse. Seule, elle a pu donner à l'anachorète le désir de s'abîmer dans la matière, de *devenir la matière*[2], car la force de la terre y est si écrasante que l'homme et son œuvre se confondent avec elle. Si l'énergie créatrice y est prodigieuse, la luxure y est éperdue et la cruauté effrénée. L'Afrique devrait se reconnaître dans la Tanit phénicienne, la déesse impure, sorte de matrice géante, symbolisant les puissances obscures et mauvaises de la nature, qui conspirent sans cesse contre l'ordre des choses, qui font échec à la raison harmonieuse et qui cependant s'emparent d'elle par le vertige de la volupté. Toutes ces forces tumultueuses, la pensée de Flaubert les a choyées avec une complaisance secrète. Mais il a su dominer sur elles, pour les exprimer dans la prose la plus raisonnable et selon le rythme le plus parfait qui fût jamais.

Pour tous ceux qui connaissent l'Afrique du Nord, et qui sont familiers avec *Salammbô* et la *Tentation de Saint-Antoine*, personne n'a fixé comme Flaubert les aspects éternels du pays. En cela encore, il a été vraiment un *classique*. Tandis que les écrivains de son temps, les Goncourt, par exemple, se perdaient dans le menu détail de la description, inventaient le *parisianisme*, l'*exotisme*, l'*impressionisme* et, pour tout dire, propageaient la manie du *chic* en littérature, l'auteur de *Madame Bovary* continuait la grande tradition française, qui consiste à ne voir les choses que dans leur plus haute généralité. Il allait même jusqu'à s'écrier avec sa brusquerie de langage ordinaire, quand on le félicitait de la fidélité scrupuleuse de son observation : « Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! je me f... bien de ça[3] ! » — Évidemment ici, il exagérait sa pensée à plaisir. Mais ce qu'il voulait

1. *Salammbô*, p. 144.
2. Cf. *La Tentation de Saint-Antoine (ad fin.)*.
3. *Lettre à Jules Duplan* (*Cor.* III, p. 91).

affirmer à l'encontre de ses amis, c'est que la beauté seule l'intéressait et que seule elle valait la peine d'être transcrite dans une œuvre.

Il a dit la mollesse et la langueur voluptueuse des plages africaines, l'enchantement des grandes cités maritimes par les soirs de lune. Qu'on relise la page de *Salammbô* où il a décrit Carthage endormie, on y retrouvera tout le charme d'Alger, de Tunis, d'Alexandrie. Il a fondu en quelques lignes toutes les émotions énervantes et profondes qui montent de ces villes, au coucher du soleil, avec les vapeurs lumineuses de leurs eaux. Il y a vu l'éternelle courtisane dont l'ensorcellement, après tant de siècles, est encore tout-puissant sur les barbares ; il a chanté leurs golfes et leurs rivages, dont la courbe molle et frangée d'écume imite l'enlacement des bras et la fraîcheur des gorges ; il a senti que tous ceux qui sont venus vers elles et qu'elles ont conquis les ont d'abord aimées comme des maîtresses. Il a compris enfin que cet attrait de volupté explique le perpétuel exode des hommes d'Occident vers la grande joie du Sud et du soleil méditerranéen. Ce n'est pas seulement l'artiste ou le poète qui obéit à cette séduction, mais tous, — depuis le marchand jusqu'au soldat et jusqu'au plus humble manœuvre. Qu'il s'agisse des mercenaires d'Autharite ou du terrassier moderne qui abandonne son village du Piémont pour s'enrôler dans les équipes de travailleurs africains, tous ces pauvres gens suivent un instinct pareil. A leur façon et de tout leur cœur, ils rendent hommage à la Déesse ; ils attestent, en dépit des bouleversements et de la mêlée des peuples, la pérennité de son culte.

Avec autant d'exactitude et de justesse, Flaubert a dit les paysages plus modestes du Tell, cette large bande cultivée et montagneuse qui sépare les rivages de la région des sables. Déjà au temps d'Hamilcar et d'Hannon, les métairies et les fermes s'y échelonnaient, à de grands intervalles, au bord des routes ; « les rigoles coulaient dans des bois de palmiers ; les oliviers faisaient de longues lignes vertes ; des vapeurs roses flottaient dans les gorges des collines ; des montagnes bleues se dressaient par derrière[1] ». Mais plus on s'éloigne du

1. *Salammbô*, p. 25

littoral, plus les cultures deviennent rares et le pays aride : « A l'extrémité d'une plaine, toujours on arrivait sur un plateau de forme ronde ; puis on redescendait dans une vallée, et les montagnes qui semblaient boucher l'horizon, à mesure que l'on s'approchait d'elles, se déplaçaient comme en glissant. De temps à autre, une rivière apparaissait dans la verdure des tamaris pour se perdre au tournant des collines. Parfois, se dressait un énorme rocher pareil à la proue d'un vaisseau ou au piédestal de quelque colosse disparu[2]. »

Voici enfin le troisième aspect de l'Afrique, les régions sablonneuses et désertiques, où « d'immenses ondulations parallèles d'un blond cendré s'étirent les unes derrière les autres en montant toujours ». Le soir, quand le soleil s'abaisse, « le ciel, dans le nord, est d'une teinte gris-perle, tandis qu'au zénith, des nuages de pourpre, disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque, s'allongent sur la voûte bleue. Ces raies de flamme se rembrunissent, les parties d'azur prennent une pâleur nacrée ; les buissons, les cailloux, la terre, tout maintenant paraît dur comme du bronze ; et, dans l'espace, flotte une poudre d'or tellement menue qu'elle se confond avec la vibration de la lumière[2] ». Exprimer ces trois aspects avec un pareil relief, ce n'est pas seulement faire de la littérature et fixer d'admirables formes, c'est encore rendre intelligibles les étranges recommencements de l'histoire de l'Afrique. Toutes les révoltes et les guerres qui ont troublé le pays depuis la domination punique jusqu'à la conquête française n'ont pas d'autre origine que l'opposition, pour ne pas dire l'hostilité naturelle qu'il y a entre ces trois régions juxtaposées et si profondément différentes. Tandis que les rivages s'ouvrent d'eux-mêmes aux hordes de mercenaires, acceptant avec les barbares leurs civilisations et leurs dieux, en revanche les montagnards du Tell, en apparence soumis à l'étranger, résistent sourdement à l'envahisseur. La vieille race, qui a épousé la terre, ne se confond point avec la race nouvelle, qui passe sans se fixer jamais. De là les révoltes contre le conquérant d'outre-mer, qu'il vienne de Rome, de Constantinople, de Madrid ou de Paris. Mais ces deux peuples

1. *Salammbô*, p. 28.
2. *Tentation de Saint-Antoine*, p. 1.

ont un ennemi commun dans le nomade insaisissable du Sahara, le conducteur de troupeaux, qui, de temps en temps, poussé par la famine ou la rage de détruire, se rue sur les cultures et les villes, ne laissant derrière soi que ruines et désolation[1].

Non seulement Flaubert a fortement rendu ces grandes lignes du sol, mais il s'est comme imprégné de l'atmosphère du pays. Il y a telle de ses phrases qui recèle un véritable charme nostalgique pour l'Africain exilé. Des paysages tout entiers revivent dans le simple déroulement d'une période. Il a même su rendre l'oppression du Barbare sous la force de la terre et du soleil, comme dans ces lignes où semble peser tout l'accablement de ces journées, durant lesquelles le vent du sud flétrit toutes choses sous son haleine de mort : « ... *le soleil perdait ses rayons tout à coup. Alors le golfe et la pleine mer semblaient immobiles comme du plomb fondu. Un nuage de poussière brune perpendiculairement étalé accourait en tourbillonnant; les palmiers se courbaient, le ciel disparaissait; on entendait rebondir des pierres sur la croupe des animaux; et le Gaulois, les lèvres collées contre les trous de sa tente, râlait d'épuisement et de mélancolie*[2]... » Notons encore une fois la sobriété toute classique de cette description de siroco; Flaubert n'a gardé que les traits essentiels.

Il faudrait répéter la même chose à propos de tous les grands phénomènes du ciel africain, qui ont trouvé place dans son œuvre — les brusques orages des Hauts-Plateaux, les pluies diluviennes de l'automne, les chaleurs excessives des mois d'août et de septembre, la douceur trompeuse de ce faux printemps auquel succède tout à coup un été torride et interminable. Mais ce qu'il a admirablement saisi — et ce que personne, je crois, n'a vu dans *Salammbô*, — c'est que la dualité de Tanit et de Moloch n'est que l'expression de la double nature du climat. Or cette dualité se traduit dans l'ordre moral et intellectuel par les surprenantes oppositions de l'âme et du génie de l'Afrique. D'une part, Tanit, qui signifie la langueur amoureuse et corruptrice des rivages;

1. Voir à ce sujet, Paul Monceaux, *Les Africains* (Introduction).

2. *Salammbô*, p. 104.

d'autre part, le Moloch dévorateur, le feu du ciel, qui symbolise l'aridité des sables : c'est le souffle enflammé du désert, qui brûle tout sur son passage, qui inspire, avec la luxure furieuse, la soif de la conquête, le désir effréné du pillage et du meurtre. Mollesse efféminée, brutalité sauvage, toute l'Afrique est dans cette antithèse.

Ceux qui reprochent à Flaubert ses descriptions n'ont donc pas vu qu'elles sont au moins autant *psychologiques* que picturales. Ils oublient surtout, ou ils ne savent pas qu'en ce pays le ciel et la terre, avec leurs phénomènes changeants, comptent souvent davantage que l'homme et que nulle part ailleurs l'homme n'est plus *agi* par le sol. Dans les montagnes de Kabylie, dans les grandes plaines dénudées du Chéliff ou de la région sétifienne, les gourbis des Arabes ne se distinguent pas de la couleur des broussailles ou des roches. C'est l'image morale de l'Afrique tout entière. L'individu, trop souvent, y est annihilé par la terre.

II

Quand Flaubert annonça l'intention de « ressusciter » Carthage, il ne manqua pas de conseilleurs pour le dissuader de son projet. Lui-même avait si bien répété qu'il fallait être « absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins », qu'on fut ravi de le croire sur parole et que son roman de *Salammbô* passa pour une simple fantaisie archéologique, — quelque chose comme un revenant du romantisme. Sainte-Beuve, tout le premier, ne cacha pas son mécontentement : « Qu'avait-on besoin de ces Carthaginois ? En quoi étaient-ils intéressants pour des Français du XIXe siècle ?... » et tous les arguments dont la critique a coutume de se payer, quand on dérange ses habitudes et qu'on la fait sortir du milieu et des idées où elle s'était commodément assise.

Or Flaubert avait des raisons toutes personnelles de se tourner de préférence vers l'Afrique : nous l'avons assez dit. Quand il lut, — vraisemblablement dans Michelet, — l'histoire de la Guerre inexpiable, il sentit d'instinct qu'il y avait

là un sujet pour lui. Il croyait qu'il y a ainsi des rencontres providentielles pour l'écrivain; et, de fait, nul sujet n'était mieux approprié à son génie ni plus propice à l'épanouissement de tous ses dons. Mais il y a des raisons plus profondes et plus générales qui justifient le choix de cette épopée carthaginoise.

C'est à dessein que j'ai employé cette expression d'*épopée*. Flaubert, en effet, a été le premier à pressentir que le roman ne pouvait plus vivre qu'à la condition de se retremper en quelque sorte à sa source, — le poème épique[1]. Les formes modernes qu'il a revêtues ne font que témoigner de sa décadence. C'est quand sa matière s'est épuisée qu'il s'est jeté dans les récits picaresques, les aventures sentimentales, les observations de mœurs. Après le vieux Dumas, après George Sand et Balzac, il n'y avait plus rien à dire, ou il fallait se condamner à ressasser éternellement les mêmes histoires de cœur, les mêmes peintures de milieux bourgeois ou aristocratiques. Flaubert alors reprenait l'argument de Sainte-Beuve contre *Salammbô* : En quoi tout cela est-il intéressant? « Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement. » Quoi de plus artificiel que ces êtres, de plus fabriqué par l'éducation, de plus incohérent, de plus veule, de plus voisin du néant? S'il faut s'en tenir à de semblables héros, confessons que la haute littérature est morte. Il n'y a plus de beaux sujets aujourd'hui. — telle était sa conviction intime comme celle de Théophile Gautier. Mais Flaubert voulait trouver de beaux sujets, il voulait « faire grand » quand même (il l'a dit plus d'une fois); et c'est pourquoi il écrivit *Salammbô*[2].

1. Il écrivait à madame Collet : « Ah! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary!*... que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pour me lancer à corps perdu dans un sujet *vaste et propre. J'ai des prurits d'épopée*, je voudrais de grandes histoires à pic, et peintes de haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées, j'en ai des odeurs vagues, qui m'arrivent et qui me mettent l'âme en dilatation. » (*Correspondance*. II, p. 303).

2. Remarquons à ce propos que personne, pas même Théophile Gautier, n'avait sien compris pourquoi Flaubert, si épris de la vie, avait été choisir la matière de bon roman dans la plus morte des histoires. Il y avait là comme un défi au modernisme et à l'école de Balzac. Les Goncourt rapportent une conversation de Gautier qui décèle bien les divergences essentielles entre Flaubert et ses amis : « Enfin chez moi, s'écrie Gautier, ç'a été l'amour... de mon temps, qui m'a fait chercher une espèce de dépaysement. — Oui, oui, vous avez la nostalgie de l'obélisque, lui disons-nous. — C'est cela, et c'est cela que Sainte-Beuve ne saisit pas. Il ne se

Qu'on y prenne bien garde, il ne s'agit pas là seulement d'un rajeunissement ou d'un renouvellement littéraire. Flaubert comprenait qu'il y allait de toute une renaissance sociale. L'épopée suppose une humanité plus jeune, plus aventureuse, *plus agissante* que la nôtre. Proposer à cette France du XIXe siècle, amollie par le bien-être bourgeois et garrottée par toutes les entraves administratives, — lui proposer de vivants exemples d'héroïsme, — peut-être brutal ou même féroce, qu'importe? — n'était-ce pas déjà l'exciter à sortir de sa torpeur[1] et, d'avance, lui faire aimer l'action jusqu'au jour où elle-même deviendrait capable de grandes choses? Or où trouver des énergies plus vivaces que dans cette Afrique du Nord, qui semble destinée à n'être jamais qu'un grand champ de bataille?

Sans doute Flaubert n'a point dit expressément ce qu'il se proposait en écrivant *Salammbô*. Il en est d'ailleurs toujours ainsi. Le grand artiste qui essaye de juger ou de définir son œuvre tombe immédiatement au-dessous du plus médiocre critique. Il suffit qu'il ait deviné la fécondité d'une belle forme et qu'il l'ait dessinée en toute conscience et en toute perfection. L'humanité ira d'instinct vers elle et s'en nourrira. Elle sera vivante à la façon des plantes vigoureuses ou des grands paysages, qui sont ignorants de leur mystère

rend pas compte que nous sommes tous quatre des « malades » (lui, les deux Goncourt, Flaubert)... ce qui nous distingue, c'est l'exotisme. Il y a deux sens de l'exotique : le premier vous donne le goût de l'exotique dans l'espace, le goût de l'Amérique, des femmes jaunes, vertes, etc. *Le goût plus raffiné, une corruption plus suprême, c'est ce goût de l'exotique à travers le temps :* par exemple, Flaubert serait ambitieux de forniquer à Carthage; vous voudriez la Parabère; moi, rien ne m'exciterait comme une momie... » On retrouve là le bon Gautier avec son ironie truculente; mais il est trop certain qu'il fut atteint de cette *maladie* d'exotisme (il a fait le *Roman de la Momie)*, il a aimé, lui, *le passé, pour le passé*, sans s'inquiéter de ce qu'il pouvait avoir d'*humain*. C'est le contraire chez Flaubert. S'il a aimé Carthage, c'est à cause des types d'humanité vivante et complète qu'elle lui offrait et s'il regrette quelque chose, c'est que le présent soit si inférieur à ce passé. Il se sent, avec ses aspirations, un étranger dans son pays et parmi les hommes de son temps. De là la tristesse qui est au fond de son livre. On se rappelle le mot sublime qu'il dit un jour : « On ne saura jamais *combien il a fallu être triste* pour entreprendre de ressusciter Carthage. »

1, « Pourquoi veux-tu écrire dans « les tons doux »? Soyons féroces, au contraire! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle sucré. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur! *C'est peut-être un moyen de l'émoustiller!* » (*Lettre à Ernest Feydeau, Corresp.*, III, p, 214.)

et qui font leur destin en dispensant aux hommes la vie ou la beauté. Cette sorte de fécondité était de toute évidence dans *Salammbô* ; et c'est pourquoi il faut répéter très haut, car beaucoup de gens croient encore le contraire, qu'il y avait dans ce livre autre chose qu'une fantaisie de dilettante ou d'archéologue. En réalité, cette résurrection de l'épopée, par ce qu'elle avait d'inattendu et de paradoxal à l'origine, a inquiété obscurément les consciences littéraires. Elle a poussé nos romanciers vers des tentatives peut-être maladroites, mais qui étaient la condition nécessaire d'un progrès. Ceux-même, comme Émile Zola, qui paraissent le plus éloignés de la manière et de l'esprit de Flaubert, ont obéi en somme à l'impulsion qu'il avait donnée. Les grandes œuvres épiques de ce maître, *la Terre* et *Germinal*, sont la vraie descendance de *Salammbô*. Elles en ont hérité pêle-mêle le bon et le mauvais, mais surtout ce pessimisme funèbre, qui offusque trop souvent dans ces livres les parties saines et fécondes. C'est à la génération qui vient de dégager le sens complet de la pensée de Flaubert et d'en rejeter les éléments caducs, pour s'attacher à l'expression harmonieuse de la vie et de l'action selon l'unique forme qui leur convienne, — la forme épique de *Salammbô*.

Mais il ne doit pas nous suffire de montrer l'intérêt général de cette œuvre maîtresse. Flaubert, — nous l'avons dit, — a eu l'ambition de « ressusciter Carthage ». Là-dessus, on lui a cherché les chicanes les plus injustes. On a feint de ne voir dans *Salammbô* qu'un roman archéologique comme le *Jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy. On l'a combattue au nom de la vérité locale, alors qu'elle renferme une vérité beaucoup plus haute et que sa portée dépasse infiniment celle d'une simple reconstitution historique. Flaubert n'était ni un bénédictin ni un membre de l'Académie des Inscriptions. Il a voulu, avant tout, écrire une œuvre d'imagination où le sens du passé se combine avec le sens général de la vie. C'est de là qu'il faut partir pour le juger. Au milieu de tant d'inventions dont la valeur esthétique ou morale est de tous les temps et de tous les pays, que reste-t-il dans *Salammbô* de strictement africain ou carthaginois ? Je crois que la réponse n'est pas bien difficile, pourvu qu'on prenne la peine de lire

Flaubert sans autre souci que de le comprendre. Et à ce propos, je m'émerveille de voir les mêmes gens qui s'évertuent à chercher dans les tragédies de Corneille d'authentique histoire romaine à travers les pires erreurs de chronologie ou de couleur locale, à travers la rhétorique la plus disconvenante au sujet, — se refuser à faire le même effort pour *Salammbô*.

Tout d'abord Flaubert a très nettement compris que, dans ce vaste empire de l'Afrique du Nord soumise à la domination punique, la question de races dominait tout. A travers l'uniformité des textes latins et grecs, il a distingué à Carthage des éléments ethniques de toute provenance, qui ne se sont jamais complètement fondus et dont les froissements expliquent la plupart des révoltes et des guerres. D'une part, les riches, les patriciens, — marchands ou grands propriétaires, — d'origine phénicienne, avares et tristes, voluptueux et dévots ; de l'autre, comme aujourd'hui encore, dans les grandes villes maritimes, tout un peuple très mêlé, où l'historien reconnaît le sang des antiques et mystérieux Berbères, race autochtone ou tout au moins occupant le pays avant les Phéniciens. Puis traversant tout ce monde, sans se confondre jamais avec lui, les nomades des régions pastorales ou désertiques, qu'ils viennent de la Libye ou du pays des Gétules, — les éternels ennemis de l'agriculteur et de l'habitant des villes. Enfin la plèbe confuse et chaotique des esclaves, où le nègre coudoie le Campanien, où l'Ibère rencontre le Grec d'Asie. Ce bariolage des peuples entraîne celui des coutumes et de la couleur. De là vient tout ce qu'il y a de heurté et peut-être de grossier dans le pittoresque africain. Lorsque les Goncourt reprochaient à Flaubert ce qu'ils appelaient son « gros Orient », ils ne voyaient pas que ces discordances et ces crudités sont symboliques de la nature même du pays. Que Flaubert ait eu un goût immodéré pour la violence et une certaine sauvagerie des mœurs, je l'accorde volontiers. Mais, dans l'espèce, ces crudités et cette violence sont nécessaires à son dessein. Ce n'est dans *Salammbô* qu'un surcroît de vérité.

Vivant en marge de cette société instable et confuse, il y avait encore à Carthage un véritable peuple de mercenaires

venus de tous les points du monde antique. Cette foule brutale qui remplit de son tumulte les pages de *Salammbô*, Flaubert ne l'a point représentée, à la manière de Zola, dans sa simplicité d'élément déchaîné. Il a essayé d'y démêler des caractères particuliers correspondant à la diversité des races. Chacun conserve les habitudes et jusqu'aux modes de son pays. Le Grec n'agit point comme le Gaulois. La cruauté bestiale du Ligure ou de l'homme des Baléares excite l'horreur des autres peuples[1]. Mais ce dont, ici, il faut louer Flaubert, c'est d'avoir eu l'intuition des grands courants ethniques dans l'ancien monde occidental. Toujours les hommes du Nord et même ceux des pays méditerranéens ont aspiré à la volupté de l'Afrique. Aujourd'hui encore, les descendants de Zarxas et d'Autharite, les Mahonnais, les Catalans, les Provençaux, les Espagnols de Valence et d'Alicante se précipitent sur l'Afrique avec la même ardeur de conquête. Comme ceux d'autrefois, ces mercenaires modernes peuvent avoir, à de certains jours, le regret de la patrie absente, ils sont vaincus et enchaînés par la terre. Ils la maudiront, mais ils ne la quitteront plus. Tout autant que les hordes d'Hamilcar, ils sont pris par toute espèce de liens, mais surtout par les vices qui s'épanouissent au soleil africain, — par leur gourmandise, leur lubricité, la licence de tout faire, de parler en maître et de fouler l'indigène : Flaubert a dit admirablement tout cela.

Les foules vivent dans *Salammbô*, le décor est splendide. Mais Flaubert n'a pas oublié pour cela, comme on l'admet trop aisément, les âmes individuelles. Il l'a avoué lui-même et il faut le noter soigneusement : ce qui l'a le plus tourmenté dans ce prétendu roman archéologique, c'est la *psychologie*. Il est sans doute facile d'en contester l'exactitude historique. Mais si l'on accepte qu'un Renan ait pu tenter (et celui-ci en historien, non plus en romancier) de nous restituer la personne morale de Saint Paul, ou, qui pis est, une figure aussi inconsistante et légendaire que celle de Jésus, pourquoi condamner *a priori* la tentative de Flaubert, qui après tout

1. Voir, par exemple, le passage où un mercenaire des Baléares pompe avec sa bouche le sang du Carthaginois qu'il a tué : « Cette chose atroce fit horreur aux Barbares, aux Grecs surtout. » (*Salammbô*, p. 193.)

n'est guère plus hasardeuse? Les textes ne manquent pas sur Hamilcar et sur Mâtho; — et si, d'autre part, en tenant compte des indications de l'histoire, il est arrivé à faire agir ses personnages comme ils l'ont dû vraisemblablement, tel milieu étant donné, que peut-on demander de plus à un romancier et même à un historien? Ce sont là des *hypothèses* tout aussi admissibles que celles qu'on nous propose journellement pour telle époque particulièrement obscure et sur laquelle il ne nous reste aucun texte positif. En somme, Flaubert voulait faire une Carthage seulement *possible* : on peut affirmer hardiment qu'il l'a faite [1].

Qu'on prenne l'un après l'autre ses principaux personnages, on verra qu'ils parlent et qu'ils agissent d'une manière parfaitement logique, c'est-à-dire conforme au milieu et au moment. Sont-ils plus ou moins historiques que dans Polybe? Je ne sais, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont d'authentiques Africains — et il me semble que c'est déjà quelque chose. Sainte-Beuve s'est acharné en particulier contre le personnage de Salammbô, en qui il prétend reconnaître une sœur de Velléda, ou même d'Emma Bovary. Il est difficile de pousser plus loin la mauvaise foi, car enfin quel rapport y a-t-il? Bien loin de reprocher à Flaubert d'avoir fait de son héroïne une véritable Européenne, je lui reprocherais au contraire de l'avoir trop rapprochée du type de la femme musulmane. Sous prétexte que celle-ci est inaccessible et par conséquent impénétrable pour l'Occidental, Flaubert s'est cru autorisé à laisser subsister dans le caractère de

1. Pour ce qui est de la *psychologie* dans *Salammbô*, Flaubert écrivait : « Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique. » (*Corresp.* III, p. 98.) — Ailleurs : « Les métaphores m'inquiètent peu à vrai dire (il n'y en aura que trop) mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire. » (III, p. 112.) — Quant à la vraisemblance des mœurs, il a très nettement délimité la question (ce que Sainte-Beuve n'a pas fait) : « Pourvu qu'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande » (III, p. 103). Mais voici qui est plus pénétrant et plus catégorique : « D'après toutes les vraisemblances et mon impression à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. *Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie !* Si la couleur n'est pas une, si les détails détonent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas en un mot harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non! Tout se tient. » (*Lettre à Sainte-Beuve*, III, p. 248.)

Salammbô je ne sais quoi de vague et d'indéterminé. Il a même exagéré chez elle la passivité ordinaire aux femmes orientales. Nous voyons au contraire dans Tite-Live deux Carthaginoises faire preuve d'une énergie et d'une décision toutes viriles. Le caractère de Sophonisbe en particulier est plutôt grec ou romain. Mais ce sont là chez Flaubert de légères erreurs de détail. Les autres personnages sont de véritables Africains, en qui se retrouvent plus ou moins marqués les traits distinctifs de leur patrie d'origine. Suivant le procédé classique, Flaubert en a fait des types généraux. La vitalité en est telle qu'elle est loin d'être épuisée et qu'aujourd'hui encore ils sont reconnaissables.

Je passe sur Hamilcar en qui l'auteur s'est appliqué à incarner strictement le type du patricien carthaginois de race militaire. Mais les autres ! ils vivent toujours. Le rival d'Hamilcar, le vieux Suffète de la Mer, rongé par sa lèpre et accablé sous sa graisse malsaine, c'est l'âpre marchand juif ou maltais, sémites comme Hannon, qu'on peut voir encore dans les boutiques sordides d'Alger ou de Constantine, comme dans les souks de Tunis. Narr'Havas, c'est le grand-chef du Sud, le cavalier aux yeux de gazelle, qui épouse nos filles, boit notre champagne, accepte nos décorations, prêt d'ailleurs à passer du jour au lendemain dans le camp de nos ennemis ; Spendius, c'est l'aventurier napolitain ou espagnol, le « nouveau débarqué », bon à toutes les besognes, ruffian ou tenancier de maisons louches, fanfaron et vantard, se poussant par tous les sales métiers, ébahi d'une fortune soudaine, qu'il gaspille et qu'il perd avec la même facilité qu'il l'a acquise. Mâtho, c'est le bon nègre, ou le fidèle spahi, épris de la fille de son général, fait uniquement pour servir, fier de porter nos médailles, très capable d'ailleurs d'un gros héroïsme et qui finit par se faire tuer pour nous dans quelque Tonkin ou quelque Madagascar.

Ce ne sont pas là de vagues analogies. Quand on a longtemps vécu en Afrique, ces personnages de *Salammbô* nous poursuivent comme des êtres réels, comme des passants familiers coudoyés chaque jour dans la rue. Tel frondeur des Baléares, comme ce Zarxas, vigoureux et souple, qui saute à la façon des bateleurs sur les épaules de ses amis, vous

évoque ces portefaix de Mahon ou d'Alicante, qui grimpent si lestement sur les navires dans les ports algériens, qui s'étudient à fléchir élégamment le jarret sous les plus lourds fardeaux et dont les pieds légers chaussés d'espadrilles ont toujours l'air de bondir. Il y a bien des pages semblables à celle-ci, où je retrouve non seulement des silhouettes précises, mais des conversations et des confidences d'hommes du peuple rencontrés sur les routes du Sud ou sur les quais d'Alger :

« Il était né [Mâtho] dans le golfe des Syrtes. Son père l'avait conduit en pèlerinage au temple d'Ammon. Puis il avait chassé les éléphants dans les forêts des Garamantes. Ensuite il s'était engagé au service de Carthage... *Il craignait les dieux et souhaitait de mourir dans sa patrie.* — Spendius lui parla de ses voyages, des peuples et des temples qu'il avait visités, et il connaissait beaucoup de choses : *il savait faire des sandales, des épieux, des filets, apprivoiser les bêtes farouches et cuire des poissons*[1]. »

Otez la couleur antique. De qui s'agit-il ici? De Spendius et de Mâtho, ou bien d'un spahi indigène et d'un trimardeur espagnol? Durant les longues chevauchées à travers la steppe, lui aussi, le cavalier du bureau arabe, il vous a dit son histoire en quelques paroles brèves et prudentes ; et c'est toute l'histoire de Mâtho, comme l'histoire de Spendius est celle de l'aventurier cosmopolite.

Dira-t-on que Flaubert a été dominé par ses souvenirs et ses notes de voyage, et qu'il a représenté en somme des caractères tout modernes sous des noms et des costumes antiques? Ce qu'il y a de sûr encore une fois, c'est que de semblables types sont absolument africains ; et, s'il est vrai, comme je le crois, que les mœurs de l'Afrique n'ont pas changé depuis des siècles, n'y a-t-il pas là de quoi nous rassurer? En tout cas, les personnages de Flaubert ne se permettent pas une démarche ou une parole qui démente l'idée que nous nous faisons d'un Africain au temps des guerres puniques. A ce compte, si *Salammbô* n'est qu'une gageure, ne peut-on pas dire que Flaubert a tenu sa gageure fort habilement? Mais ce que nous cherchons ici, c'est moins à découvrir chez lui

1. *Salammbô*, p. 27.

d'hypothétiques Carthaginois, qu'à montrer combien il a eu le sens de l'Afrique et avec quelle justesse et quelle profondeur il en a peint les hommes et les choses.

C'est pourquoi nous ferons bon marché des critiques qu'on adresse d'ordinaire à la couleur locale dans *Salammbô*. Depuis Frœhner, qui l'avait si vivement attaquée à son apparition, l'archéologie punique a fait quelques progrès. On peut préciser aujourd'hui les points faibles. Il est certain que Flaubert a trop accentué la couleur phénicienne ou sémitique, qu'il a trop lu Movers et trop emprunté à la Bible ou à la Kabbale. Mais c'est encore la couleur africaine qui l'emporte.

On commence seulement à se douter que l'hellénisme avait envahi et plus ou moins pénétré tout le bassin méditerranéen, bien avant le ve siècle. Des tombes, découvertes à Carthage et qui datent vraisemblablement de l'époque de Salammbô, ont révélé un mobilier funéraire fort semblable à celui des nécropoles de la Grèce. Les œuvres de l'art indigène recueillies çà et là ne sont trop souvent que de lourdes imitations industrielles de l'art hellénique. Mais il faut s'empresser d'ajouter que cette hellénisation était toute de surface, à peu près comme aujourd'hui la prétendue assimilation des néo-Français d'Algérie. Rien ne le prouve mieux que la persistance de la langue punique longtemps après la conquête romaine et jusqu'à l'époque de saint Augustin. Les inscriptions qu'on découvre d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord témoignent assez combien la tradition punique y était vivace. On aurait un frappant symbole de cette civilisation africaine si incohérente dans cet étrange mausolée du roi Juba II, que les Arabes appellent le « Tombeau de la Chrétienne », et qui se dresse en face de la mer, sur un mamelon du Sahel, à quelques lieues d'Alger. C'est un immense tas de pierres, de forme cylindrique, revêtu d'un tambour de maçonnerie gréco-romain. Les pilastres, avec leurs chapiteaux à volutes, les fausses portes moulurées peuvent faire illusion de loin : ce n'est, en réalité, que l'ordinaire sépulture indigène dans des proportions plus vastes. L'extérieur est grec, le cœur même de l'édifice est africain.

Quoi qu'il en soit de ces erreurs de détail — ou plutôt à cause de ces erreurs, — l'impression finale qui se dégage de

Salammbô, c'est que la race punique répugnait en somme à l'hellénisme. Cette Carthage trop phénicienne de Flaubert exprime peut-être avec excès cette vérité historique. Mais, en somme, quand on ferme son livre, on garde l'idée d'un monde étrange et bariolé, où l'Orient et l'Occcident se mêlent sans se confondre. L'Afrique apparaît comme le point de rencontre de deux civilisations opposées. Nous allons voir tout à l'heure combien cette conception était originale et quel parti Flaubert prétendait en tirer. Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est qu'en dépit de ses apparences paradoxales, le poème de Flaubert est non seulement une œuvre toute pleine de l'Afrique, mais une des plus vivantes que le maître nous ait laissées. Ayant la vie purement idéale des grandes œuvres de l'art, elle est animée aussi de cette vie toute actuelle et presque contemporaine que le roman d'aujourd'hui s'efforce de fixer : Carthage n'est peut-être pas morte, et longtemps encore sans doute la mêlée des peuples méditerranéens qui se disputent l'héritage punique s'y reconnaîtra dans les foules de *Salammbô*.

III

Justement parce que Flaubert avait à un haut degré le sens de la vie, il ne s'en est pas tenu à l'Afrique du passé. L'Afrique et, d'une façon générale, l'Orient moderne l'ont vivement sollicité. Flaubert était l'homme des vastes synthèses. On ne s'étonnera plus qu'il ait longuement raconté la révolte des Barbares occidentaux contre la Carthage antique, quand on saura qu'il n'y voyait qu'un premier épisode d'une action qui aboutit à l'époque contemporaine. En réalité, *Salammbô* ouvre le cycle qu'eût fermé ce grand roman oriental dont il a rêvé jusqu'à sa mort. Il eût dit la revanche des Barbares écrasés par la force punique, puis vaincus à leur tour dans leur victoire même, comme Carthage victorieuse le fut par les germes de mort qu'elle portait en elle. Il avait le sens de la continuité de la vie. Il savait que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement, une sorte de mouvement

giratoire ramenant les mêmes événements après des périodes déterminées. C'est pourquoi le sujet de la Guerre inexpiable n'était point pour lui une chose morte. Il sentait que cette lointaine aventure revivait en des événements tout proches de nous, qu'il existe une réciprocité d'action entre le présent et le passé et que la mêlée des Barbares autour de Carthage n'est que le symbole de la même force qui pousse aujourd'hui leurs descendants sur l'Afrique et les met aux prises avec l'Islam, jusqu'à ce qu'eux-mêmes s'entr'égorgent.

J'insiste sur cette idée, parce que c'est en cela surtout que la critique a été injuste ou aveugle. On a trop confondu Flaubert avec les parnassiens de son entourage, on en a trop fait un artiste de décadence, épris uniquement de l'artificiel et vivant dans le passé, une sorte d'ensevelisseur occupé à farder des cadavres. Il serait temps d'en finir avec ce vieux préjugé. Écoutons-le lui-même, afin que cette déclaration catégorique termine une fois pour toutes tant d'inutiles débats :

« La forme antique est insuffisante à nos besoins, et notre vie n'est pas faite pour chanter ces airs simples. Soyons aussi artistes que les Grecs, mais autrement qu'eux. La conscience du genre humain s'est changée depuis Homère. Le ventre de Sancho-Pança a fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à produire de vieux *chics*, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux. *Je crois que Leconte de Lisle est peu dans ces idées, il n'a pas l'instinct de la vie moderne, le cœur* lui manque ; je ne veux pas dire la sensibilité individuelle, ou même humanitaire, non, mais le cœur au sens presque médical du mot. Son encre est pâle, c'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie ! la vie ! C'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté : toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus*... qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité[1]... »

1. Lettre à Louise Colet (*Corresp.* II, p. 276).

Ce sens de la vie, c'est l'Afrique qui le révéla à Flaubert. Son voyage en Égypte fut certainement le fait capital de son existence. Son génie y trouva sa forme définitive et s'y précisa dans ses tendances. *Salammbô* fut alors conçue, et la *Tentation de Saint-Antoine*, qu'il avait depuis longtemps écrite, en fut profondément modifiée dans son sujet comme dans sa composition. S'il en est ainsi, il faut renverser la perspective traditionnelle sous laquelle on envisage encore l'œuvre de Flaubert et rejeter au second plan *Madame Bovary* et l'*Éducation sentimentale :* ce ne sont plus que deux satires de la caducité bourgeoise, qui doivent rester en marge de son œuvre véritable. *Salammbô*, la *Tentation*, *Hérodias*, sont l'expression pure de ce qu'il *voulait* faire. Mais son vrai sujet, le sujet idéal qui a plané au-dessus de tout son labeur, c'est l'Orient, considéré comme la source de toute vie et de toute beauté. L'espace et le temps s'abolissant pour le poète, il a pris l'Orient à toutes ses époques et dans tous ses pays. Un instinct d'artiste l'avertissait que là seulement il pourrait trouver avec la vie et la beauté la matière de grandes œuvres. Enfin, il avait trop l'intelligence de son temps pour ne pas deviner que l'énergie humaine qui se retire de plus en plus de l'Europe, comme d'un corps envahi par la mort, allait se concentrer avec frénésie sur l'Orient, qu'il y aurait là encore des rivalités effroyables de peuples, en tout cas une fièvre de vie et d'activité et peut-être des luttes géantes auprès de qui les antiques prouesses des épopées ne seraient que des jeux d'enfants.

Ce ne sont pas là de simples inductions tirées complaisamment de l'œuvre de Flaubert. Nous savons par lui-même et par ses amis qu'il a longtemps caressé le rêve d'écrire un roman sur cette vaste donnée. Il suffirait déjà de lire dans sa correspondance ses relations de voyage, pour voir combien l'Égypte l'avait frappé et par quel attrait l'Orient, dès cette date de 1850, s'était emparé de lui [1]. Mais à mesure qu'il avance vers la maturité de son talent, ce projet de roman oriental prend de plus en plus consistance. En 1860, il écrivait à son

1. En effet, il écrivait de Constantinople à Louis Bouilhet, qu'il songeait à une histoire d'*Anubis*, « la femme qui veut se faire aimer par le dieu ». II, p. 10. — C'est le sujet même de *Salammbô*.

ami Feydeau, qui était alors en mission dans l'Afrique du Nord : « Fais-nous un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez ? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre attend ce livre ou ces livres-là. Telle est mon opinion[1]. » Deux ans après, il confiait aux Goncourt « le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient, sur l'Orient en habit noir...[2] » Enfin, à la veille de sa mort, il répétait à une de ses correspondantes : « Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient, pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-isthme-de-Suez. *Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. Développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler ! Mais il est trop tard*[3]... »

Ce qui le surprend, quand il débarque à Alexandrie, ce n'est ni le pittoresque ni l'exotisme proprement dit, ce sont les hommes : « D'un mot, voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage) ; *étonnement énorme des villes et des hommes*... Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdures, sables, arbres, soleil, que ce qui est maisons, rues, costumes et usages. Ç'a

1. *Corresp.*, III, p. 190.

2. Voici, dans son entier, le passage du *Journal des Goncourt* : « *29 mars 1862* : — Flaubert est assis sur son divan, les jambes croisées à la turque. Il parle de ses projets, de ses ambitions, de ses rêves de romans. Il nous confie le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient moderne, sur l'Orient en habit noir. Il s'anime à toutes les antithèses que son talent trouverait dans le bouquin. Scènes se passant à Paris, scènes se passant à Constantinople, scènes se passant sur le Nil, scènes d'hypocrisie européenne, scènes sauvages du huis-clos de là-bas et noyade et tête coupée pour un soupçon, une mauvaise humeur : une œuvre qui ressemblerait assez bien, selon sa comparaison, à ces bateaux qui ont, sur le pont, à l'avant, un Turc habillé par Dusautoy, et à l'arrière, sur le pont, le harem de ce Turc, avec ses eunuques et toute la férocité des mœurs du vieil Orient. — Flaubert s'éjouit et se gaudit à la peinture de toutes les canailles européennes, grecques, italiennes, juives, qu'il ferait graviter autour de son héros et il s'étend sur les curieux contrastes que présente çà et là, l'Oriental se civilisant et l'Européen retournant à l'état sauvage, ainsi que ce chimiste français, qui établi sur les confins de la Libye, n'a plus rien gardé des mœurs et des habitudes de sa patrie. » (1re série, II, p. 23).

3. *Corresp.*, IV, p. 284.

été pour la nature une retrouvaille et, pour le reste, une trouvaille[1]. » Ailleurs il écrivait : « Mon genre d'observation est surtout moral. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté du voyage. *Le côté psychologique, humain, comique y est abondant.* On y rencontre des balles splendides, des existences gorges-de-pigeon très châtoyantes à l'œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saleté, de déchirures et de galons. Et, au fond, toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C'est là la base[2]... » — Nous voilà donc avertis. Si Flaubert eût exécuté son projet, nous n'aurions plus retrouvé dans son livre ce facile et conventionnel Orient que lord Byron et ses imitateurs avaient mis à la mode. Plus de Sarah la baigneuse, plus de cheick à barbe blanche, plus de janissaire au sabre recourbé ; plus de « fenêtre grillée donnant sur les flots bleus » ; mais, observées avec une rigueur toute scientifique, les mœurs étranges d'un vieux monde qui se décompose à côté d'un monde tout jeune qui s'essaie à la vie.

Il aurait dépeint cette Égypte contemporaine envahie par l'activité fiévreuse du Nord, pleine d'hommes d'affaires, de fonctionnaires, de militaires, d'aventuriers de tous pays. Il aurait fait éclater au soleil le bariolage de ces villes, où le nègre à demi nu coudoie nos employés de chemin de fer, nos garçons d'hôtel à casquettes galonnées ; où les processions de hadjis qui reviennent de la Mecque défilent, bannière au vent, à travers les grandes rues européennes, sous les lorgnettes et les appareils photographiques d'un club alpin ou d'une agence Cook ; où l'enseigne d'un dentiste américain voisine avec celle d'une couturière parisienne ; où l'on sort d'un café maure tapissé de nattes grossières et plein de loqueteux accroupis, pour entrer dans un grand bar anglais à l'éclairage électrique aveuglant, avec ses tablées de soupeurs en costumes de touristes. Puis le grotesque violent qui se dégage de cette foule bigarrée (Flaubert avait le sentiment du grotesque : il l'a prouvé dans *Bouvard et Pécuchet*) ; puis la cohue des immigrants, — la corruption à l'état de prodige, la crapule magnifique qui s'épanouit en de tels

1. *Correspond.*, I, p. 236.
2. *Loc. cit.*, II, p. 9.

milieux ainsi qu'en une terre bénie (comme dit Flaubert, *c'est là la base* !) ; puis, du haut en bas de l'échelle, la vénalité, presque candide à force d'être inconsciente ; et, par-dessus tout cela, la belle insouciance de ce monde qui se sent si choyé par la nature et le soleil qu'il se laisse aller comme les bêtes, oubliant ses dieux et sa patrie, ne retenant de ses pays d'origine que de vagues préjugés nationaux, et n'empruntant aux religions qui l'entourent que de stupéfiantes superstitions.

Cette foule bigarrée aurait tourné autour des protagonistes de Flaubert comme le chœur dans les tragédies antiques. Selon toute vraisemblance, l'action se serait passée en Égypte à l'époque du percement de l'isthme de Suez. Il nous aurait représenté quelque aventurier de grande envergure — Levantin ou Français — moitié héros, moitié canaille ; il lui aurait opposé un Oriental féru de nos mœurs et de notre civilisation, et il aurait symbolisé ainsi le rapprochement des races dans les grandes entreprises de l'industrie et de la spéculation modernes, — mais surtout ce duel qui s'annonce de plus en plus formidable entre l'Orient et l'Occident.

Malheureusement pour nous, le livre de Flaubert est resté à l'état de projet. Il n'en faut pas moins retenir son idée comme une indication précieuse. Si l'on rattache cette ébauche aux deux grands romans africains du maître, on se trouve en présence d'une large conception d'ensemble, dont la signification jusqu'ici a été à peine entrevue et dont la fécondité est incalculable.

Sans doute, il ne s'agit point de revenir à son sujet. L'isthme de Suez est entré dans l'histoire, et la génération d'Africains cosmopolites qu'il voulait étudier est aujourd'hui à peu près finie. Mais pourquoi chercher si loin, quand l'Algérie est à nos portes? Comme l'écrivait Flaubert, « il y a plus à faire sur ce pays-là que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse ». Or, depuis *Salammbô*, on n'en a rapporté que des paysages et, le plus souvent, un superficiel et trop facile exotisme. On n'a pas vu qu'il y avait autre chose à y prendre que des levers de soleil et des effets de mirage.

En réalité, tout un peuple nouveau est né de ce côté de la

Mer latine. Il est inutile de le dissimuler sous prétexte d'un faux patriotisme. La période confuse de la conquête et de l'organisation matérielle est désormais close, et la vie normale du pays, un instant troublée par l'afflux simultané de tant de races diverses, a repris son cours. Les événements dont l'Algérie fut naguère le théâtre n'ont point d'autre signification, — et, chose bizarre! les fureurs antisémites ont eu pour conséquence de manifester au grand jour la *sémitisation* croissante de tous ces néo-Africains — Français, Espagnols, Italiens, Maltais — qui, depuis trois quarts de siècle, ont subi le contact de l'Arabe et du Juif indigène. Le vieil esprit sémitique de Carthage, toujours vivace en dépit des révolutions, a de nouveau triomphé, — et cela avec les mêmes caractères de ruse, de cupidité, de cruauté, de fanatisme, et, par instants, de folie furieuse. Les mercenaires barbares accourent plus nombreux que jamais de tous les pays méditerranéens, avec les mêmes appétits de lucre et de domination, qu'au temps de la Guerre inexpiable. Et ainsi c'est le sujet même de *Salammbô* qui s'offre encore une fois au romancier qui voudra tenter l'aventure.

LOUIS BERTRAND

P.-S. — Je ne me dissimule pas que cette conclusion surprendra beaucoup les lecteurs qui ne sont point au courant des choses algériennes. Et cependant il en est ainsi! Mais que l'on me comprenne bien! Je ne songe nullement à attaquer ici ceux qu'on appelle indistinctement chez nous « les Étrangers » —, tous ces manœuvres qui nous sont si nécessaires, sans lesquels nous ne pourrions presque rien et dont un grand nombre d'ailleurs feront d'excellents Algériens, sinon d'excellents Français. Ce que je veux dire, c'est que le milieu et le climat ont eu aujourd'hui les mêmes effets que dans l'antiquité. Il y a comme un génie du sol, qui ne meurt pas. La race, au point de vue physiologique, est une pure entité. Seule la *terre* agit et, après elle, l'éducation. Or la

terre est toujours la même qui produisit la sémitique Carthage, et il est incontestable que le voisinage de l'Arabe et du Juif a contribué largement à façonner le caractère moral des néo-Algériens. Cet esprit des populations nouvelles est-il, à proprement parler *sémitique*? Y a-t-il même un *esprit sémitique*? Je ne veux pas entrer dans de si graves et si chanceux débats. J'avertis seulement que cette épithète de *sémite* appliquée aux Arabes et même aux Juifs n'a pour moi que la valeur toute conventionnelle d'un terme de classification. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les traits de caractère que j'ai signalés sont bien inhérents à la nature de l'indigène et que, grâce à la contagion de l'exemple et à l'influence du climat, ils se reproduisent de façon naturelle chez l'immigrant européen.

L. B.

COMMENT

JE DEVINS EXPLORATEUR[1]

Cependant les coutumes originales, étranges ou superstitieuses, acceptées par la masse de la population, étaient plutôt communes dans le pays, et toutes n'avaient pas le caractère charmant de celle que j'avais vue.

Il y en avait de farouches, comme celle, par exemple, qui veut qu'on recherche un coupable envers la nature, les années de sécheresse, mais je n'en sais pas de désolante comme celle que je connus quelques semaines plus tard.

Un matin, mon attention avait été attirée par une sortie précipitée de tous les prêtres de la pagode. Ils suivaient à une allure inusitée des femmes qui se dirigeaient vers la maison du chef de la province. Un peu après, ils revinrent tranquillement.

Je n'aurais pas pris garde à cet incident si, presque aussitôt, une troupe de gardiens armés, emmenant un homme chargé de chaînes, n'était passée devant ma case allant vers la campagne.

En avant, un des gardes frappait de temps à autre un gong qui résonnait lugubrement.

Une vingtaine de personnes suivaient; d'autres, ayant l'apparence de curieux, accouraient du village.

J'eus l'idée qu'il s'agissait d'une exécution, et j'étais très

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

étonné de n'avoir entendu parler de rien, ne comprenant pas qu'à Kampot pareil événement dont, je le savais, on n'avait pas souvenir, pût passer inaperçu.

J'envoyai demander l'interprète.

Il n'était pas chez lui.

Quand, un peu plus tard, je lui eus dit le motif pour lequel je l'avais appelé, il répondit :

— J'étais justement allé assister à l'affaire de cet individu.

Surpris de me voir contrarié, il continua :

— Je n'ai pas pensé qu'être présent à cette scène pût être chose regrettable, et j'ai ausssi cru qu'il valait mieux ne pas vous en parler,

Puis il raconta tout au long ce qu'il savait et ce qu'il avait vu :

— Il arrive parfois, dans notre pays khmer, qu'un homme marchant au loin, dans la campagne, est aperçu par d'autres n'ayant de visible que la partie supérieure de son corps. C'est là l'indication d'une mort certaine à court délai pour celui qui est ainsi vu, et c'est ce qui est arrivé à cet homme dans la soirée d'hier.

» Allant vers sa maison, traversant la grande plaine en arrière de nos cases, il portait sur son épaule plusieurs de ces grandes palmes de lataniers dont la feuille s'étale en éventail au bout d'une tige très longue et à peine flexible.

» Ses parents, revenant du travail, le suivaient à distance; bientôt ils remarquèrent que sa tête, ses épaules et ses bras allaient dans le chemin, emportant les branchages, sans que ni le corps, ni les jambes parussent [1].

» Effrayées à cette constatation, sa mère et sa femme se rendirent en hâte chez le chef du pays pour lui demander de procéder suivant ce que l'usage prévoit en pareil cas.

» Lui, leur répondit que l'usage était fou et que s'y conformer serait plus fou encore. Mais les deux femmes insistèrent avec tant d'énergie, disant ce moyen le seul de conjurer le sort, qu'il se décida à faire comme elles voulaient, promettant l'arrestation de l'homme pour le lendemain au lever du soleil.

» Et les gardes sont ce matin venus prendre le pauvre homme,

1. Illusion causée par la longueur des tiges.

lui annonçant qu'il était accusé de rébellion envers le roi, et, sans écouter ses protestations, l'ont entraîné au tribunal.

» La famille a feint la surprise et l'a suivi en larmoyant.

» Les juges l'ont fait charger de chaînes et lui ont lu un arrêt le condamnant à mort, l'exécution devant être immédiate.

» Ses supplications et celles de ses parents restant inutiles, il a fait demander aux prêtres de la pagode de venir protester de son innocence et joindre leurs instances à celles de tous les siens.

» Ceux-ci, mis au courant, sont arrivés en hâte et, n'ayant pu obtenir même un délai, ont conseillé la résignation au condamné et sont repartis pour prier à leur temple.

» L'homme a alors été emmené vers la campagne ; un bananier dépouillé de ses feuilles avait, en guise de poteau, été planté d'avance au milieu d'une rizière, on l'y a attaché, et pendant que tous lui faisaient leurs adieux, le sabre du bourreau a tournoyé et d'un coup rapide a détaché la tige du bananier au-dessus de sa tête.

» L'homme a bien cru mourir.

» Ses parents, pendant qu'on lui ôtait les fers, lui ont donné l'explication de sa mésaventure, puis ils l'ont conduit remercier chefs et prêtres de ce qu'ils avaient fait pour le sauver du malheur. »

Ainsi, à côté de l'idée, qu'on rencontre partout, qu'un signe peut présager une mort prochaine, je trouvais dans ce pays celle qu'on conjure le sort en faisant ressentir les tortures morales de la mort à celui qu'elle menace !

La conviction qu'il eût été odieux et criminel de ne pas agir comme ils l'avaient fait dans cette circonstance était si établie chez ses parents que, je l'ai su ensuite, ils eussent, à défaut du moyen légal, imposé d'une manière quelconque l'impression de la mort à celui qu'ils croyaient sauver.

Recherchant l'origine de cette superstitieuse croyance, je pensai qu'il fallait y voir un reste des mœurs anciennes mieux gardé, comme le sont généralement les usages barbares et inhumains, chez les gens de race assimilée que chez ceux de la race pure plus accessible au progrès, et je supposai, en raison des mélanges si fréquents dans le pays, que cette famille avait l'origine sauvage.

Cette pensée me parut d'autant mieux acceptable qu'il existait encore dans un canton, à l'ouest de la province, une tribu restée à côté de la population civilisée dans un état demi-barbare frappant. Je m'expliquais sa conservation par les égards des Khmers qui semblaient s'attacher à la maintenir comme un vestige vivant du passé obscurci.

Je n'avais pas vu cette tribu sur son territoire, mon service ne me permettait pas l'absence de deux ou trois jours qu'il m'eût pour cela fallu faire. C'est à Kampot même, à l'occasion de la cérémonie annuelle de « l'eau du serment », que je rencontrai quelques-uns de ses membres.

Dans cette circonstance, tous les fonctionnaires jurent à nouveau fidélité au roi; c'est sans doute sous ce prétexte qu'on était arrivé à y amener, avec leurs familles, trois ou quatre des principaux du petit groupe.

C'était la première fois que je m'étais trouvé en présence de gens vivant en liberté dans la nature. Leurs arcs et leurs flèches, leurs fétiches et leurs verroteries, leur quasi complète nudité, je m'y étais attendu; ce qui me frappa fut l'expression de douceur en même temps que de défiance extrême marquée sur leurs visages finauds qui, par leur conformation, semblaient indiquer l'origine négrito.

La rencontre du groupe aperçu un instant me donna le désir de visiter ceux dont l'existence était bien connue sur d'autres points du Cambodge. Je m'en faisais parler, on me disait :

— Ceux-ci sont des Tchiongs; au nord-ouest de Kampot vous trouverez les Pears, ailleurs les Rodès, les Yaraïs : on les confond tous sous le nom de Penong. Les uns sont de couleur très foncée, ont les cheveux crépus; d'autres ont les cheveux plats, le teint jaune, et il y en a qui ressemblent aux Kiams et parlent leur langage.

*
* *

Les Kiams établis dans le pays depuis une date relativement récente y ont cependant des fêtes et des usages locaux.

Près d'un de leurs plus importants villages, Kebal Reméas, à petite distance de Kampot et à sept ou huit kilomètres de

la mer, est soulevé, dans un terrain alluvionnaire, un petit bloc calcaire d'une soixantaine de mètres nommée Sla Taôn.

Chaque année j'étais invité à assister à une cérémonie touchante que ces musulmans y renouvellent depuis le temps de leur arrivée.

La hauteur contient une vaste caverne à laquelle on accède par une entrée élevée de huit à dix mètres. A partir du seuil, la grotte est jonchée de débris de coquillages marins et, pour peu qu'on fouille le sol, on trouve, presque intactes, des quantités de la plupart des espèces qui vivent sur les rivages voisins ; indication que la mer baignait ces rochers à une époque récente.

De l'entrée de la grotte, en passant par d'étroits boyaux, d'obscurs réduits dont un suintement calcaire a recouvert les parois de concrétions mamelonnées qui donnent aux aspérités du roc les formes les plus singulières, on arrive à une autre ouverture dont le jour indécis montre vaguement, au fond d'une profonde déchirure du sol, un cercueil vermoulu s'en allant en poussière. Là repose un homme juste, que le pays vénère et dont la dépouille fut apportée du pays des ancêtres.

A l'époque du nouvel an, alors qu'ils vont entretenir les tombes des parents morts, les familles kiams se rendent en nombre à la caverne; une torche à la main, chacun veut la parcourir en tous sens; aux ouvertures partout à travers le feuillage apparaissent les écharpes éclatantes, les costumes de fête. On nettoie les abords du tombeau, en un instant il est couvert de minuscules étendards de cotonnade blanche, les prêtres musulmans s'en approchent, prient et arrosent le cercueil d'eau parfumée en présence de la foule recueillie.

Après la cérémonie, on étale sur le sol des provisions, des gâteaux et des fruits, Ainsi qu'une foule d'invités khmers, je prenais part au repas champêtre. Je ne pouvais m'habituer, devant l'extrême tolérance religieuse des Kiams, à les considérer comme sectateurs de Mahomet. Prenant plaisir à leurs conversations, je ne me retirais que le soir quand la foule, par bandes de villages, se dispersait pour le retour.

Dans le contact constant des indigènes, je me familiarisai

avec l'idée de vivre complètement parmi eux. Du reste, voyant combien me plaisaient nos rapports communs, ils ne négligeaient aucune occasion de me rendre le séjour agréable. Ce n'était plus seulement aux fêtes qu'ils me conviaient; j'étais prévenu de leurs chasses quand, dans la saison des pluies, la hauteur des eaux les rendait curieuses, de leurs pêches aux coquillages à l'époque des grandes marées, et de ces cueillettes de fruits sauvages et de racines dans les forêts auxquelles ils se rendent par villages entiers afin de se mieux garder des tigres et aussi de la visite des éléphants dont les troupeaux viennent à ce même moment tenter de fourrager dans les champs de cannes à sucre, à la lisière des bois.

Je me joignais à eux quand j'en avais le loisir, car je ne pouvais aller partout. Combien j'ai regretté, entre autres choses, de n'avoir pas fait visite à la retraite de Véal-Srè-Moroï, dont j'entendais souvent la description! Sans doute quelqu'un, plus tard, voudra voir ce lieu solitaire qu'on faisait mystérieux.

Vus de Kampot, les monts Kamchay semblent, en se terminant, former comme un immense éventail ayant pour noyau le petit sommet de « l'autel »; dont le nom vient d'un colossal bloc de pierre qui gît tout en haut et sur lequel on invoque les génies des bois en leur demandant de protéger ceux qui vont parcourir les forêts.

Si du pied de cette montagne on s'enfonce à l'ouest dans les ravins, on arrive, après plus d'une journée de marche, à un plateau très élevé, dominé par plusieurs pics. Dépourvu d'arbres, il est couvert de toutes petites plantes; au milieu, un vaste étang regorgeant de poisson cache ses eaux claires sous des feuilles de lotus aussi larges que les roues des chariots. C'est à sa surface que naissent les nuages qu'on voit errer autour du mont Popok-Vil (Nuages tournants), le point culminant de la chaîne (1 200 mètres).

Lorsque, fuyant devant les invasions siamoises, les populations affolées abandonnaient les villages, beaucoup de gens, se frayant à coups de hache un chemin à travers la forêt, couraient vers cette solitude chercher un asile et attendre que le calme fût rendu au pays. On lui avait donné le nom de Véal-Srè-Moroï (plaine des cent rizières). Plus d'une fois déjà elle

avait été troublée dans des circonstances analogues. Retraite sûre à l'heure du danger, elle a, peu à peu, pris aux yeux des Cambodgiens un caractère mystérieux, surnaturel, qui fait qu'en temps ordinaire ils redoutent de s'y aventurer.

Là est la source de la rivière de Kampot; du petit lac sort un torrent que cent autres grossissent; si avancée que soit la sécheresse, il coule abondant sur les roches, et, tombant de ravins en ravins, vient à Kamchay, au bas des montagnes, s'étendre en une longue nappe transparente et profonde que les derniers rapides rompent bruyamment.

Je manquais rarement les occasions de pêche d'une coquille du genre Solen abondante sur la plage à l'embouchure de la rivière, dont les gens du pays sont friands et qu'ils mangent cuite ou mettent en saumure comme aliment de réserve.

Nous la prenions à marée basse en introduisant brusquement dans le trou qui dénonce le présence du mollusque une petite baguette aiguisée et dentelée; au contact du bois l'animal referme sa coquille en serrant ses valves sur la baguette et permet ainsi au pêcheur de l'amener à lui. A ces occasions la plage était couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui emplissaient leurs paniers de ces coquillages dont la chair, au commencement de la saison sèche, est particulièrement délicate.

Dans ces courses, je m'habituai insensiblement à la nourriture à base de riz; le pain ne me fut plus indispensable, et je cessai peu à peu d'en faire.

Depuis mon arrivée au Cambodge, j'étais en effet mon propre boulanger. En quittant la Cochinchine pour un pays où j'allais me trouver seul Européen, j'avais appris à préparer la pâte et à cuire le pain. Une fois installé, tous les trois jours revenait ce qui au commencement était une distraction; alors je prenais d'infinies précautions pour la levée de la pâte, je dorais, avec des œufs, mes pains que j'étendais en brioches sur des feuilles de bananier pour empêcher leur croûte de se noircir au contact de mon four très grossier; c'était maintenant une corvée dont je fus heureux d'être débarrassé.

Le besoin impérieux pour l'Européen de cet aliment, alors si souvent mal préparé dans les postes de l'intérieur de l'Indo-

Chine, s'était ainsi dissipé pour moi, et j'avais reconnu que le riz est la vraie nourriture des pays tropicaux.

Plus tard, quelques-uns de mes compagnons de mission m'ont confié au départ que leur souci était de pouvoir supporter la privation du pain. Ils en emportaient une forte provision avec du biscuit. Pendant les premiers jours, ils savouraient leur pain, puis il fallait le recuire et l'amollir à la vapeur de la soupe ou du carry, sur la fin ce n'était plus qu'une affreuse moisissure, le dégoût faisait apprécier le riz éblouissant de blancheur au fumet agréable, et le biscuit lui-même ne servait plus qu'à amadouer les enfants des villages.

Vers ce temps je fus chargé de prendre des renseignements sur le chemin longeant la côte du golfe vers le Siam en vue de l'établissement projeté d'une ligne télégraphique. La chose n'eut pas de suite, mais j'avais pris tous les renseignements utiles pour un voyage dans cette direction.

Je tins aussi, en ayant eu l'occasion à la même époque, à faire le parcours par terre depuis Kampot jusqu'au petit port d'Hatien que je connaissais bien, ne voulant pas être dans l'obligation de revenir plus tard examiner cette dernière partie de la côte cambodgienne.

Ce petit voyage (1879) avait été comme le prélude de mon étude du pays et j'aime à le considérer comme ma première marche.

Bientôt je ne bornai plus mon désir de connaître au pays que j'habitais; j'étendis mes recherches à la géographie du Cambodge entier, alors presque ignorée en dehors des grandes artères du fleuve et du grand lac. On savait combien j'étais épris de ce qui pouvait m'instruire sur ce sujet; tout nouvel arrivé, fonctionnaire, marin, commerçant, pouvant me fournir des indications, m'était présenté. Ce que j'apprenais, je le notais sur une carte dont la comparaison avec les documents géographiques d'alors ne contibuait pas peu à ma résolution naissante de faire tout le possible pour aller rechercher la vérité sur le terrain, et j'espérais que personne ne songerait avant moi à entreprendre l'étude que je rêvais.

Avec ce but en perspective, la topographie devint ma distraction favorite, et les collections d'histoire naturelle que

j'avais déjà recueillies , je ne les considérai plus que comme la base de recherches plus importantes ailleurs.

Un jour, il y avait près de trois ans que j'étais à Kampot, je vis entrer chez moi un Cambodgien tout de neuf habillé; l'air souriant il me tendait la main. Je fus vraiment surpris : c'était le chef de la pagode. Il n'était plus religieux!

Pendant que je le faisais asseoir, il disait :

— Depuis six mois déjà j'avais, suivant l'usage, prévenu notre chef au Cambodge de mon désir de laisser l'habit jaune revêtu à douze ans. Maintenant je ne suis plus le supérieur de la grande bonzerie; je rentre dans mon village, j'y cultiverai le riz avec mes vieux parents. Ma résolution, je l'avais tue à tous afin de garder jusqu'aux derniers jours une situation égale.

Descendu d'une position très honorée à l'état de simple homme des champs, il avait une attitude discrète, presque humble en me regardant de son œil bon.

— Ceux de votre village vont être très heureux de votre retour, vous vous marierez et serez bientôt leur chef écouté. Mais les gens d'ici, habitués à vous, vous regretteront pour les qualités de votre caractère, pour les bons conseils qu'ils venaient chercher en toute occasion et pour leurs enfants que vous éduquiez. Pour moi, mon regret est grand, je vais être séparé du premier ami que j'ai eu chez les Khmers! Mais nous nous reverrons; pour vos provisions vous viendrez ici, dans mes promenades j'irai par chez vous.

Il dit doucement :

— Mon successeur a appris tout ce que je sais, vous le connaissez, c'était mon second, il viendra vous saluer après mon départ. Ceux-là qui auront besoin de conseils me trouveront toujours heureux d'être utile.

J'ajoutai alors :

— Maintenant je parle un peu la langue khmère, je connais un coin du Cambodge et je sais beaucoup du cœur de son peuple.

» Quoique je commence à peine à le comprendre, j'aime votre pays, je suis obsédé d'un désir intense de parcourir ses autres régions, celles des montagnes et des grandes forêts,

celle où court le fleuve et qu'inonde le lac et celle des grandes ruines.

» J'aime les Cambodgiens parce que je les ai trouvés tels que vous-même êtes, simples, bons avec le cœur droit; je les aime aussi pour le mystère de leur passé dont une instinctive souvenance de la gloire, jointe à la pensée des malheurs qui ont fait l'oubli, leur donne en même temps une nuance d'orgueil et les rend timides.

» C'est à vous que je dois d'avoir pris goût à l'étude des gens et du sol, êtes-vous content de ces sentiments qu'ils m'ont inspirés? »

Il lisait dans mes yeux le gré infini que je lui savais. Le vieux citronnier était devant nous, c'était l'époque où ses fruits jaunis tombaient sur le sol tachant le gazon ; il le regarda, souriant et ému; je tenais sa main, il me dit encore :

— Je souhaite maintenant que tous les Français nous jugent comme vous et nous aiment autant. Nous sommes animés de reconnaissance extrême pour la France qui a arrêté l'anéantissement de notre pays. Les Khmers sont sensibles, et leur dévouement va aux grandes limites, ils le montreront si les circonstances le veulent jamais.

Je ne devais plus revoir cet homme excellent. Quelques semaines après sa visite, l'ordre m'arriva d'aller à Pnom-Penh continuer mon service.

Ce changement me causa une satisfaction entière, il me parut venir à l'heure voulue.

En effet, la résidence dans la capitale khmère était un acheminement vers la réalisation de mes désirs. J'étais préparé, entraîné, résolu; il ne me fallait plus qu'une occasion, un motif qu'il me serait plus facile de saisir ou de présenter au centre administratif du royaume, où je serais aussi mieux à même de me rendre compte des conditions dans lesquelles je pourrais voyager.

En quittant Kampot, j'avais l'espoir d'y repasser bientôt au cours des excursions que je méditais d'entreprendre; aussi ne fut-ce pas adieu que je dis à tous, mais au revoir.

*
* *

Pour gagner les bords du Mékhong, j'allais parcourir cent soixante kilomètres en terre cambodgienne à dos d'éléphant.

A l'idée de cette marche dans un pays dont j'étais enthousiaste, je débordais de joie et, quand la bête qui devait me porter arriva devant ma véranda conduite par son cornac, je n'avais plus qu'à monter sur la chaise, garnie d'un rooff, installée sur son dos ; mon cuisinier, parti en charrette à bœufs avec le bagage, devait être bien près du lieu de halte du repas de midi.

Voyant qu'après avoir caressé la trompe de l'animal, je cherchais son genou pour grimper prendre ma place, le cornac me dit :

— Monsieur n'a donc pas de fusil?

Devant mon étonnement, sans attendre de réponse, le chef de la province, venu avec les chefs et mes amis me dire ses souhaits d'heureuse route, envoya un des hommes de sa suite emprunter le fusil d'un voisin. Alors on m'expliqua qu'à son premier voyage dans la région, cet éléphant très jeune s'était trouvé, au passage de Thvéa domrey (Porte des éléphants) dans les hauteurs, en présence d'une troupe de ses pareils, sauvages, paissant dans la clairière. Effrayé, il refusait d'avancer quand le voyageur qu'il transportait, déchargeant son fusil, mit en fuite le troupeau. Depuis, pour le décider à partir, on lui fait voir qu'une de ces armes est dans les mains de celui qui le monte.

J'avais d'abord cru à une plaisanterie, puis je compris très bien.

Je déchargeai moi-même le fusil sous les yeux de ma monture pour la rassurer, après quoi j'allai m'asseoir en arrière du cornac.

Alors on me tendit l'arme très ostensiblement, et, tout le monde ayant émis l'avis qu'en cette saison on ne rencontrerait pas d'éléphants sauvages, je la rendis par derrière à celui qui l'avait apportée, pendant que la bête partait confiante sous les moqueries de tous.

Ces cinq jours de voyage furent, après ma petite course à Hatien, une véritable période d'instruction.

Le cornac n'avait jamais eu à répondre à autant de questions. Quoique je ne fisse pas le levé de la route, il me fallait le nom de chaque hameau, ceux des monts dans le lointain ou proches, aussi ceux des ruisseaux, leur source, leur direction, et des détails sans fin sur ce qui se rapportait au pays tout entier : géographie, histoire, légendes, etc. Heureusement, le terrain lui était familier, c'était sa vie à lui de le courir ainsi. Lorsqu'il n'était pas en marche, il habitait les bois, gardant les éléphants. Quand je n'avais plus rien à lui demander, j'essayais de le faire parler de son existence que je voyais misérable et abrutissante; je ne comprenais pas toujours ses réponses, car dans son langage il ne savait pas se mettre à ma portée. Il riait de l'intérêt qu'il me voyait donner à toutes choses et me trouvait sûrement curieux à écouter autant que moi je le trouvais curieux lui-même.

La route nouvellement percée pour le télégraphe à travers la forêt déroulait par endroits son ruban poudreux en longueurs infinies ; les grands arbres l'ombrageaient le plus souvent jusqu'à perte de vue. L'éléphant recherchant la fraîcheur marchait sur ses côtés, glanant de-ci de-là une branche tendre, une touffe d'herbe. une tige de bambou. Le cornac, assis, nonchalamment, sur le cou de sa bête, une jambe repliée, l'autre pendante, cueillait pour moi les fleurs des orchidées lorsqu'elles étaient à la portée de sa main.

C'était l'époque des transactions actives de l'année; chaque jour on rencontrait des convois de charrettes légères, lourdement chargées, traînées par des bœufs petits, vigoureux et résistants. Ils allaient vers Kampot ou Pnom-Penh ou bien Takéo, le marché intérieur voisin. En nous apercevant de loin, les chars prenaient leur droite; en passant, je parlais aux conducteurs, ils me regardaient, surpris de voir un Français, surpris de le comprendre.

Les haltes se faisaient toutes à des cases de repos, construites exprès pour les voyageurs sur le long du chemin, presque toujours au bord d'un des petits cours d'eau venant des monts, de l'ouest ou auprès d'un étang. Pendant que le repas cuisait, j'allais voir le cornac baigner son éléphant, je

me baignais moi-même, cherchant, avec l'espoir d'enrichir ma collection de trouvailles nouvelles, dans les sables et les vases de toutes les eaux rencontrées, les mollusques qui y vivent nombreux.

Le jour de mon arrivée à Pnom-Penh, on s'arrêta de bonne heure pour le déjeuner à Kompong-Toul, petit village au bord du Prec Thnot, grand cours d'eau dont le courant était à cette époque très bas.

Le cornac, me voyant aller vers la rivière, me dit :

— Il nous reste au moins quatre heures de marche; l'éléphant, pour aller bon train, aurait bien besoin d'une demi-bouteille d'eau-de-vie de riz dans son eau.

Je n'avais jamais entendu parler de cette manière de donner des jambes meilleures aux bêtes, mais je n'hésitai pas.

Mon homme partit avec l'argent.

Quand je revins manger, il dormait ivre.

En s'éveillant trois heures plus tard, il s'approcha de moi :

— Vous me pardonnerez, monsieur, car je suis bien puni, mon crâne est tout brisé. Soyez tranquille, nous serons quand même au but avant la nuit.

Et lorsque nous fûmes en route :

— L'éléphant a eu sa part de l'eau-de-vie, aussi il marchera bonne allure. La bouteille entière lui eût fait mal autant que la moitié à moi. Le retard causé par mon sommeil n'est pas mauvaise chose, la course en forêt est terminée, nous n'allons par suite plus avoir d'ombre et, en partant aussitôt après le déjeuner, nous eussions eu trop chaud.

Nous entrions, en effet, dans la région que les eaux du Mékhong recouvrent en partie chaque année lors de l'inondation, et le chemin argileux serpentait dans une vaste plaine semée de cases isolées, garnie de rares arbres, chargée surtout de broussailles et de grandes herbes quand elle n'était pas cultivée en rizières.

En approchant de la fin de l'étape, j'indiquai au cornac la pointe d'une pyramide qui devant nous grandissait peu à peu, et dans le lointain le sommet d'un monument de forme légère paraissant reblanchi à neuf.

— La première, répondit-il, est le monticule élevé de

main d'homme surmonté d'un mausolée et auquel Pnom-Penh (montagne pleine) doit son nom.

» Le second, une haute tour, a été construit sur les bords du Mékhong afin de permettre à M. Le Re d'y faire jouer de la trompette pour éloigner de la ville les génies malfaisants. »

Je savais que « Le Re » était l'abréviation usitée chez les Cambodgiens pour désigner Le Représentant du Protectorat français au Cambodge, titre difficile à retenir par les indigènes, aussi j'étais très intrigué et un de mes premiers soins à l'arrivée fut de me renseigner.

J'appris que la tour était un phare inutilisé, à la pointe nord des « quatre bras », construit en effet par ordre du Roi qui avait permis à un négociant d'y emmagasiner des graines de coton, et qu'un employé français, chargé de ce dépôt, avait pour distraction ordinaire de sonner du cor de chasse au sommet de l'édifice.

Au Cambodge, on attribue au son des trompettes le pouvoir de chasser les démons; il avait paru naturel au cornac ignorant de conclure que le gardien, en jouant du cor, s'acquittait d'un service utile.

Près de la ville j'éprouvais comme un sentiment de regret en pensant à mon séjour heureux à Kampot et au court voyage déjà terminé. Cet avant-goût d'un genre de vie auquel j'aspirais me semblait maintenant comme la lecture achevée de l'introduction pleine de promesses d'un beau livre encore ermé.

Je revoyais ces années vécues dans un cadre naturel remarquable, au milieu d'une population sympathique que j'aimais, et la course rapide sur l'éléphant du haut duquel j'avais admiré la campagne, épuisant le savoir du cornac, se déroulait encore devant mes yeux.

Mais à mesure que grossissaient les toits des maisons et des temples, les flèches des pagodes et des mausolées et les cases en paillotes, formant le nouveau cadre d'une autre période de préparation à ma vie de voyageur, l'impression de regret s'apaisait. Elle faisait place à une ardente curiosité, devenue étonnement et admiration quand subitement je me trouvai au

bord du fleuve du Lac éclairé par le crépuscule qui montrait, à six cents mètres sur la rive opposée, en un jour adouci d'une pureté idéale, des cases à perte de vue, demi-cachées sous les bambous et les ouatiers, se reflétant dans l'eau presque endormie. Une sorte d'exaltation, née des impressions entraînantes constamment éprouvées, me donna alors la vision que ces sensations me reviendraient toute une vie, devant des décors naturels toujours changés, à la rencontre de populations sans nombre à qui j'aurais l'infini bonheur d'être utile, et je me trouvai très heureux.

*
* *

La direction de mes idées si favorables au Cambodge et aux Cambodgiens, prise sur les bords du golfe de Siam, alla en s'assurant encore sur les rives du Mékhong.

Le pays, grande plaine alluvionnaire, basse, soumise aux inondations périodiques, semée de vastes étangs, n'avait pas chance d'agir sur l'imagination, mais il y avait la capitale et le grand fleuve!

Pnom-Penh, c'était la dernière halte du gouvernement khmer dans sa retraite vers le sud du Cambodge après la chute d'Angkor.

C'était aussi vraisemblablement le lieu où l'empire abaissé se serait, sans l'intervention française, éteint comme nation indépendante, étouffé entre ses deux adversaires siamois et annamite qui, le refoulant chacun de son côté, s'y étaient trouvés en contact direct.

La ville s'allongeait presque exclusivement sur les rives du fleuve énorme du lac Tonlé Sap, à ce point merveilleux où le Mékhong, large de trois kilomètres et demi, joint cette grande artère qu'au moment des crues il partage en deux cours d'eau différents, déversant une partie du trop-plein de ses eaux dans celui du nord vers le Lac, en écoulant une autre par celui du sud vers la mer.

A Pnom-Penh, quoique mon service fût absorbant, je continuai l'étude de tout ce qui pouvait faire de moi le voyageur que je rêvais.

Restant dans le rôle d'observateur plutôt timide, caractéristique de mon tempérament, je m'initiai de plus en plus à la vie religieuse, administrative et politique du peuple khmer dans le contact fréquent, voulu par ma situation et par les circonstances, des chefs des prêtres, des chefs du peuple, des princes et des rois.

J'avais assisté aux cérémonies du bouddhisme pur dans les temples des villages et vu quelques-unes des pratiques superstitieuses d'origine ignorée qui s'y mêlent, je vis celles plus importantes de la capitale, et je m'y rendis mieux compte de la place considérable que le brahmanisme occupe encore dans cette religion.

J'avais vu la crémation des gens du peuple, où les flammes d'un modeste bûcher enveloppent et réduisent en cendres le corps du mort que les parents arrosent d'eau parfumée pendant que les prêtres prient assis sur le sol; je vis les fêtes funèbres des princes où, sous un édifice en bois et paillottes, élevé à chaque circonstance, merveille de hauteur, de proportions, de grâce et d'élégance, gloire des architectes khmers, le défunt brûle sur un monceau odorant de santal ou de bois d'aigle, en présence de l'immense foule accourue, jalouse d'assister aux réjouissances de toutes sortes, d'avoir part aux largesses et place aux festins qui en sont l'accompagnement ordinaire.

Je vis les fêtes classiques, depuis celles qui inaugurent l'année, avec des feux d'artifices ordonnés suivant l'art asiatique, jusqu'à celle des eaux où, le fleuve cessant de croître, l'inondation étant à son maximum, le roi coupe un fil de coton blanc, tendu reposé sur des barques, en travers du fleuve du lac, donnant ainsi à la nature le signal du renversement du courant.

Mais aucune ne me plut à l'égal de la « coupe des cheveux », ou mieux de la première tonte du petit toupet conservé depuis le jeune âge au sommet de la tête des adolescents, et qui pourrait être comparée à la communion des enfants chrétiens. Lorsqu'il s'agissait de jeunes princes ou princesses, cette cérémonie revêtait un caractère somptueux et imposant. Je ne me lassais pas d'y admirer les costumes et les ornements, reproductions invariables des bas-reliefs des ruines, maintenues

fidèlement au théâtre et dans les palais, ces scrupuleux gardiens de la tradition.

J'ai souvent partagé les sensations des assistants en voyant l'enfant pour qui la fête avait lieu, gravir impressionné la petite montagne symbolique sur laquelle il allait être mouillé d'une pluie fine d'eau lustrale. Et je pensais que ce fait que la cérémonie a lieu dans chaque famille pour les enfants en âge, les mettant ainsi isolément en vue dans un rôle touchant, contribue singulièrement à leur émotion et n'est pas étranger au sentiment ressenti par la foule.

Plus d'une fois aussi je vis représenter au théâtre royal, avec un oriental luxe de jeunes femmes et une rare richesse de costumes, les épopées dont la petite troupe ambulante de Kampot m'avait donné une première idée. J'entends encore le répertoire du mélodieux orchestre, souvenir de l'antique civilisation épargnée par les catastrophes et les bouleversements, et, j'ai vivante sous les yeux la foule qui, de longues heures, assistait toujours émue aux spectacles, toujours les mêmes, auxquels elle était accoutumée.

Par toutes sortes d'observations nouvelles que j'avais ainsi l'occasion de faire, je devins mieux au courant de bien des choses du pays que ne pouvaient l'être des chefs même de plusieurs des régions que je comptais parcourir,

La population de Pnom-Penh avait alors, sur une plus large échelle (elle était évaluée à quarante-cinq mille personnes), la même composition qu'à Kampot. Le fonds, c'étaient les Cambodgiens. Les Chinois étaient commerçants, ouvriers ou coolies; les Kiams, en majeure partie, étaient pêcheurs sur les branches du fleuve, et les Annamites, pêcheurs également, exploitaient surtout le Grand-Lac.

La pêche, une des principales ressources du pays, organisée dès que les eaux sont assez basses sur le lac pour y permettre les installations importantes auxquelles elle donne lieu, est l'occasion d'un déplacement considérable d'hommes du Cambodge et de la Cochinchine et, pour ne parler que de celui des Annamites, il était estimé à plus de quatre ou cinq milliers.

Un autre lieu important de pêche est le point dit de

« quatre bras du Mékhong », où les pêcheurs, des Kiams pour la plupart, capturent les poissons remontant de la mer vers le lac et vers le haut du fleuve.

Je traversai plusieurs fois, le matin de bonne heure, la flottille de petites barques qui, au court moment du passage des bancs de poissons, couvre l'espace de la soudure du Mékhong avec le fleuve du Grand-Lac, où le sable s'amasse en un immense « dos d'âne », chaque année emporté par les eaux, chaque année reformé.

J'allais à Trémac, un grand et beau village devant lequel le Mékhong a son lit rétréci, vérifier un câble télégraphique souvent rompu qu'il fallut déplacer.

Quel infernal tapage pour effrayer le poisson et mieux s'en rendre maître on faisait sur ces barques avec la voix, avec des gongs, et en frappant les uns contre les autres des avirons de bois sonore !

Quelle sensation de plaisir j'éprouvais quand, sorti du vacarme et ayant dépassé le bras fangeux du lac, j'entrais dans l'eau bleue du Mékhong clapotant sous la brise du nord-est !

A cette époque de l'année, le fleuve, très bas, reposé et limpide, coule paisible, rudement repoussé vers sa rive gauche par le courant impétueux du fleuve du lac.

C'était au delà de ce point de la rencontre des eaux que, comme tous ceux qui le pouvaient à Pnom-Penh, j'envoyais chercher la provision d'eau claire pour la table. Ces jours de sortie obligée, je faisais apporter un baril dans la barque, on allait le remplir au large, avant que le mouvement ordinaire sur le fleuve eût troublé la pureté du courant, avant que le soleil torride eût chauffé sa surface ; puis on ralliait la berge et, contournant les bateaux des riverains amarrés à des perches, de-ci de-là, par groupes, on continuait la route.

A chaque instant la rive changeait d'aspect, tour à tour le regard se perdait dans des arrangements de toute sorte, sous les arbres, devant les cases, et dans des fouillis d'arbustes et de roseaux limitant des jardins.

A cette heure matinale le paysage n'était animé que par les femmes et les jeunes filles venues laver le riz pour le premier repas du jour ou bien puiser l'eau rafraîchie par la nuit;

elles me regardaient ou curieuses ou surprises, et répondaient à mon salut en demandant vers quel village j'allais.

Peu à peu des barques lourdement chargées, des radeaux de bambous ou de bois se détachaient du bord, prenaient le fil de l'eau. La vie renaissait sur le fleuve. Mes bateliers échangeaient des paroles amicales avec les bateliers passants, ceux-ci les priaient d'un signe discret de leur dire qui j'étais et, lorsqu'ils avaient reçu le renseignement, me saluaient du nom du télégraphe, tout ce qu'ils savaient de mon métier, encore mystère pour eux.

Et je passais les heures que durait l'incomparable promenade assis en avant du toit de paillottes de la barque, regardant riverains et nautoniers et pensant à connaître ceux des rivages les plus lointains du fleuve. Tombant dans le rêve, je n'entendais plus les criailleries des merles, le choc des avirons. Les yeux sur l'horizon bleu du ciel et de l'eau, j'allais en un voyage sans fin, remontant jusque vers ses gorges et son lit de rochers ce Mékhong, créateur des terres entre lesquelles je le voyais couler !

J'avais retrouvé, à Pnom-Penh, l'ami dont j'ai cité le nom en commençant, Raphaël Garcerie. Séduit par le pays, convaincu d'y trouver les éléments de fortune, il était, de fonctionnaire, devenu agriculteur et industriel.

Je l'avais connu peu après mon arrivée en Indo-Chine où il m'avait précédé de cinq ans. Nous avions la même origine administrative, il avait été le premier de mes prédécesseurs au petit poste télégraphique de Kampot, inauguré par lui; deux camarades intermédiaires entre nous y étaient morts, et nous restions les seuls à bien connaître ce pays où étaient nées sa résolution de se faire colon, la mienne de voyager.

Cherchant un terrain d'exploitation, il avait longuement parcouru plusieurs des régions du Cambodge, particulièrement celles du nord dont il avait le premier signalé les mines de fer. Il vivait alors, pour le commerce des bois, dans les vastes forêts du plateau de Stung Trang, qui meurt au bord du Mékhong, devant Crauchmar.

Chaque fois que ses affaires l'appelaient à Pnom-Penh, il passait avec moi son temps libre, partageant mon couvert.

Je l'aimais pour sa simplicité, son caractère honnête et bon, son tempérament de poète enthousiaste et sa passion ardente pour l'Indo-Chine.

Il avait vingt ans d'âge sur moi.

Son goût pour la vie aventureuse, un genre d'existence analogue à celui que je rêvais, sa connaissance supérieure de toutes les questions se rattachant à l'Indo-Chine, en faisaient l'homme de qui je pouvais avoir un avis sage et des conseils utiles. Aussi fut-il le premier à qui ma timidité me permit d'exposer mon idée, de soumettre mes projets.

Il en témoigna une joie très grande et m'encouragea de toute son ardeur; il gémissait du long arrêt dans les études géographiques et comprenait que je n'avais besoin que d'être mis en route pour rapporter à bref délai des résultats sérieux.

Il avait été l'ami dévoué de Francis Garnier, dont la mort tragique était toute récente; il était celui d'Harmand, alors la personnification active de l'expansion de notre empire en Indo-Chine et dont le passage du golfe de Siam au golfe du Tonkin m'avait rempli d'admiration. Il se plaisait à me parler d'eux et je ne me lassais pas d'entendre ses souvenirs.

Unissant dans notre pensée les œuvres de Mouhot, de la mission de Lagrée et d'Harmand, nous recherchâmes tout ce qui restait à faire pour celui qui voudrait marcher sur leurs traces. Nous étions effrayés de l'énormité de la tâche, et cependant nous en parlions comme d'une étude possible, n'ayant crainte que d'une chose, c'est que, l'ayant rêvée, elle ne me fût ravie par d'autres plus qualifiés sans doute pour son exécution.

Son imagination exubérante s'exaltait à la pensée que j'allais parcourir toutes ces régions de la grande unité géographique qui comprenait, en outre des terres annamites et cambodgiennes, celles du Laos et du Siam, et dont il espérait voir un jour l'unité politique, et je comprenais combien il serait de cœur avec moi dans mes marches.

Ma volonté d'aller parmi les peuples vers lesquels je me sentais entraîné s'augmenta de toute la force des idées de suite aux grandes œuvres accomplies, de développement de notre grande colonie, et de gloire pour la France, sujets constants de nos conversations.

La foi de mon ami dans le succès futur aida mon assurance et me rendit hardi pour faire connaître mes intentions à d'autres.

Lorsque plus tard, en cours de mission, les circonstances m'amenaient à Saïgon où Garcerie était devenu et resta jusqu'à sa mort vice-président du Conseil colonial, j'allais le revoir; fier de moi comme d'un élève, il était heureux de me retrouver ayant de la santé assez pour continuer ma route. La sienne, hélas! disparaissait lentement, la mort l'enleva quelques jours après une dernière visite. Plus dévoué aux affaires de la colonie qu'attentif aux siennes propres, il s'en alla très pauvre. Parti pour le haut-fleuve dont il rêvait toujours, je n'ai pu suivre sa dépouille; que mon dernier hommage aille vers ce cher mort dont le souvenir reste dans mon cœur comme il est dans celui de tous ceux qui l'ont connu et ont pu l'apprécier.

Dans ce même temps l'Indo-Chine recevait un nouveau gouverneur.

Après vingt ans d'un régime militaire dont l'amiral de Lagrandière, véritable père de la colonie, était l'initiateur, le pays rapidement pacifié se trouvait amené à un degré de prospérité remarquable. Le gouvernement de la République, jugeant le moment venu de le faire entrer dans une voie plus active encore de développement, avait décidé d'y inaugurer le régime civil, et il avait confié à M. Le Myre de Vilers l'exécution de ses intentions.

Précédé de sa réputation, de longue date acquise, d'intelligence et d'énergie, le nouveau chef de la colonie parcourut d'abord le pays en tous sens, voulant se rendre compte par lui-même de son état. Son arrivée causa un mouvement considérable des esprits en Cochinchine et au Cambodge où colons et fonctionnaires avaient hâte de connaître la note de ses vues et de son tempérament.

Plus que personne je suivais anxieux le début de celui de qui sans doute allait dépendre la réalisation de mes espérances.

Et voici que l'expression, connue chaque jour, de ses sentiments, répondait à l'idéal que je m'étais fait du chef d'un pays important comme celui qu'il venait conduire.

Ses qualités d'activité et de travail sous ce climat torride, l'affabilité, l'égalité de son accueil d'un bout du jour à l'autre, ses encouragements à toutes les bonnes volontés, la bienveillance extrême qu'il témoignait aux indigènes, étaient déjà redites par tous; elles formaient à mes yeux, jointes à une générosité et à une bonté de cœur qui se montraient impétueusement dans certaines occasions, comme une auréole à un ensemble d'actes d'administration et de gouvernement dont quelques-uns entre autres me causaient une joie extrême.

C'étaient : la réforme du système de la justice, la suppression des peines corporelles et de la corvée royale pour les indigènes ; la création, pour les fonctionnaires français, d'examens pour la connaissance des langues annamite et cambodgienne ; l'envoi de plusieurs officiers en reconnaissance dans les territoires inconnus des confins de la Cochinchine, et la création d'une revue, « Excursions et Reconnaissances », destinée à la publication des comptes rendus des voyages qu'il ordonnerait ou favoriserait.

Ma résolution de m'adresser à lui fut dès lors décidée. Je ne doutai pas un instant du résultat de ma démarche, et j'étais déjà fier à la pensée que je devrais à cet homme à l'allure robuste, d'être distingué, accueilli, mis en route.

J'envoyai mes collections d'histoire naturelle à Saïgon où s'organisait une exposition des produits de la colonie; elles furent remarquées par lui et j'eus le contentement d'apprendre que, quoiqu'il n'eût pas été prévu de récompense pour les objets de la catégorie que j'exposais, une médaille m'avait été attribuée sur son insistance.

Je tins à être des premiers à me présenter à l'examen des langues qu'il avait créé, puis je lui écrivis.

Je reçus l'avis encourageant que le gouverneur viendrait bientôt à Pnom-Penh et réglerait mon affaire après qu'il m'aurait vu.

Je ne saurais retrouver les termes dans lesquels je lui parlai lorsqu'il arriva, voulant le bien convaincre qu'il avait devant lui un homme au point qu'il faut pour marcher simplement et non un amateur désireux d'accomplir une promenade peu commune.

Mais, ce dont je me souviens, c'est l'expression bienveillante et en même temps satisfaite que gardait son visage tandis qu'il m'écoutait et que son regard enflammé et profond m'observant curieusement. J'y devinais malgré une nuance sceptique toute une pensée contente de me trouver à son gré, et aussi une vraie satisfaction de pouvoir réaliser mon désir.

Il me répondit sur ce ton familier qui lui est habituel :

— Je crois, mon cher, que vous ferez bien ce que vous allez faire ; partez pour ce premier voyage, n'en demandez pas plus pour le moment, rapportez-moi une carte, une relation, après ça nous verrons.

J'avais un congé avec solde, pendant lequel je parcourrais le pays depuis le golfe de Siam jusqu'au Lac et au Mékhong, et je mettrais au net mes relevés et mes notes.

M. Le Myre de Villers rentra en France pour plusieurs mois quelque temps après. Lorsqu'il revint, j'allai lui présenter la carte de mon itinéraire. Ma relation avait déjà en partie été publiée dans les « Excursions et Reconnaissances ». Comme il me complimentait de ce travail modeste, je lui demandai de me mettre à même de continuer, et sollicitai d'être autorisé à partir vers Luang-Prabang et le Haut-Laos.

— Je ne puis encore vous laisser aller où vous le voulez, me répondit-il. Il est une œuvre pressante pour laquelle vous êtes l'agent même qu'il faut ; j'ai quelqu'un pour le Laos, c'est le docteur Neïs ; vous, je vous réserve l'étude et la construction de la ligne télégraphique du Cambodge au Siam pour laquelle je suis en pourparlers avec Bangkok.

Je ne tardai pas à me mettre à l'œuvre. Je venais le voir à l'achèvement de chacune des périodes d'étude. Il m'accueillait comme un collaborateur dont il était sûr de la part de travail, et comme un ami. J'eus de son départ de la colonie, lorsqu'il la quitta, une peine très vive. Alors et dans la suite, j'eus toujours la pensée qu'il serait content de m'avoir aidé.

Son nom reviendra dans mon livre à ce moment où je raconterai que, près d'être close, l'œuvre à laquelle j'étais attaché amena sa présence aux bords du Ménam et nous réunit.

Ce fut quelques jours après les événements de 1893 au

Siam qu'il vint plénipotentiaire de la République à Bangkok, où je représentais la France.

Des années sans fin s'étaient écoulées au cours desquelles j'avais beaucoup marché, travaillé, appris et aussi souffert; mais j'avais eu le bonheur de voir le succès suivre mes efforts, et j'entrevoyais une heureuse conclusion à mon long labeur.

J'envoyai à l'embouchure du fleuve, au-devant de lui, le seul membre de ma mission présent près de moi, ayant cette joie intime, que le jeune officier était son fils même!

Et, quand le navire de guerre qui l'amenait mouilla sur la rade et qu'en lui remettant la conduite du poste dont j'étais le chef, je l'embrassai dans le bruit des salves, j'étais très ému. Je revoyais le maître vénéré dont j'étais resté l'ami respectueux et reconnaissant. Nous nous retrouvions collaborateurs, les mêmes l'un pour l'autre, dans cette Indo-Chine, où, plein de confiance, treize ans auparavant, il m'avait mis en marche.

AUGUSTE PAVIE

VAN DYCK A LONDRES

I

La *Royal Academy of Arts* a réuni dans ses galeries, du 1er janvier au 10 mars, un ensemble de peintures, de petits portraits en grisaille, d'esquisses, de dessins, qui font un catalogue de deux cent trente-cinq numéros. L'Angleterre seule pouvait fournir en l'honneur de Van Dyck un tel nombre de toiles, sinon ignorées, du moins rarement entrevues. On a déjà remarqué bien souvent que les œuvres d'art, une fois entrées en Angleterre, n'en sortaient plus, restaient prisonnières sur ce sol défendu par les flots. Il en est ainsi, à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'œuvres créées pour la gloire de l'Angleterre, et celles de Van Dyck, exécutées de 1632 à 1641, de sa troisième et définitive venue à Londres jusqu'à sa mort, sont devenues anglaises par le fait de leur destination et de leur influence. Elles n'ont guère changé de place depuis le jour où l'artiste acheva de les peindre. Beaucoup d'entre elles sont même toujours suspendues où Van Dyck les suspendit lui-même : « Ce sont, en général, disait Thoré en 1857, les cadres du castel familial, qui n'avaient pas bougé de leur muraille depuis le jour où Van Dyck les avait fait accrocher chez l'aïeul. La plupart sont sous crasse, sans vernis. On n'y a pas touché depuis plus de deux siècles, et la poussière y a formé un voile qui empêche

qu'on les puisse admirer dans tout leur éclat; mais ce voile, gênant aujourd'hui, est ce qui les a préservés si longtemps et ce qui les conservera encore. Quel plaisir on aurait à décrasser respectueusement un de ces chefs-d'œuvre, pour voir un peu la peinture de Van Dyck, *very genuine*, dans sa primitive pureté[1] ! »

Ce sont là des actes de naissance difficiles à contester, des certificats bien en règle. Est-ce à dire que les cent vingt-neuf peintures rassemblées cette année soient entièrement de la main de Van Dyck ? C'est une autre affirmation qu'il ne faut pas risquer. Van Dyck, élève de Rubens, parvenu à son tour au sommet, accablé de commandes, maître sollicité, employa les mêmes pratiques qui lui avaient été enseignées par le glorieux peintre d'Anvers. Il avait, lui, Van Dyck, préparé, ébauché nombre de toiles de Rubens, et il ne se fit pas faute de distribuer autour de lui la besogne lorsque cette besogne, devenue trop considérable pour ses forces, ne put s'accorder avec la vie de représentation et de plaisir qui fut la sienne pendant les neuf années de son séjour à Londres. Nous aurons tout à l'heure, en circulant à travers les salles de la Royal Academy, à nous souvenir de quelle façon il put mener à leur fin tant de travaux. Pour le moment, il suffit d'établir que l'authenticité dont il est question ici est une authenticité d'atelier. Les œuvres absolument personnelles, caressées, choyées, sont rares, et d'une beauté vraiment particulière et rayonnante.

Telle quelle, l'exposition de cette année est logique, l'hommage rendu à Van Dyck est légitime. L'Angleterre peut saluer en ce Flamand le véritable initiateur, le fondateur de l'école anglaise de peinture. Avant lui, il n'y a rien : pas un grand artiste national, à peine quelques miniaturistes inspirés par les miniatures flamandes et françaises. Ce qui fait la force de l'Angleterre fait aussi sa faiblesse. Elle est enfermée chez elle, concentre ses forces en un foyer ardent, mais aussi sa vitalité risque de brûler et de se consumer sur place. Les éléments du dehors sont nécessaires aux nations comme aux individus. Les familles qui se marient entre elles s'anémient, s'étiolent

1. *Trésors d'Art en Angleterre*, par W. Burger (Th. Thoré). Paris 1857.

et disparaissent. Ces éléments du dehors, que l'Angleterre va chercher plus difficilement que les nations du continent, lui vinrent avec les personnes d'artistes illustres qui apportèrent à son ignorance ravie des œuvres savantes et belles. Ces artistes, délégués magnifiques des civilisations environnantes, furent : au XVIe siècle, Holbein; au XVIIe siècle, Rubens et Van Dyck. Mais c'est ce dernier qui exerça la grande séduction, Van Dyck, on peut l'affirmer à voir les choses à distance, fut le délicat magicien qui dégagea l'élégance anglaise de sa gangue barbare, et orna sa richesse de distinction.

L'histoire de ses relations avec l'Angleterre vaut d'être résumée à propos de cette belle exhibition de ses œuvres.

Sa venue était préparée, cela va sans dire. La situation insulaire de la Grande-Bretagne, son culte qui proscrivait les images des temples, n'avaient pas empêché l'esprit d'inquiétude qui cherche à comprendre et à connaître la vie, à l'exprimer dans l'art.

Avant Holbein, il y avait eu Mabuse pour provoquer les recherches et les tâtonnements. M. Feuillet de Conches, qui a fait une étude attentive de ces premiers âges de l'art anglais, dans son *Histoire de l'école anglaise de peinture*, trouve la mention, parmi les *Anecdotes of painting in England* que réunit Horace Walpole, d'un nommé Robert Cook, second maître d'armes du royaume sous Henri VII, qui était aussi peintre à Cokfield Hall, dans le Suffolk, et fut l'auteur de portraits de Henri VII, de Henri VIII, de la reine Catherine, et de quelques seigneurs. Il note l'introduction, au XVe siècle, des tapisseries. Il rappelle les efforts de Henri VIII pour attirer le Primatice, Raphaël, Titien, mais les grands artistes d'Italie n'abordèrent pas aux rivages britanniques, et ce furent les Flamands qui débarquèrent, les communications étant plus faciles entre les ports du nord, et le dépaysement moins sensible : Gérard Lucas Hornebolt, Marc Garrard, Lucas de Heere, Cornelius Ketel, Antonio Moro, etc. Des Français aussi, quelques Italiens, et enfin Holbein, qui domine tout et suscite quelques essais indigènes.

Sous Jacques Ier, ce travail d'infiltration continue avec des artistes d'Anvers, d'Amsterdam, de la Haye, et lorsque le

prince Henri, fils de Jacques Ier, meurt, il laisse à son frère, qui sera Charles Ier, une collection déjà considérable, qui va être continuée et embellie. C'est le moment, celui de la naissance du goût, de l'ardeur qui s'éveille, du désir qui vaine les obstacles. L'action des amateurs s'annonce. Les États s'envoient des présents qui sont des œuvres d'art. La Hollande offre des Titien et des Tintoret, le roi d'Espagne expédie un Titien et un Jean de Bologne. Charles Ier achète les cartons de Raphaël, les collections du duc de Mantoue, de Rubens. Le comte d'Arundel fait venir des statues antiques d'Asie Mineure. Rubens, envoyé en mission par l'infante Isabelle, redevient peintre après avoir été ambassadeur et décore le plafond de la salle des banquets à Whitehall. A cette heure favorable, Van Dyck fait son entrée.

II

L'histoire de ses voyages en Angleterre a été éclaircie en partie, et les documents qui s'y rapportent, découverts par Carpenter, semblent prouver que Thomas Howard, comte d'Arundel, le premier, conçut l'idée d'attirer le jeune peintre. Un de ses correspondants lui écrit le 17 janvier 1620, — nous sommes encore sous Jacques Ier : « Van Dyck habite avec Rubens, et ses ouvrages commencent à être presque aussi estimés que ceux de son maître. C'est un jeune homme de vingt à vingt-deux ans; sa famille est regardée comme une des plus riches de cette ville; il sera donc difficile de le décider à la quitter, surtout comme il doit remarquer quelle fortune Rubens est en train de ramasser. » Van Dyck pourtant, cette même année 1620, quitta sa ville, comme le prouve une lettre adressée d'Anvers, le 25 novembre 1620, par Toby Mathews à sir Dudley Carleton, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, en relation avec Arundel : « Votre Seigneurie a sans doute été informée que Van Dyck, le fameux élève de Rubens, est parti pour l'Angleterre et que le roi lui a donné une pension de cent livres par an. » Il resta trois mois à Londres. Les registres de l'Échiquier portent, à la date du 26 février 1621,

le paiement d'une somme de cent livres à Antoine Van Dyck, à titre de récompense pour un service particulier rendu par lui à Sa Majesté, et on a retrouvé également, à la date du 28 février 1621, la mention d'un passeport au nom de messire Antoine Van Dyck, sujet de Sa Majesté, pour voyager durant huit mois.

Ce n'était pas pour huit mois, mais pour sept ans, que Van Dyck s'en allait. Il revenait à Anvers, et bientôt, sur le conseil de Rubens, et animé de son propre désir, il partait pour l'Italie, s'enthousiasmait de la splendeur vénitienne, prenait Giorgione et Titien comme nouveaux maîtres, peignait la magnifique série de portraits de Gênes, résumée par une admirable pièce à la Royal Academy. C'est probablement la plus belle époque de la vie de Van Dyck, celle de l'enivrement de sa jeunesse, de l'épanouissement de son esprit dans la lumière dorée. Au retour de ce voyage, à la fin de 1627, il serait retourné en Angleterre, mais les renseignements font défaut, et l'on est réduit à des conjectures sur sa brève apparition et sur son brusque départ. On suppose qu'il n'obtint pas le poste officiel qu'il croyait emporter sans lutte, qu'il se heurta à des artistes médiocres jaloux de leurs fonctions à la cour, inquiets des projets de ce jeune homme déjà glorieux, et qu'il ne put finalement pénétrer jusqu'auprès du roi.

Cinq années se passèrent avant qu'il se décidât à refaire le voyage.

Mais, cette fois, il avait pris ses précautions et reçu des garanties. Charles Ier avait voulu posséder un tableau de lui, et un gentilhomme de sa chambre, Endymion Porter, avec lequel Van Dyck s'est représenté sur une toile qui est au musée de Madrid, lui fit la commande d'une peinture des *Amours de Renaud et d'Armide*, qui est au Louvre, et dont il y a une réplique à l'exposition de la Royal Academy. De même, un artiste anversois, Balthazar Gerbier, pourvu d'une situation à la cour, s'employa, pour le compte de Charles Ier, à l'acquisition d'un tableau de *Notre-Dame et Sainte Catherine*. Le résultat de ces combinaisons, c'est qu'au 1er avril 1632, Van Dyck est à Londres, et qu'il y est pour jusqu'à la fin de sa vie, qui fut brève, comme on le sait, terminée en 1641.

Il y a un ordre du sceau privé, daté du 21 mai, qui enjoint de payer au sieur Édouard Norgate une somme de quinze shillings par jour à partir du 1er avril 1632 pour la nourriture d'Antoine Van Dyck. Il y a une note manuscrite de Charles Ier qui témoigne de la sollicitude du monarque : « Parler à Inigo Jones d'une maison pour Van Dyck. » Cette maison est bientôt désignée, et doublée : l'hiver, à Blackfriars, sur la rive droite de la Tamise, en face de Whitehall, où Charles réside, et l'été, à Eltham, dans le comté de Kent. Van Dyck est nommé peintre ordinaire de Leurs Majestés, il est inscrit pour une pension annuelle de deux cents livres sterling, ses portraits lui sont payés en plus, vingt-cinq livres pour une figure en pied, vingt livres pour une figure en buste, et plus tard le prix de la figure en pied sera porté à quarante livres. Il est vrai qu'à sa mort, Van Dyck était encore le créancier de Charles Ier, et que la rentrée de la dette traînait encore sous Charles II.

Quoi qu'il en soit, l'artiste put mener à Blackfriars et à Eltham la vie fastueuse de peintre de cour qu'il rêvait, et il put se croire enfin l'égal de Rubens. Il a des chevaux, six domestiques, il est fait chevalier le 5 juillet 1632, il porte à son col la chaîne d'or avec un médaillon enrichi de diamants qui est un présent du roi Charles. Celui-ci passe souvent la Tamise pour venir oublier le souci politique auprès de son peintre. Les courtisans suivent leur maître. « L'installation de l'artiste lui permettait de recevoir convenablement de pareils hôtes, — dit l'un de ses biographes, M. Guiffrey. — Des musiciens à gages étaient chargés de distraire ses aristocratiques modèles pendant les heures de travail. Il parvenait ainsi à s'attirer et à retenir chez lui la meilleure compagnie de Londres. A sa table s'asseyaient chaque jour de nombreux convives choisis dans l'élite des artistes et des littérateurs, confondus avec les plus grands personnages. »

Comment Van Dyck travaillait au milieu de cette agitation, il est intéressant de le rappeler. Fort heureusement, nous avons sur ce sujet un document de première main. Le banquier Eberhart Jabach, un des fameux collectionneurs du XVIIe siècle, acheteur de la plus grande partie de la galerie

de Charles Ier lorsqu'elle fut mise en vente par Cromwell, a confié à De Piles, qui l'a publié dans son *Cours de peinture par principes*, un récit détaillé de la manière dont Van Dyck put satisfaire aux commandes reçues de toutes parts : «Le fameux Jabach, homme connu de tout ce qu'il y a d'amateurs dans les arts, qui était des amis de Van Dyck, et qui lui a fait faire trois fois son portrait, m'a raconté qu'un jour, parlant à ce peintre du peu de temps qu'il employait à faire ses portraits, il lui répondit qu'au commencement il avait beaucoup travaillé et peiné ses ouvrages pour sa réputation et pour apprendre à les faire vite, dans un temps où il travaillait pour sa cuisine. Voici quelle conduite Van Dyck tenait ordinairement. Ce peintre donnait jour et heure aux personnes qu'il devait peindre et ne travaillait jamais plus d'une heure par fois à chaque portrait, soit à ébaucher, soit à finir, et son horloge l'avertissait de l'heure, il se levait et faisait la révérence à la personne comme pour lui dire que c'en était assez pour ce jour-là, et convenait avec elle d'un autre jour et d'une autre heure. Après quoi, son valet de chambre nettoyait ses pinceaux et lui apprêtait une autre palette, pendant qu'il recevait une autre personne à qui il avait donné heure. Il travaillait ainsi à plusieurs portraits en un même jour d'une vitesse extraordinaire... Après avoir légèrement ébauché un portrait, il faisait mettre la personne dans l'attitude qu'il avait auparavant méditée, et, avec du papier gris et des crayons blanc et noir, il dessinait en un quart d'heure sa taille et ses habits qu'il disposait d'une manière grande et d'un goût exquis. Il donnait ensuite ce dessin à d'habiles gens qu'il avait chez lui pour le peindre d'après les habits mêmes que la personne avait envoyés exprès à la prière de Van Dyck. Les élèves ayant fait d'après nature ce qu'ils pouvaient aux draperies, il repassait légèrement dessus et y mettait en très peu de temps, par son intelligence, l'art et la vérité que nous y admirons. Pour ce qui est des mains, il avait chez lui des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui lui servaient de modèles. »

Rien ne peut être plus explicite, rien ne peut mieux expliquer le nombre considérable et l'inégalité flagrante des œuvres de Van Dyck. Cette façon méthodique et hâtive

d'opérer, ce travail distribué à des sous-ordres, lui étaient imposés par les nécessités de sa vie mondaine. Cette vie avait ses complications de tous genres : aux assemblées, aux festins, aux conversations, à la musique, ajoutez l'amour, — Anne Carlisle, élève de Van Dyck, et d'autres noms que l'histoire chuchote avec des sourires.

Que n'a-t-on pas supposé, quelles aventures n'a-t-on pas prêtées au joli Anversois, au cavalier de Gênes, au peintre grand seigneur de Londres? L'érudition et le raisonnement font aujourd'hui justice de quelques-uns de ces commérages qui ont traversé les siècles. N'a-t-on pas prétendu que Van Dyck avait été amoureux accueilli de la première femme de Rubens, Isabelle Brandt, sans que rien soit venu confirmer ce malfaisant soupçon? Ne l'a-t-on pas montré arrêtant aux premiers pas son voyage vers l'Italie pour rester de longs mois à Saventhem, près Bruxelles, avec Isabelle van Ophem, alors qu'il a passé seulement quelques jours à Saventhem? Ne l'a-t-on pas désigné comme l'amant de la plupart des belles femmes d'Italie et d'Angleterre dont il fut le portraitiste : Paola Adorno, marquise de Brignole-Sale; lady Venetia, épouse de sir Kenelm Digby, un de ceux qui s'employèrent chaleureusement à faire venir l'artiste de Flandre en Angleterre; lady Stanhope ; Marguerite Lemon, etc.?

Ce sont là des énigmes difficiles à débrouiller et à résoudre. On a cette lettre de lord Conway à lord Wentworth, datée du 22 janvier 1636, et qui est peu à l'honneur du peintre : « On croyait que lord Cottington aurait épousé lady Stanhope; je pense qu'il en avait quelque intention; mais la noble dame est, à ce qu'on dit, amoureuse de Carey Raleigh. Vous avez eu des relations si fréquentes avec Van Dyck que vous avez dû remarquer ses démarches pour obtenir l'affection de cette dame; mais il a fini par une *coglioneria* (qui n'a pas eu de suite), car il a disputé avec elle sur le prix de son portrait et lui a fait dire que, si elle ne voulait point payer la somme demandée, il enverrait le tableau à quelqu'un qui lui en donnerait davantage. » On croit savoir encore ceci, c'est que Marguerite Lemon, violemment éprise de Van Dyck, ne supporta la douleur du mariage de l'artiste qu'en partant pour les Pays-Bas avec un nouvel amant. Charles Ier, en effet, inquiet de

la vie menée par son peintre, le maria, vers 1640, à Marie Ruthven, descendante d'un Stuart, pauvre, dotée par le roi. Ce que fut le ménage de Van Dyck, on ne sait. Il lui naquit une fille, le 1er décembre 1641, quelques jours avant sa mort, survenue le 13 décembre. Il avait une autre fille, une fille naturelle, Marie-Thérèse, née en Flandre, que sa sœur élevait, et qui s'était mariée en cette même année 1641. Le nom de la mère de cette Marie-Thérèse est resté inconnu. Aucune des femmes qui ont occupé un instant de la vie de l'artiste n'a laissé un mot, jeté un cri avouant la profondeur d'une passion : seule, Marguerite Lemon apparaît douloureuse et furieuse dans la légende. Van Dyck, non plus, n'a rien dit. Il n'a pas dit s'il avait aimé ses maîtresses, s'il avait aimé sa femme, qui se remarie peu de temps après sa mort. Cherchez, érudits. Donnez-nous un peu du frémissement de la vie évanouie. Rien. On laisse le récit de cette existence, toute d'apparat, on se dit que Van Dyck a eu des amours et pas d'amour, on voit en lui une brillante victime du plaisir, un Don Juan de Flandre, ivre des enchantements de l'Italie, qui vient changer son ardeur de jeunesse en spleen de l'âge mûr, sous le ciel chagrin de Londres et les pleurs de la brume. Et l'on s'en va vers les œuvres chercher le secret de la séduction et de la morosité de ce portraitiste de la grâce, de ce poète de la galanterie, de cet historien de cour.

III

Un historien, oui. Brusquement, il prend un rôle auquel il ne songeait pas. Un voile se déchire, et une tragédie apparaît.

Il se trouve que dans l'atelier de Blackfriars ont défilé les premiers rôles et les figurants d'un drame qui allait étonner le monde. Van Dyck est arrivé à Londres à l'heure menaçante qui précède l'orage, au moment où les nuages s'amoncellent, où l'atmosphère devient lourde et brûlante, où la foudre commence de rouler au loin derrière les collines. Comment le léger artiste qui cherchait honneur et fortune aurait-il pu supposer qu'une catastrophe se préparait, que

l'éclair et le tonnerre allaient sortir de la foule obscure, que des inconnus allaient se dresser devant les maîtres du jour et mettre en ruines l'édifice qui paraissait si solide ?

Tous ces grands seigneurs, ces diplomates, ces capitaines, et ces jeunes gentilshommes frivoles occupés de rubans et de dentelles, qui viennent trouver Van Dyck parmi ses amies, ses familiers, ses musiciens, sont des victimes vouées à la mort prochaine, et ce sont des portraits de spectres que l'artiste livre à ses clients du jour. Lorsque l'on pénètre dans les salles de la Royal Academy et que l'on met les noms sur les personnages de cette assemblée chatoyante, une subite horreur se dégage de l'aspect joli, des apparences heureuses, et la réunion charmante devient un cimetière des suppliciés. La plupart de ceux qui sont là ont des plaies béantes sous leurs pourpoints de satin et sous leurs cuirasses dorées. Ces têtes qui sourient sont des têtes coupées, et l'on cherche machinalement la ligne de sang d'un collier rouge sous l'empois et le tuyauté des collerettes.

Voici Thomas Wentworth, comte de Strafford, président du conseil et lord-lieutenant d'Irlande, le premier atteint, décapité à Tower-Hill le 12 mai 1641, — sir Edmund Verney, tué à la première bataille de la guerre civile, à Edge-Hill, le 23 octobre 1642, — William, vicomte Grandison, mort d'une blessure reçue au siège de Bristol, en 1643, — le colonel Charles Cavendish, tué le 31 juillet 1643, à l'engagement de Gainsborow où Olivier Cromwell fit ses débuts de chef militaire, — Lucius Cary, vicomte Falkland, secrétaire d'État, tué à la bataille de Newbury le 20 septembre 1643, — John et Bernard Stuart, les deux frères, tués, le premier, en 1644, à Cheriton, le second, en 1645, à Rowton Heath, — William Laud, archevêque de Canterbury, décapité à Londres le 12 juillet 1645, — Francis Villiers, second fils du duc de Buckingham, tué en 1648, à Kingston... Voici le roi Charles Ier, décapité devant Whitehall, le 30 janvier 1649. Et voici encore lord Capell, pris au siège de Colchester, décapité le 9 mars 1649, — le duc d'Hamilton, fait prisonnier à Preston et décapité devant Westminster-Hall en 1649, — James Graham, marquis de Montrose, commandant en chef des forces royales en Écosse, pendu à Édimbourg le 21 mai 1650, — le comte de

Derby, fait prisonnier à la bataille de Worcester, exécuté à Bolton, en 1651.

Combien il est regrettable que Van Dyck ait traité avec une visible insouciance la plupart de ces personnages! Une image de la jeune noblesse de la cour de Charles Ier se voit bien dans le double portrait des deux frères, John et Bernard Stuart, aux airs gourmés et farauds, montrant avec une ostentation puérile leurs collerettes brodées, le revers de satin d'un manteau de velours, leurs culottes aux précieuses passementeries, leurs bottes molles chaussées de patins. L'homme de guerre se dresse avec le portrait de sir Edmund Verney, enfermé dans une cuirasse luisante, une main sur son casque, l'autre tenant le bâton de commandement. On entrevoit la finesse de l'intelligence et la faculté poétique sur le jeune visage de Falkland, et un bel air de suffisance émane de toute la personne d'Hamilton, au costume noir de velours mat et de soie brillante éclairci par le ruban bleu de la Jarretière. Mais tout cela, très bien mis en place, très fini, très adroit, garde une signification d'effleurement, d'application banale, de besogne bâclée avec soin, si l'on veut permettre cette baroque alliance de mots. Et je laisse de côté nombre d'œuvres sans aucun attrait, hommes et femmes certainement vite expédiés, où la monotonie de la facture est vraiment déconcertante, où le remplissage est manifeste, où les attitudes sont à peu près semblables, où les variantes mêmes du port de la tête et de la tenue des mains donnent un agacement au spectateur. Il est trop évident que le banquier Jabach a dit la vérité, que Van Dyck appliquait à la plupart de ses clients son procédé d'un dessin sommaire, parfois d'une ébauche rapide, abandonnait à ses élèves la tâche de copier les costumes de gala essentiels à représenter, faisait enfin donner à tous indifféremment les mains masculines et les mains féminines des modèles qui étaient à demeure dans son atelier. Véritablement, presque toutes les mains de ces portraits se ressemblent, ces mains célèbres, grasses de paume et de dos, les doigts fins, ces mains un peu molles et efféminées qui disent le goût du peintre et équivalent sa signature.

Par toute cette partie de son œuvre, Van Dyck a mis à la mode un genre qui a cruellement sévi depuis, le genre costumier, par lequel le modèle est mensongèrement travesti, le caractère humain du visage, des mains, de l'attitude, sacrifié sans vergogne à l'appareil ostentateur des plis du velours, des cassures du satin, des feux des bijoux. Les portraits ainsi conçus, qui sont des portraits de robes et de manteaux, étaient fréquents dans les salles de la Royal Academy, des jupes avaient un éclat de trompe-l'œil vraiment excessif. Il se peut que Van Dyck ait lui-même peint les visages qui accompagnent ces trop somptueux échantillons, et que tous ces visages présentent la ressemblance pauvrement exacte au delà de laquelle les modèles ne voyaient et ne cherchaient rien, mais il faut bien convenir que toutes ces faces ainsi rassemblées ont surtout la ressemblance commune d'être molles, blafardes, convenues, sans une illumination d'intelligence ou d'instinct.

Je me hâte de dire que ce n'est pas toute ma conclusion, et que je n'ai pas rapporté du charmant et glorieux peintre une impression si décevante. Van Dyck, au contraire, lorsqu'il travaille seul, qu'il a pris le temps de la réflexion à fréquenter son modèle, lorsqu'un intérêt de curiosité, d'amitié, de passion, l'anime, Van Dyck est un très admirable portraitiste, et l'exposition de Londres ne le diminue pas, l'augmente, le révèle plus complètement, par quelques pages incomparables, où le costume lui-même, mis à son plan, devient un poème de forme, de couleur, prend un sens que seul un grand artiste pouvait trouver.

Le motif de la querelle que je me permets de chercher à l'ombre du maître délicieux, c'est une déception éprouvée à voir un tel être insensible aux préliminaires de ce grand drame dont il aurait dû scruter les premières scènes et suivre les développements.

Il n'a pas vu, ou il a exprimé avec indifférence, donnant à tous, à peu près, la même attitude, les mêmes mains, les mêmes airs de tête, la même chair, tous ces hommes qui commençaient à se débattre contre la montée perceptible de la révolution. Il s'acquitte étroitement de son devoir de por-

traitiste, il fait sa tâche, il se débarrasse de sa besogne en plaçant le modèle devant la draperie, auprès de la colonne, sur le fond de feuillages, qui composent le décor à peu près immuable au milieu duquel se dressent ses personnages. Ah! sans doute, il ne pouvait pas prévoir leur destin, tirer leur horoscope! Pourtant, s'il s'était appliqué à les voir tels qu'ils étaient, il aurait fixé des caractères qui se trouveraient aujourd'hui en accord avec les événements survenus. Combien l'on voudrait voir un homme comme Montrose, hardi général, cruel vainqueur, héroïque vaincu, apprenant sans pâlir « qu'il serait transporté le jour suivant à la croix d'Édimbourg, pour y être pendu à un gibet haut de trente pieds, où il demeurerait exposé l'espace de trois heures; qu'ensuite sa tête serait coupée sur un échafaud et clouée à la porte de la prison; que ses jambes et ses bras seraient distribués et attachés dans les quatre principales villes du royaume, et que son corps serait enterré dans le lieu destiné à la sépulture des malfaiteurs ordinaires». Il fut de fer, comme dans les combats, répondit : « Je suis plus fier d'avoir ma tête dans le lieu marqué pour la sentence que d'avoir mon portrait suspendu dans la chambre du roi. Loin d'être affligé que mes bras et mes jambes soient envoyés dans quatre villes du royaume, je souhaiterais d'avoir assez de membres pour être dispersés dans toutes les villes de la chrétienté, et pour servir de témoignage en faveur de la cause pour laquelle je meurs. » Il subit la potence, et sa tête fut tranchée, et son corps dépecé. Lorsque le roi Charles II, un mois après, fit voile pour l'Écosse, il trouva encore exposé un des membres de Montrose dans la ville d'Aberdeen. Rembrandt ou Velasquez auraient *vu* Montrose. Van Dyck ne l'a pas vu.

Il en a vu d'autres, heureusement! Voici la série des portraits de Charles Ier, où le destin du prince est écrit mélancoliquement sur la figure aux longs cheveux, aux moustaches effilées, à la barbiche pointue. Celui-là, si bien étiqueté « tyran morose » par Macaulay, Van Dyck l'a vu et bien vu, avec sa mine triste et hautaine, sa pensée courte, son hésitation devant les événements, sa lâcheté de roi faible qui lui fait livrer son complice Strafford aux juges du Parlement.

Il a vu aussi la reine Henriette-Marie, fille de Henri IV et

de Marie de Médicis, et il semble bien, encore ici, que son œil ait été scrupuleux et son pinceau attentif. Il a fait d'elle un portrait qui est un chef-d'œuvre : c'est celui qui appartient au comte Fitzwilliam. Il montre ce qu'était Van Dyck et ce qu'il pouvait lorsqu'il étudiait à fond un caractère et qu'il donnait à la vérité toutes les parures harmonieuses de son art.

La reine Henriette est vêtue d'une robe de satin bleu, d'un bleu délicieux qui paraît vert sous je ne sais quelle influence des couleurs environnantes et de l'atmosphère qui enveloppe le personnage. L'atmosphère, cette condition de la vie magique et splendide de l'œuvre peinte, est réalisée avec une maîtrise incomparable. Cette réalisation est la grande rareté. Seuls les maîtres qui ont pénétré la nature, deviné la loi de la vie, savent transporter dans les limites d'un cadre un fragment de l'espace avec sa fluidité, sa densité, sa profondeur. On accusa Van Dyck, sur la fin de sa vie, de se livrer aux pratiques de l'alchimie et de jeter au creuset ce qu'il possédait pour créer de l'or. Le jour où il peignit ce portrait d'Henriette-Marie, il fut alchimiste, et il aurait pu répondre comme Rubens qu'il avait découvert le vrai moyen de faire de l'or. C'est bien plus que de l'or, c'est de la vie pareille à la vie. Henriette-Marie, dans cette robe bleue où passe le frisson d'une flamme verte, deux fleurs rouges à son corsage parmi la gaze légère et les galons d'or, Henriette-Marie est immobile comme une sainte dans une châsse. Il semble que ce soit la lourde étoffe qui tienne debout son corps si visible, indiqué par de justes accents, la taille courte, le ventre gros. Elle est immobile, mais elle respire, elle pense, son regard agile illumine son visage délicat, d'un petit ovale où se dessinent hardiment une grande bouche et le nez accentué des Bourbons, de ressemblance vive avec son frère Louis XIII. De ce raide appareil de toilette sortent deux bras fins, avec deux petites mains, qui n'ont pas été faites, celles-là, d'après le modèle féminin à la journée. La reine n'est pas seule. Elle caresse un singe qui s'agite sur l'épaule de sir Geoffrey Hudson, le nain qui lui fut donné par le duc de Buckingham. Celui-ci se trémousse en son costume rouge, se tourne avec vivacité vers la reine, qui

songe à autre chose qu'à ses animaux familiers, et qui regarde ailleurs. Cette harmonie de la robe, des fleurs, du costume du nain, est soutenue par la beauté du décor, un écroulement de rideau, une colonne cannelée sur laquelle brille la couronne, un paysage de vapeurs et de feuillages, d'où vient cette atmosphère qui se colore avec tant de douceur et de subtilité autour des chairs et des étoffes.

J'ai vu sept autres portraits de la reine d'Angleterre dans les salles de la Royal Academy, l'un avec son mari, un autre avec son mari et ses enfants, cinq autres où elle est seule : aucun n'équivaut à ce portrait en bleu, et même certaine robe en satin reluit d'une façon brutale. Mais Van Dyck s'est intéressé à son modèle royal, et il en a laissé des images saisissantes, celles qui appartiennent au marquis de Lansdowne, à lord Wantage, une Henriette-Marie chlorotique au teint blafard, rougi aux pommettes, une Henriette-Marie qui semble vue à diverses heures de liberté ou d'apparat, de fatigue abandonnée ou raidie, et qui vraiment, en ses costumes blancs engrisaillés et bleuis d'ombre, avivés de rubans de feu, donne à penser que Velasquez, passant à Gênes, jeune, se cherchant, a fort bien pu tressaillir à la vue de la peinture de Van Dyck, connaître l'éveil de son génie espagnol au contact de cette vitalité flamande affinée par Venise.

S'il a vu Charles Ier et Henriette-Marie, Van Dyck a vu aussi leurs enfants et s'est complu au fleurissement des jeunes chairs blanches et rosées, à la gentillesse instinctive des petits mouvements, comme aussi à la comédie de costumes, d'attitudes, où s'essayent gravement les aînés. Une œuvre est célèbre, c'est celle de 1637, où sont les cinq enfants : le prince de Galles, depuis Charles II, — le duc d'York, depuis Jacques II, dernier des Stuart, — la princesse Mary, depuis princesse d'Orange, — la princesse Élizabeth, morte à quinze ans, — la princesse Anne, morte en bas âge. L'aîné, debout au centre du tableau, accoudé sur la tête d'un énorme dogue, est déjà conscient de son importance : c'est un petit homme à grande collerette, à souliers à bouffettes, qui joue au petit roi. La princesse Mary est une dame à robe longue, montrant sa main, portant dignement la tête. James, en bonnet et en

robe, et les deux derniers, groupés ensemble, Anne, deminue, grassouillette, se débattant entre les bras d'Élizabeth, sont au contraire tout naturels. Au fond, la draperie, le paysage, les accessoires, que Van Dyck ne change guère, qui révèlent trop souvent l'industrie réglée du peintre de portraits, mais qui n'empêchent pas la beauté savante et l'harmonie des figures, des costumes, des détails multiples. Un autre tableau, prêté par le château de Windsor comme le précédent, est une œuvre plus parfaite encore, un témoignage absolu de la maîtrise de Van Dyck, comme l'Henriette-Marie en robe bleue. La date est ici 1635, et il n'y a que trois enfants, Charles, Mary et James, les deux aînés sérieux, gourmés, extraordinaires de morgue, et le plus jeune qui se glisse entre son frère et sa sœur avec un délicieux mouvement, gracieux et timide. Si les caractères sont mieux écrits que dans le tableau de 1637, avec une visible volonté d'observation comique, l'art est aussi plus profond, d'une caresse de couleur et d'une subtilité de lumière incomparables. C'est réel et flottant, épars et précis, infiniment analysé et nettement rassemblé, oui, tout cela à la fois.

Il n'a pas vu seulement la famille royale, les grâces cavalières, la frêle chair féminine, les travestissements enfantins. Il a deviné Strafford, non pas le jour où il représente l'homme couvert de son armure, ni le jour où il le représente avec son chien, mais cet autre jour où il le surprend dictant une lettre à son secrétaire sir Philip Mainwaring.

C'est une tragédie que cette dictée. Le comte, vêtu de noir, la face pâle, est crispé et terrible. Il a ce regard qui ne regarde pas, qui est absorbé en dedans, qui se perd dans l'abîme que chaque homme porte en soi. Le visage est beau, régulier, jeune de cette jeunesse qui persiste si longtemps, toujours, chez les forts, mais il y a une fatalité sur ce front plein, une barre d'entêtement, et l'on sent que la bouche serrée ne peut s'ouvrir que pour prononcer quelque mot irréparable. Le secrétaire sait cela, et attend anxieusement.

A quel moment Van Dyck a-t-il fait ce singulier portrait? Un érudit anglais ne nous le dira-t-il pas? Il y a là un problème passionnant. Est-ce à la fin de 1640, pendant que ses

ennemis le cernaient, alors qu'il savait le danger, qu'il prévenait le roi, lui demandant de le laisser se retirer dans son gouvernement, ou dans le comté d'York à la tête de l'armée? Est-ce après son arrestation, pendant son procès, alors qu'il dut faire tête, seul, contre les accusations des commissaires, contre la dialectique de Pym et de Vane? Cette seconde supposition n'est guère possible. Strafford incarcéré n'était pas en situation de donner des séances à son peintre ordinaire, et Van Dyck, sûrement effrayé par les événements, s'apercevant que l'Angleterre devenait peu sûre, songeant à trouver quelque travail en France, n'était pas non plus d'humeur à se risquer dans les cours fortifiées et les couloirs verrouillés de la Tour de Londres. Strafford, d'ailleurs, n'a pas l'air d'un prisonnier, il est libre devant l'éternel fond d'architecture et de paysage. Van Dyck aurait-il fait ce tableau après l'exécution du comte, en se servant des études qui étaient certainement en sa possession? Strafford a été décapité le 12 mai 1841, et Van Dyck est mort le 13 décembre de la même année. A-t-il eu, en cet intervalle de sept mois, un retour de pensée vers l'homme d'État sacrifié par Charles Ier, et sommes-nous en présence d'une scène reconstituée de souvenir?

Van Dyck fut trop occupé des soucis de son établissement et des soins de sa santé pendant ces sept mois pour que l'hypothèse soit acceptable, et j'incline à croire que c'est bien au moment où Strafford commença d'être traqué, serré de près par ses ennemis, que le peintre eut de lui cette vision qui devait acquérir une telle force d'histoire. Quel malheur que Van Dyck, rarement exalté, si peu souvent expressif, et qui connut une telle fièvre d'émoi et de vérité devant ce Strafford, quel malheur que Van Dyck n'ait pas été plus peintre ce jour-là, peintre comme il savait l'être, — peintre comme il le fut, par exemple, dans le double portrait de Thomas Killigrew, page de Charles Ier, et du poète Thomas Carew, gentilhomme de la chambre privée du roi, l'un pâle et blond, l'autre sanguin et roux, tous deux graves, vêtus de noir, causant et lisant sur une terrasse, devant un paysage chagrin qui les enveloppe de sa mélancolie. Ils posent encore un peu trop, à mon avis, dans l'atelier du peintre qui se résout si

rarement à prendre directement ce que lui offre la vie, qui arrange, combine, comme s'il avait toujours en vue le portrait à grand spectacle. Malgré cela, la peinture de ce Killigrew et de ce Carew est de tout premier ordre, profonde, savoureuse, avec on ne sait quel sentiment de confidence, d'amertume, d'appréhension qui émane de ces hommes noirs, de ces visages secrets, de ce ciel soucieux.

IV

Ah! peintre, certes, il l'était, ce séduisant Van Dyck, et nombre de belles toiles révèlent la sûreté du métier, l'aisance de la brosse, la sûre combinaison de la forme vivante apprise en Flandre auprès de Rubens avec la coulée de pâte dorée de lumière apprise à Venise auprès de Titien. Cette science qui lui vient de son pays, cette science qu'il prend en voyage, elles lui font produire des pages vivantes où la chair est animée, où la couleur est légère : le portrait du comte d'Arundel; le portrait d'un Artiste; la petite figurine noire d'une dame assise entre deux colonnes; la double apparition rouge et noire du comte de Bristol et du comte de Bedford; le lord Wharton, tout en satin doré, qui vient du musée de l'Ermitage; Kenelm Digby, d'un relief particulier; Béatrix de Cusance (madame de Sainte-Croix), grasse et onduleuse, qui monte un escalier avec un mouvement d'effort si visible sous sa lourde robe; la comtesse de Clanbrassil, en robe bleue, dans un parc; un fin duc de Richmond.

Il y a d'autres portraits encore que les portraits anglais : le peintre Snyders avec sa femme et son enfant, qui fait regretter l'absence d'un autre Snyders, célébré par Thoré comme le plus beau portrait de Van Dyck; Andrea Spinola, doge de Gênes, sous l'écroulement de sa robe rouge; un abbé Scaglia, tout noir, avec une tête cavalière à la Mazarin ou à la Gondi, avec de longues mains prenantes; un Vitelleschi, jésuite.

Il y a d'autres tableaux que des portraits : une *Sainte Famille*, un *Jésus trahi*, une magnifique répétition des *Amours de Renaud et Armide* qui sont au Louvre.

Il y a là série des quarante portraits en grisaille appartenant au duc de Buccleuch, collection qui fut détournée de la succession de Van Dyck, qui vint entre les mains de Peter Lely, et qui est tout à fait précieuse pour montrer le premier travail de l'artiste d'après ses modèles. Ces grisailles sont faites en vue de la gravure, toutes en bustes, avec les mains, et s'il y a une presque perpétuelle ressemblance d'arrangement et d'attitude qui est significative de la manière négligente et monotone du portraitiste, du moins le caractère des visages est-il écrit du trait le plus ferme et avec une jolie et perspicace intelligence de ces types très divers : Charles Ier, le prince d'Orange, l'infante Isabelle, le marquis de Moncade, Gaston d'Orléans, puis tous ces artistes que Van Dyck semble avoir eu tant de plaisir à représenter et dont les libres effigies le reposaient sans doute des travaux commandés : Pierre-Paul Rubens, Adrien Brouwer, Jan van Ravenstein, Van Balen, etc., etc.

Il y a Van Dyck lui-même, tout jeune, imberbe (au duc de Grafton) et le Van Dyck de la fin, fané, souffrant, amer, (le Van Dyck au tournesol). On mesure sa vie entre ces deux portraits, et le premier, celui du joli garçon blond, sensuel, les lèvres rouges, les mains blanches et longues, donne l'explication de sa vie sentimentale. Accoudé languissamment, enveloppé dans son manteau noir, c'est un romantique d'avant le romantisme, un frère de Musset, pâle et blond comme lui, comme lui tout de désir et d'inquiétude.

Où s'est-il le mieux exprimé, ce Van Dyck avide de vivre, amoureux d'une ligne de beauté dont il ne peut s'empêcher, quel que soit le modèle, d'indiquer la flexibilité, la courbe voluptueuse, la séduisante arabesque. J'ai bien regardé, au cours des trois visites que j'ai faites à la Royal Academy, j'ai essayé de voir distinctement les parties de talent qui viennent de la Flandre, celles qui sont acquises en Angleterre, j'ai trouvé le peintre admirable surtout dans les portraits de la reine en bleu, des trois enfants royaux, des deux causeurs crépusculaires Killigrew et Carew, j'ai senti l'émotion que l'artiste eut un instant devant Strafford, voué à l'abandon d'en haut et à la fureur d'en bas. Mais Van Dyck épanoui,

Van Dyck heureux de vivre et de peindre, Van Dyck ivre de la possession des choses, adorant le charme de la femme et la parure de la lumière, c'est Van Dyck à Gênes, Van Dyck à trente ans, voyant tout le monde venir à lui, à la grâce de sa personne, à la fête de sa peinture.

J'en atteste la page la plus belle, la plus frémissante, parmi celles qui viennent d'être exposées à Londres. Paola Adorno, marquise de Brignole-Sale, princesse de la Renaissance ressuscitée au XVIIe siècle, belle nymphe aux longues jambes, à la tête petite, au fin visage régulier, divinité païenne qui s'avance hardiment dans la galerie de son palais comme Diane chasseresse surgit des halliers. Elle est vêtue des pieds au col, mais on la devine souple, la taille courte, le ventre large comme la reine en bleu. Ce corps est drapé d'une robe de conte de fées, couleur de soleil et couleur de clair de lune, étoffe tissée d'une peinture qui semble faite de fils d'or et de fils d'argent, peinture en vermeil qui coule, miroite, resplendit avec la douceur d'une eau tranquille visitée par des reflets d'astres. Cette robe tient tout le tableau, traîne sur le sol, dore de ses lueurs la lourde draperie rouge, le fauteuil massif, et pourtant, par un beau prodige d'art, elle n'éclate pas, ne déchire pas l'atmosphère, elle est dominée par la vie tranquille, fine et subtile, qui émane de la petite tête volontaire, du visage où resplendissent l'assurance, la sécurité de la beauté, des mains menues que l'on sent si puissantes.

Cette dorure d'astre éclaire l'œuvre de Van Dyck. Ce cosmopolite avait trouvé sa vraie patrie et son refuge dans la tiède Italie. Comparez le froid portrait de l'indifférente Marie Ruthven à cette triomphante Brignole, vous apercevrez que ce voluptueux et faible Van Dyck, ambitieux, vite découragé, gracieux, féminin, avait mal choisi son gîte de Blackfriars dans cette rude Angleterre, frivole à la surface, barbare et piétiste au fond, où les Têtes-Rondes de Cromwell allaient briser les Royaux de Charles Ier, et vous soupçonnerez que Van Dyck a vécu de Gênes, est mort de Londres.

GUSTAVE GEFFROY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS, par **Émile Faguet.**

Cet important ouvrage vient heureusement compléter les portraits d'écrivains que nous a tracés M. Émile Faguet en de précédents volumes. Toutes les intéressantes monographies qu'il avait consacrées aux plus remarquables représentants de la littérature française aux XVIe, XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles faisaient désirer depuis longtemps cette histoire des lettres, après celle des hommes. M. Émile Faguet l'a fait tenir en deux volumes : il ne s'attarde pas aux détails, mais, à chaque page, il marque d'un trait saisissant un écrivain, une œuvre, une époque. L'ouvrage est illustré d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale. Il est plein de noms, de dates, de jugements particuliers et d'idées générales : on le lit avec un vif intérêt ; et on pourra le consulter utilement.

LA MORT DE CORINTHE, par **A. Lichtenberger.**

C'est dans les temps tragiques où la Grèce achevait de succomber sous les coups des Romains que l'auteur a placé les douloureuses amours du nonchalant Dioclès et de Ioné, la noble fille du démagogue Diœos. Les divisions fratricides des riches et des pauvres, les efforts désespérés des derniers patriotes, l'invasion étrangère, la catastrophe définitive de Corinthe, la cité incomparable, abattue autant par ses propres discordes que par le glaive du barbare Mummius, — voilà quelques-uns des tableaux, scrupuleusement restitués de l'antique, où l'auteur a décrit les convulsions suprêmes d'une patrie, et les angoisses, les luttes et les vertus inutiles de ses derniers enfants.

SOUVENIRS INÉDITS SUR NAPOLÉON, d'après le Journal du **sénateur Gross,** par le **capitaine Veling.**

Le sénateur Gross, conseiller municipal de Leipsig, fut chargé de nombreuses missions officielles qui lui ont permis d'approcher une foule de grands personnages, depuis Napoléon et ses lieutenants jusqu'au roi de Prusse et l'empereur Alexandre. « Il a scrupuleusement noté les conversations qui furent tenues au cours de ces audiences... Il est observateur et sait raconter, d'une façon précise et nette, ce qu'il a vu. D'un trait de plume, il caractérise un personnage ou un événement et le fait revivre à nos yeux. » Le sénateur Gross fut admis à trois reprises différentes en présence de Napoléon, et rien n'est plus curieux que le récit de ces diverses entrevues. Il faut remercier le capitaine Veling de nous avoir fait connaître ces notes : elles nous montrent un Napoléon singulièrement pittoresque ; elles nous prouvent aussi que nos troupes n'étaient pas alors aussi détestées en Allemagne qu'on le pense aujourd'hui.

AU MILIEU DU CHEMIN, par **Édouard Rod.**

Le personnage dont M. Édouard Rod analyse pour nous, en son dernier roman, l'âme et l'esprit tourmentés, est un de ces hommes sérieux et bons, estimés de tous et comblés par la vie à quarante ans. Auteur dramatique, il n'a que des succès ; sa vie intime est assurée depuis longtemps ; et si celle qu'il aime n'est point sa femme, c'est qu'indépendante et romanesque elle tient à n'être que sa maîtresse. Tous deux ont vécu pour sa gloire à lui et pour leur amour. Mais, peu à peu, l'auteur à succès se déprend de la gloire : il redoute l'influence de ses œuvres passionnées sur ceux qui les voient représenter ou qui les lisent ; il ne rêve plus que d'une vie sage, la vie ordinaire et au grand jour que les autres vivent autour de lui : une femme, des enfants, la vieillesse tranquille et entourée. Sa maîtresse hésite, comme si cette existence nouvelle devait être la fin de leur amour. Elle ne se décide que devant sa peine à lui. Et le livre est profondément humain, en même temps que dramatique et attachant.

HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN EN FRANCE, DE 1814 A 1870, par **Georges Weill.**

On pouvait regretter qu'il n'y eût pas encore une étude d'ensemble sur l'histoire du parti républicain. Le livre que publie aujourd'hui M. Georges Weill, livre de science et non de polémique, nous renseigne sur l'histoire des idées, des théories artistiques, philosophiques, religieuses, et surtout de ces doctrines sociales qui ont toujours préoccupé les républicains. Tous ces faits sont étudiés dans leur ordre chronologique. Ce livre est un résumé abondant et clair, où les événements se groupent sans parti pris.

GENS DE LA NOCE, par **Georges Ohnet.**

Le public est habitué à trouver dans les romans de M. Georges Ohnet une action dramatique et poignante : à travers un grand nombre d'œuvres, l'auteur est parvenu à renouveler ses sujets, sans jamais rien perdre de ses qualités propres, sans exagérer sa force en réalisme brutal, et sans compliquer jusqu'au bizarre ses imaginations de romancier. Dans ce nouveau livre, c'est le monde trop riche qui s'amuse, avec ses folies et ses tares, et surtout avec ses drames secrets, que M. Georges Ohnet a mis en scène : autour de quelques êtres moins corrompus se groupent des parasites sans scrupule ; des complots s'ourdissent, des crimes du cœur sont commis ; on tremble à chaque page pour la douce héroïne qui est menacée de toutes parts ; et quand, à la fin, elle est sauvée des autres et d'elle-même, on est tout heureux de ce dénouement. Dès les premières lignes, on l'attendait ; mais l'habileté même de l'auteur nous avait empêchés d'y croire.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5954-3-00. — (Encre Lorilleux).